

MAMADOU MEITE

La toile des **émotions**

Toujours la même image. Le sourire de Clara occupait encore son fond d'écran. Il lui aurait suffi d'un geste pour l'effacer. Pourtant, chaque fois que son pouce s'approchait de l'icône, quelque chose en lui renonçait.

Assis sur son canapé, un diabolo menthe entre les mains, Stéphane fixa un bref instant ce visage qu'il connaissait par cœur avant de laisser retomber son téléphone sur ses genoux. Avait-il pris la bonne décision ? Une part de lui voulait encore croire qu'il restait quelque chose à sauver. Une autre savait qu'ils avaient déjà tout essayé : les longues discussions, les silences, les promesses. Il ne restait plus que l'absence. Depuis qu'il avait quitté leur appartement de la rue Ordener, il ne savait plus comment occuper ses journées. Il se leva brusquement. S'il voulait cesser de penser à Clara, il devait retrouver le seul endroit où elle n'avait jamais réussi à le suivre. Son atelier. Au fond de l'appartement, une petite pièce baignait dans une lumière pâle. Des toiles terminées s'appuyaient contre les murs, d'autres attendaient depuis des mois qu'il les reprendrait un jour. Il posa une toile vierge sur le chevalet. Deux ans qu'il n'avait plus effectué ce geste. Le blanc lui renvoya son propre vide. Autrefois, peindre suffisait à remettre un peu d'ordre dans le chaos. Les couleurs parlaient lorsqu'il ne trouvait plus les mots. Aujourd'hui, elles semblaient l'avoir abandonné. Il saisit un pinceau. Rien. Son regard glissa malgré lui vers l'étagère. Là, entre deux pincesaux, une carte de visite jaunie. Clara Martin. Il l'avait gardée, il n'avait jamais su pourquoi. En la retournant, il retrouva une odeur, celle d'une essence qu'il n'avait jamais su nommer. Puis, sans prévenir, un souvenir revint.

Quelques années plus tôt. Le Louvre. Comme tous les visiteurs, Stéphane s'était arrêté devant la Joconde. Quelques minutes plus tard, il avait quitté la foule, préférant se perdre dans les galeries plus calmes. C'est alors qu'il avait entendu des mots.

— ... ce qui est fascinant, ce n'est pas le naufrage.

Sa voix était douce, posée, presque amusée.

— C'est que malgré tout ça, ils continuent encore d'espérer.

Stéphane leva les yeux. Une jeune femme faisait face à un petit groupe de visiteurs devant le *Radeau de la Méduse*. Blonde, élancée, le visage fin et le regard vif. Elle ne récitait pas un discours appris par cœur. Elle parlait comme quelqu'un qui racontait une histoire qu'elle aimait profondément. Ses mains accompagnaient naturellement chacun de ses mots. Par moments, elle

cherchait le regard des visiteurs, puis revenait vers le tableau comme si elle découvrait un détail oublié. Stéphane oublia presque l'œuvre. Il ne regardait plus qu'elle. Elle leva soudain les yeux dans sa direction. Leurs regards se croisèrent. Elle sourit. Pas un sourire de circonstance, mais celui de quelqu'un qui semblait réellement heureux de partager ce qu'il aimait. Une mèche de cheveux s'échappa derrière son oreille qu'elle tentait de remettre. Puis elle reprit tranquillement son explication. Stéphane resta immobile. « Vas-y. » Il fit un pas. Puis s'arrêta. « Non. » Il n'avait jamais su aborder une inconnue. Encore moins dans un musée. Il attendit. Trop longtemps. Finalement, il inspira profondément et s'approcha. Lorsqu'il s'arrêta près d'elle, un parfum discret l'enveloppa. Léger, jasminé, presque insaisissable. Il ne sut jamais vraiment de quoi il était composé.

— Excusez-moi.

Elle tourna immédiatement la tête.

— Oui ?

— Je crois que je viens de passer dix minutes devant ce tableau. Et je ne suis toujours pas certain d'avoir compris pourquoi tout le monde se pressait devant lui.

Elle eut un sourire discret.

— En voilà un homme honnête.

— C'est déjà une qualité.

— Dans un musée, oui.

Ils rirent tous les deux. Elle leva les yeux vers la toile.

— Regardez-les.

Elle désigna les hommes entassés sur le radeau.

— Ils ont faim, soif. Ils sont persuadés qu'ils vont mourir.

Elle s'interrompit.

— Et malgré ça.

Son doigt remonta doucement vers le sommet du tableau.

— Il y en a encore un qui agite un morceau de tissu.

Stéphane suivit son geste.

— Parce qu’il croit qu’un bateau finira par passer.

— Exactement.

Elle sourit.

— C’est complètement irrationnel.

— Ou au contraire, complètement humain.

Elle le regarda avec une curiosité nouvelle.

— J’aime bien cette réponse.

Un silence s’installa. Cette fois, aucun des deux ne chercha à le rompre immédiatement.

— Je m’appelle Clara Martin.

— Stéphane Traoré.

Ils échangèrent une poignée de main.

— Vous travaillez ici ?

Elle éclata de rire.

— Heureusement que non. Sinon le Louvre aurait déjà reçu plusieurs plaintes.

— Pourquoi ça ?

— Parce que je raconte les tableaux au lieu de réciter les cartels.

Stéphane rit à son tour.

— Je dois avouer que je préfère votre version.

Elle haussa les épaules.

— Les tableaux sont déjà assez sérieux comme ça.

Elle pencha légèrement la tête.

— Et vous, d’où venez-vous ?

— Je viens d’Abidjan.

— La capitale de la Côte d’Ivoire. C’est bien ça ?

Il hésita. Il ne voulait pas la contredire. Abidjan n’était pas la capitale de la Côte d’Ivoire. Il avait voulu taire ce qui est vrai, pour préserver ce qui est juste.

— Yamoussoukro, reprit-elle. C’est bien Yamoussoukro, n’est-ce pas ? Je confonds toujours ces deux villes.

Il sourit.

— Vous faites les Beaux-Arts.

Il acquiesça.

— Un programme d’échange.

— Ça explique votre manière de regarder les tableaux.

— Comment ça ?

— Vous les observez comme si vous cherchiez à comprendre comment ils ont été peints. Pas seulement ce qu’ils racontent.

Cette remarque le prit de court. Elle venait de le cerner en quelques minutes.

— Vous êtes observatrice.

— C’est un défaut professionnel.

— Vous êtes restauratrice ?

— Vendeuse.

Il fronça les sourcils. Elle éclata de rire.

— Je sais, ça casse tout le mystère.

— Un peu.

— Dans une boutique de vêtements. Deux rues plus loin.

Elle fouilla dans son sac.

— Tenez.

Elle lui tendit une carte.

— Comme ça, si un jour vous décidez de changer votre garde-robe, vous saurez où me trouver.

Stéphane prit la carte.

— C’est une technique commerciale ?

— Absolument.

Puis elle ajouta avec un sourire malicieux :

— Même si j’avoue avoir rarement besoin de distribuer mes cartes dans les musées.

Au loin, quelqu’un l’appela. Elle consulta sa montre rapidement.

— Mon groupe va finir par croire que je me suis perdue.

Elle fit quelques pas, avant de s’arrêter, sans se retourner.

— Au fait.

Stéphane leva la tête.

— La prochaine fois que vous voulez parler à une femme.

Elle se retourna enfin. Ses yeux brillaient d’amusement.

— Évitez d’attendre dix minutes avant de vous décider.

Stéphane resta interdit.

— Vous m’aviez remarqué ?

— Depuis le début.

Elle lui adressa un clin d’œil avant de rejoindre son groupe. Stéphane demeura seul devant le tableau, scrutant le nom sur la carte. **Clara Martin**. Il relut son prénom une seconde fois. Puis une troisième.

— Stéphane !

Une femme élégante et élancée, cheveux châtons légèrement ondulés, se tenait devant lui, les sourcils froncés.

— Mais qu’est-ce que tu fais ? On te cherche partout !

— Me cherche ? Nous sommes dans un musée. Je ne vais pas me perdre, Mélina ne t’inquiète pas.

— Je ne suis pas là pour tes sarcasmes, rejoignons le groupe.

La voix de Mélina s'évanouit. Le musée disparut. Stéphane cligna des yeux. Devant lui, la toile blanche occupait toujours le centre de l'atelier. Il resta immobile quelques instants. Le pinceau suspendu dans le vide. Comme si le fait de repenser à Clara avait suffi à lui voler ce qu'il était venu chercher. Il inspira profondément. Puis posa enfin la pointe du pinceau sur la toile. Rien. Aucune ligne. Aucune couleur. Son bras refusa d'aller plus loin. Il finit par reposer le pinceau. Il regarda autour de lui. Les anciennes toiles semblaient appartenir à un autre homme. Autrefois, il peignait sans réfléchir. Aujourd'hui, il réfléchissait tellement qu'il ne peignait plus. Son téléphone vibra dans sa poche. Par réflexe, il espéra un nom. Un seul. L'écran resta vide. Aucune notification. Il eut un sourire amer. Même son imagination lui jouait des tours. Il consulta l'heure. Puis composa un autre numéro. Mélina décrocha presque immédiatement.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Il sourit malgré lui. Rien que sa manière unique de lui répondre suffisait à lui faire du bien.

— Bonjour à toi aussi.

— Si tu appelles à cette heure-là, c'est que tu as besoin de quelque chose.

— Tu me connais trop bien.

— C'est malheureusement vrai.

Un court silence.

— Tu es chez toi ?

— Non.

— Tu peux passer ?

Elle prit un court moment avant de répondre.

— Normalement non.

— Ah !

— J'ai un rendez-vous.

— Encore un candidat malheureux ?

— Tu pourrais au moins faire semblant d'avoir confiance en moi.

— J’ai confiance en toi. C’est aux hommes qui te rencontrent que je souhaite bon courage.

Elle éclata de rire.

— Tu exagères.

— Pas vraiment. Le dernier n’a tenu que trente minutes.

— Vingt-neuf, corrigea-t-elle.

— Encore pire.

Elle rit de nouveau avant de reprendre un ton plus calme.

— Qu’est-ce qu’il y a, Stéphane ?

Il ne dit rien quelques secondes.

— Rien.

Mélina comprit que quelque chose n’allait pas. Elle souffla discrètement.

— Tu mens mal.

Il soupira.

— J’ai essayé de peindre.

Elle comprit immédiatement.

— Et ?

— J’ai regardé une toile blanche pendant une demi-heure.

Pas un mot. Puis elle répondit plus doucement.

— Tu veux que je passe.

— Non.

— Stéphane.

— Tu avais un rendez-vous.

— Ce n’est pas la question.

Il garda le silence. Elle reprit.

— Tu sais, je viendrai toujours si tu as besoin de moi. Mais...

Elle marqua une pause. Sa voix changea légèrement.

— Promets-moi qu'un jour, tu m'appelleras pour m'annoncer une bonne nouvelle, pas seulement quand le monde s'écroule.

Stéphane ne répondit pas tout de suite. Cette phrase lui fit plus d'effet qu'il ne voulait l'admettre. Elle avait raison. Et il détestait qu'elle ait raison.

— Tu n'es pas obligée de venir.

— Je sais.

— Vraiment.

— Je sais aussi que tu n'aurais pas appelé si ça allait bien.

Il sourit malgré lui. Elle l'avait encore percé à jour.

— Mon rendez-vous commence dans une heure.

— Alors vas-y.

— J'irai.

Elle ajouta aussitôt :

— Mais si ce garçon est aussi fatigant que les précédents.

— Ce qui arrivera probablement.

— Je passe chez toi après.

— Marché conclu.

— Et en attendant.

Elle prit un ton plus ferme.

— Ne fais pas de bêtises.

— Je pensais justement escalader la tour Eiffel. Mais je vais abandonner l'idée dans ce cas.

— Tu vois. Même au fond du trou, tu continues à faire de mauvaises blagues.

Elle prit une voix plus douce.

— C'est le Stéphane que j'aime.

Ils raccrochèrent. Le silence revint aussitôt. Stéphane posa son téléphone. Son regard s'arrêta un instant à peine sur le chevalet. Puis il détourna les yeux. Il se dirigea vers la cuisine, prépara deux verres, sortit une bouteille de sirop de menthe et de l'eau gazeuse. Une habitude, comme si inconsciemment, il savait déjà qu'elle finirait par venir. La sonnette retentit quarante-cinq minutes plus tard.

— Tu es en avance.

— Mon rendez-vous a battu un record.

— Déjà ?

— Dix-sept minutes.

Il sourit. Elle entra, déposa son sac, retira son cardigan puis observa l'appartement. Ses yeux s'arrêtèrent presque aussitôt sur la toile restée blanche. Elle choisit de ne rien dire.

— Tu sais déjà ce que je bois.

— Normalement oui... un diablo fraise. Mais j'ai remarqué qu'il ne me restait que de la menthe.

Elle leva les yeux au ciel.

— Tu n'as pas pensé à en racheter ?

— Non, je me disais que la menthe suffirait pour ce soir.

Elle prit un air faussement indigné.

— Je vois que notre amitié ne compte plus beaucoup.

— Je peux encore descendre.

— Assieds-toi. La menthe survivra à cette injustice.

Il lui tendit son verre. Elle but une première gorgée, puis le regarda, longuement.

— Maintenant raconte-moi.

Son regard tomba.

— Je crois que cette fois, c'est vraiment terminé avec Clara.

Mélina ne répondit pas directement. Elle s'assit convenablement, croisa les jambes, puis souffla.

— Tu veux que je te dise ce que j'en pense ou ce que tu as envie d'entendre.

Stéphane laissa échapper un sourire fatigué.

— Je te connais. Tu vas me dire ce que tu penses.

— Évidemment.

Elle posa son verre.

— Alors je vais être honnête.

Elle soutint son regard.

— Je ne sais pas si cette rupture est une bonne ou une mauvaise chose, mais je sais qu'elle te détruit. Et ça, je ne le supporte plus.

Elle prit une courte pause.

— Mais je ne suis pas triste que ce soit terminé.

Stéphane détourna les yeux. Il s'était attendu à ce genre de réponse. Elle poursuivit.

— Depuis le temps que je te vois souffrir à cause de cette histoire.

Elle secoua la tête.

— Je n'arrive plus à croire qu'elle puisse encore te rendre heureux.

Il répondit presque machinalement.

— Tu ne la connais pas aussi bien que moi.

— C'est vrai.

Elle marqua une pause.

— Mais je te connais, toi.

Cette fois il ne trouva rien à répondre. Mélina continua plus calmement.

— Ce qui me fait peur, ce n'est pas que Clara soit définitivement sortie de ta vie. C'est que toi, tu sembles être parti avec elle.

Le silence retomba. Stéphane resta, quelques battements de cœur, devant la toile blanche.

— J'ai essayé de peindre.

— Je vois.

— Rien n'est venu.

— Je vois aussi.

Il eut un rire amer.

— Tu vois beaucoup de choses.

— Parce que tu ne les caches pas aussi bien que tu le crois.

Elle suivit son regard sur le chevalet.

— Tu sais ce que je pense ?

— Dis-moi.

— Tu attends que Clara te rende ce qu'elle ne peut plus te rendre.

Il fronça légèrement les sourcils.

— Quoi donc ?

— L'autorisation d'avancer.

Cette phrase resta suspendue entre eux. Stéphane sentit naître une irritation. Pas contre elle. Pas contre Clara. Contre lui-même. Parce qu'au fond, elle venait peut-être de toucher juste. Il changea brusquement de sujet.

— Dix-sept minutes, tu n'as pas dû avoir le temps de manger.

Elle sourit.

— Belle tentative.

— Elle a marché ?

— Pas du tout.

Ils échangèrent enfin un vrai sourire. Elle attrapa son téléphone.

— Chinois ?

— Tu poses vraiment la question.

— C'était pour la forme.

Quelques minutes plus tard, les deux amis étaient installés devant les cartons encore fumants.

Comme toujours, Mélina prit la boîte de nems avant tout le reste.

— Tu sais. Je crois qu'aujourd'hui nous allons partager à part égale.

— Jamais.

— Même avec ton chagrin d'amour, tu en veux toujours plus que moi.

— C'est la seule tradition sur laquelle je ne ferai jamais de compromis.

Il rit. Pour la première fois de la soirée. C'était un rire sincère. Elle le remarqua, mais ne fit pas de commentaire. Parfois, le silence encourageait davantage que les discours. Le repas s'acheva devant l'ordinateur avec quelques épisodes de Ma famille. Ils rirent beaucoup, presque trop. Comme si chacun cherchait à tenir Clara à bonne distance encore quelques minutes. Lorsque Mélina se leva pour partir, l'appartement retrouva peu à peu son calme. Elle enfila son manteau, puis se retourna.

— Une dernière chose.

— Je t'écoute.

— Ne prends aucune décision ce soir.

— Pourquoi ?

— Disons que les décisions prises quand on souffre ressemblent rarement à celles qu'on prend quand tout va bien.

Il acquiesça. Elle s'approcha et lui déposa une main sur l'épaule.

— Promets-moi une chose.

— Laquelle ?

— Si elle t’écrit, tu réfléchis avant de répondre.

Il sourit doucement.

— Tu crois vraiment qu’elle va t’écrire ?

Au même instant, son téléphone vibra. Cette fois-ci, ce n’était pas son imagination. Tous les deux baissèrent instinctivement les yeux. L’écran s’illumina. Clara. Le sourire de Stéphane disparut. Mélina resta immobile.

— Tu ne devrais peut-être pas.

Il ouvrit le message. *J’ai besoin de te voir*. Le temps sembla s’arrêter. Mélina observa son ami. Elle voyait déjà son regard changer. Toute la soirée. Tous leurs efforts. Les rires, le repas, la peinture. Tout venait d’être balayé en une seule phrase. Elle souffla discrètement.

— C’est précisément ce qui me faisait peur.

Stéphane ne répondit pas. Ses doigts restèrent suspendus au-dessus du clavier. Répondre, ne pas répondre. Il n’arrivait plus à penser. Mélina récupéra doucement son sac. Avant d’ouvrir la porte, elle se retourna une dernière fois.

— N’oublie pas.

Il leva les yeux.

— Tu n’es pas obligé de répondre ce soir.

La porte se referma. Le silence envahit l’appartement. Stéphane resta longtemps assis. Le téléphone dans une main, le regard perdu sur une toile blanche. Deux phrases, désormais, face à face. *Tu attends que Clara te rende l’autorisation d’avancer et j’ai besoin de te voir*. Pour la première fois depuis leur rupture, il ne savait plus laquelle écouter.

Il conserva son téléphone allumé plusieurs minutes entre ses mains. *J’ai besoin de te voir*. Une phrase, quatre mots qui suffisaient à faire vaciller tout ce qu’il croyait avoir accepté. Stéphane

relut le message une seconde fois. Puis une troisième. Son pouce glissa jusqu'au clavier. Il tapa quelques mots. Les effaça. Puis recommença, et les effaça de nouveau. Que pouvait-il répondre à une femme qui avait choisi de partir, mais qui revenait maintenant frapper à la porte de son silence ?

Il verrouilla finalement son téléphone et le déposa sur la table basse. Non. Pas ce soir. Il avait promis à Mélina de réfléchir. Pour la première fois depuis longtemps, il allait essayer de tenir une promesse. Une promesse qui ne concernait pas Clara. Il éteignit les lumières de l'appartement. Pourtant, le sommeil ne vint pas. Chaque fois qu'il fermait les yeux, il revoyait le Louvre. Le sourire de Clara. Sa voix. Son parfum discret. Et cette façon qu'elle avait de regarder un tableau comme si elle conversait avec lui. Il finit par s'endormir tard dans la nuit. Le lendemain matin, une sonnerie insistante le tira de son sommeil. Il chercha son téléphone à tâtons. Huit heures trente-six. La sonnette retentit une seconde fois.

— J'arrive.

Il ouvrit la porte. Laurent était sur le pas.

— Tu en fais une drôle de tête.

— Il n'est pas encore 9h.

Laurent entra, suivi d'un livreur.

— Je t'apporte un peu de modernité.

Il désigna le carton.

— C'est quoi ?

— Le téléviseur que je t'avais promis.

— Laurent.

— Tu ne vas quand même pas passer tes journées sur ton ordinateur.

Le livreur déposa le carton dans un coin du salon.

— Là, c'est parfait, merci, dit Stéphane.

Quelques secondes plus tard, la porte se referma.

Laurent promena un regard sur le salon. Les cartons occupaient encore près de la moitié de la pièce. Il soupira.

— Tu comptes laisser les cartons comme ça jusqu’à la retraite ?

— J’y pense.

— Il est temps de mettre de l’ordre dans tout ce bazar.

— Prenons un café d’abord.

— Tu essaies de te défiler. Le café, ce sera après. On range d’abord.

Laurent ouvrit un carton.

— Sérieusement ?

Il souleva une chemise, puis une seconde, une troisième.

— Tu comptais ouvrir une boutique.

— Six ans de vie commune, ça remplit les cartons.

Ils continuèrent à déballer les cartons. Stéphane écarta les rabats du dernier carton. À l’intérieur, des vêtements soigneusement pliés. Il les souleva un à un. Puis s’immobilisa. Une veste. Il la reconnut immédiatement. Il la regarda pendant un bref instant, passant lentement la main sur le tissu. Comme pour vérifier qu’elle existait encore. Il ferma brièvement les yeux puis enfila la veste sans même réfléchir. Laurent s’immobilisa. Son regard se posa sur son ami qui se contemplait devant le miroir.

— C’est elle ?

Stéphane ne répondit pas.

— Tu l’as gardée.

Stéphane acquiesça. Dès qu’il eut fini d’ajuster le vêtement, le salon disparut. À sa place, une boutique baignée de lumière. Huit ans plus tôt. Peu après sa rencontre au Louvre, il se retrouva devant la boutique. Il avait pendant deux jours trouvé tous les arguments pour ne pas s’y rendre mais ce jour-là, il n’en trouva pas. Dès qu’il franchit les portes, une légère odeur de coton neuf et de bois ciré l’accueillit. Des vestes impeccablement alignées occupaient les murs, tandis qu’une musique discrète couvrait à peine les conversations des clients. Stéphane jeta un regard circulaire. Il regrettait déjà d’être venu. Il parcourut distraitement les portants. Une veste, une chemise, puis un pantalon. Il touchait les tissus du bout des doigts avant de retirer sa main,

comme s'il n'avait pas tout à fait le droit. Il s'apprêtait déjà à repartir quand une voix s'éleva derrière lui.

— Vous cherchez quelque chose de précis ?

Stéphane se retourna. C'était elle. Elle portait une chemise blanche aux manches retroussées et un pantalon noir sobre. Une mèche de cheveux s'était échappée de son chignon et encadrait son visage. Lorsqu'elle reconnut son visiteur du Louvre, son sourire s'élargit aussitôt.

— Je me demandais si vous finiriez par venir.

— J'ai mis un peu de temps.

Elle sourit.

— Deux jours, ce n'est pas si mal.

Il sourit à son tour.

— Je regardais un peu ce que vous aviez.

Elle le regarda. Mais pas de manière romantique, son professionnalisme avait pris le dessus.

— Vous aimez les couleurs sobres.

Stéphane parut surpris.

— Pourquoi dites-vous ça ?

Elle désigna sa tenue.

— Bleu marine, jean brut. Baskets blanches. Vous êtes plutôt du genre à vouloir qu'on vous remarque par votre travail, pas par vos vêtements.

Stéphane éclata de rire.

— Vous faites toujours des analyses psychologiques à vos clients ?

— Seulement quand ils ont l'air sympathiques.

Ils s'avancèrent vers le rayon des vestes. Elle lui en présenta plusieurs. Il en essaya une. Elle fit une grimace.

— Non.

— À ce point ?

— Vous ressemblez à un patron du CAC 40.

Il la retira immédiatement. Elle lui en présenta une autre, qu'il essaya. Elle secoua encore la tête.

— Celle-là ?

— On dirait que vous allez vendre des cuisines.

Ils rirent ensemble à nouveau. Puis elle disparut dans l'arrière-boutique quelques secondes. Elle revint avec une autre veste.

— Essayez celle-ci.

Il l'enfila. Elle ne dit rien, lui lissa le col, fit un pas en arrière. Elle le regarda puis inclina légèrement la tête, comme pour vérifier son propre jugement.

— Voilà.

Stéphane se regarda dans le miroir. Physiquement imposant, il se découvrit un instant : un homme grand, aux cheveux crépus, les lunettes posées sur le nez. Il hésita un instant.

— Vous dites ça à tous vos clients.

Elle répondit immédiatement.

— Non. Ceux à qui je mens repartent avec la première veste.

Il se retourna vers elle.

— Comment me trouvez-vous ?

— Très élégant.

Cette fois-ci, il la trouva sincère.

— Vous avez choisi ce métier par passion ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un vêtement peut parfois changer la façon dont quelqu'un se regarde.

Elle désigna, d'un geste presque distrait, un petit carnet posé près de la caisse.

— Et le reste du temps, je traîne dans les galeries. J'écris parfois deux lignes sur ce que je vois, pour un site que presque personne ne lit.

— Vous êtes critique d'art alors.

Elle se mit à rire. Ce son le traversa le corps d'une drôle de façon, presque physique. Il ne sut pas encore le nommer, mais il sut, immédiatement, qu'il voudrait l'entendre, encore, voire souvent. Toute la vie, peut-être.

— Disons plutôt que je donne mon avis à qui veut bien le lire. Ça reste très différent du métier de critique.

Il retira la veste et se dirigea vers la caisse. Elle lui annonça le montant, qu'il paya aussitôt.

— Vous souhaitez un sac ?

— Vous pouvez le mettre dans le mien.

Il ouvrit son sac à dos et alors qu'il glissait la veste dans son sac, elle remarqua un carnet de croquis.

— Vous dessinez ?

Il hésita.

— Je peins...

Ses yeux s'illuminèrent.

— Vraiment ?

— Enfin, j'essaie.

Elle sourit à peine.

— Alors vous reviendrez me montrer un tableau un jour.

Il rit.

— C'est une drôle de condition pour vendre une veste.

— Je suis simplement curieuse.

Il fit un mouvement de tête comme pour acquiescer. Elle poursuivit.

— Eh bien, nous avons parlé du Radeau de la Méduse pendant vingt minutes. J'aimerais bien voir ce que vous, vous mettez sur une toile.

— C'est bien noté.

— Au fait, Stéphane.

Il se raidit. Le simple fait d'entendre son nom dans sa voix le fit vaciller.

— Oui.

— J'espère que je vous recroiserai avec cette veste.

— Pourquoi ?

— Parce que les vêtements sont faits pour être portés.

Un bruit sourd résonna quelque part. La boutique vacilla. La voix de Clara s'effaça. Le tintement d'un verre remplaça la musique du magasin. Stéphane rouvrit les yeux. Laurent ramassait un chandelier tombé au sol.

— Désolé.

— Ce n'est pas grave.

Il retira la veste et la rangea avec ses autres vêtements. Ils avaient terminé le rangement, seul le carton du téléviseur était encore dans le coin où le livreur l'avait déposé.

— On installe le téléviseur maintenant ?

— Tu es sûr que tu ne veux pas de café ?

— Je préfère que nous finissions avant de nous relaxer.

Ils déballèrent le carton, installèrent le téléviseur sur le meuble prévu à cet effet. Une fois posé, Laurent se chargea de faire les branchements pendant que Stéphane préparait les tasses de café. Ils s'installèrent enfin dans le salon. Laurent prit une gorgée de café.

— Là. Ça ressemble enfin à un appartement.

Stéphane sourit.

— Merci pour le coup de main.

— De rien, ce n'est pas grand-chose.

Ils échangèrent quelques mots. Laurent posa sa tasse vide.

— Bon, je crois que ma mission est terminée.

Stéphane sourit machinalement.

— Tu m’as vraiment aidé, merci encore.

Il se leva et observa une dernière fois le salon.

— Tu sais ce qui me rassure ?

— Quoi ?

— Cet appartement commence enfin à devenir le tien.

Stéphane laissa tomber les yeux. Laurent reprit, plus sérieusement.

— Maintenant, il faut que son propriétaire s’y remette aussi.

Stéphane ne répondit pas.

— Tu sais, je te parle de ma propre expérience. J’ai pris une décision hâtive au sujet de mon ex-femme. Aujourd’hui, je vais la voir au cimetière pour lui demander pardon.

Le silence s’installa. Puis Stéphane souffla :

— Que veux-tu me faire comprendre ?

— Rien, c’est-à-toi de prendre ta décision mais prends une décision que tu auras toi-même choisie et non une que quelqu’un t’a imposée.

Laurent prit ses clés.

— Car si tu attends d’aller mieux pour recommencer à vivre, tu risques d’attendre longtemps.

Il posa une main sur son épaule.

— Profite de ton nouveau téléviseur. J’ai dépensé trop d’argent pour qu’il reste éteint.

Ils se saluèrent sur le pas de la porte. Stéphane alluma son téléviseur et changea les chaînes sans avoir de but précis.

Son téléphone vibra. Mélina.

— Salut.

— Tu l’as fait ?

Stéphane resta silencieux une seconde.

— Non.

Un soupir de soulagement se fit entendre.

— Alléluia.

— Tu avais vraiment peur que je lui réponde.

— Oui.

— Tu n’as pas beaucoup confiance en moi.

— J’ai confiance en toi. Beaucoup moins en ce qu’elle provoque en toi.

Un bref silence s’installa.

— Tu comptes faire quoi aujourd’hui ?

— Pas grand-chose.

— Mauvaise réponse.

— Ah bon.

— Oui, je te conseille de sortir un peu. Change-toi les idées.

Il secoua la tête en souriant.

— Tu donnes toujours autant d’ordre.

— Quelqu’un doit bien le faire.

Puis sa voix changea légèrement.

— Bon, je vais te laisser. Le devoir m’appelle.

— Rendez-vous professionnel ?

— Oui, j’ai un client qui m’a appelé. Il a un souci pour vendre leurs articles en Afrique.

— Je croise les doigts pour toi.

— Ça va bien de passer. Je ne m’en fais pas.

Elle marqua une pause.

— On s’appelle ce soir.

— Avec plaisir.

— Et d’ici là...

— Oui, je sais, je n’écirai pas à Clara.

— Tu apprends vite.

Ils raccrochèrent. Stéphane posa son téléphone sur la table. Cette fois, il ne regardait même pas l’écran. Pour la première fois depuis longtemps, il avait l’impression qu’attendre pouvait être une bonne décision.

3

Stéphane resta quelques instants à observer son appartement comme s’il ne le découvrait que maintenant. Laurent lui avait demandé d’en profiter de son nouveau téléviseur mais il n’en avait pas envie. Il fixa le chevalet, toujours au milieu du salon, la toile immaculée suspendue.

Pourquoi pas ? se dit-il. Pourquoi ne pas essayer encore ce matin ?

Il ouvrit son placard, mit la main sur ses outils de travail, avant de tremper son pinceau dans une première couleur.

Il choisit d’abord le vert. Il ne saurait dire pourquoi. Le vert étant assimilé à la couleur de l’espoir, rien ne se passa. Il continua donc avec le jaune, le bleu, ensuite le violet et termina avec un rouge vif. Il admira son œuvre et quelque chose le frappa :

Son talent ne s’était pas envolé. Son téléphone vibra, il ne prit pas la peine de le regarder. Il continua à entremêler les couleurs. La sensation qu’il ressentait était unique. Il posa ses pinceaux et recula d’un pas. Il avait un sentiment mitigé. Heureux d’avoir pu reprendre la peinture, mais sa satisfaction n’était pas totale. Le rendu n’était pas ce qu’il voulait. Il posa la toile sur le mur avec une indifférence. Il prit son portable sur la table. Une notification de son opérateur. Il n’y prêta pas attention.

Son estomac commença à réclamer son dû. Il réchauffa le reste de la nourriture de la veille.

Tandis que Stéphane commençait à reprendre sa passion, Mélina se préparait à un rendez-vous de haute importance. Elle arriva avec quelques minutes d’avance, prit son ordinateur et consulta ses notes une dernière fois avant d’entrer dans la salle de réunion. Une douzaine de personnes l’attendait déjà autour d’une table. La directrice marketing, assise en bout de table, les bras croisés, l’air de quelqu’un qui avait déjà décidé de ne pas être convaincu. Elle prit tout de même la peine de rappeler l’objectif de la réunion avant de donner la parole à leur invitée.

Madame Kacou, nous vous écoutons. Mélina se leva, brancha son ordinateur sans un mot de trop. Le premier visuel apparut sur l'écran.

— J'ai bien analysé les fichiers envoyés par Binthou, votre responsable marketing ici présente.

Et ma conclusion est simple. Votre marque n'a pas un problème de produit mais d'image.

Un silence gêné parcourut la salle. Elle continua, imperturbable.

— Vous vendez de l'authenticité africaine à un public qui n'a jamais mis les pieds sur le continent, avec des visuels pensés à Paris par des gens qui n'y ont jamais mis les pieds non plus. Et ça se voit. Regardez ce graphique, vos chiffres le confirment.

La directrice marketing se redressa.

— C'est un peu sévère.

— C'est un peu tard pour être tendre, madame Deschamps. Vous m'avez appelée après trois trimestres de baisse.

Elle enchaîna les diapositives sans se presser, laissant les silences travailler pour elle. Elle avait appris depuis longtemps qu'un client convaincu trop vite n'était jamais bon signe. Au bout d'une trentaine de minutes, Binthou particulièrement attentive leva la main.

— Concrètement, que proposez-vous ?

Mélina sourit, pour la première fois depuis le début de la réunion.

— Concrètement, on arrête de vendre l'Afrique comme un décor, mais on commence à la vendre comme une histoire.

Son téléphone vibra dans sa poche, elle l'ignora, continuant sa présentation jusqu'au bout. Elle répondit aux dernières questions avec la même patience méthodique. Elle donna ses dernières recommandations. Madame Deschamps la remercia en lui promettant de corriger quelques imperfections. Mélina rangea ses affaires et sortit de la salle. Ce n'est qu'une fois seule dans l'ascenseur qu'elle regarda enfin l'écran de son téléphone. Un message. Stéphane. Elle attendit d'être dans son véhicule avant de le rappeler.

— Je viens de voir ton message.

— J'ai repris la peinture.

— Excellente nouvelle.

— Tu passeras ce soir ?

— J’ai un autre rendez-vous, avant de rentrer mais promis demain on se verra.

— Bien reçu.

Elle raccrocha. Puis un court moment plus tard, elle appela son autre rendez-vous.

— Je viens de finir mon meeting. Je prends la route maintenant.

Elle referma son téléphone et prit la direction de la galerie Abou Cissé.

Le lendemain matin, Stéphane regarda la toile peinte la veille. Il essayait de comprendre encore pourquoi il avait choisi ces couleurs. La sonnerie de sa porte retentit.

— Tiens je t’ai apporté des croissants.

— Eh bien, tu es matinale pour quelqu’un qui apprécie dormir.

— J’ai une excellente nouvelle pour toi.

— De quoi parles-tu ?

— Je vais nous faire un café et on en reparle.

Elle s’arrêta devant la toile de Stéphane. Elle la contempla le temps d’un souffle sans rien dire.

— C’est celle dont tu me parlais hier ?

— Oui.

— Tu l’as terminée ?

— Je ne pense pas.

Elle s’approcha.

— Tu ne l’aimes pas ?

— Je t’avoue que j’ai peint sans trop savoir ce que je peignais exactement.

— Tant mieux.

Il la regarda surpris.

— Pourquoi ?

— Parce que tes meilleures idées arrivent quand tu arrêtes de tout contrôler.

Elle suivit du doigt les couleurs sans les toucher.

— Tu as utilisé des couleurs que je ne t'avais jamais vues associer.

— Moi non plus.

— Tu as au moins pu recommencer la peinture, c'est déjà un pas en avant. Elle me fait penser à une renaissance.

— *Renaissance*, ce n'est pas mal comme nom.

— Si tu le gardes tel quel, je te facture les royalties.

— Tu n'en loupes pas une.

Le silence retomba. Puis Mélina se retourna vers lui.

— Habille-toi pendant que je fais un café.

— Pourquoi ?

— Parce que nous avons rendez-vous.

— Nous ?

— Oui, prépare-toi.

Elle prépara deux tasses de café, sortit les croissants. Stéphane était prêt quelques instants plus tard.

— Mangeons rapidement le rendez-vous est prévu pour neuf heures.

— Mais dis-moi où nous allons.

— À Champigny.

— Pour ?

— Je t'expliquerai dans la voiture.

— Tu es drôlement mystérieuse.

Ils finirent de manger. Stéphane se leva et prit sa veste.

— Tu m'enlèves cette veste.

— Qu'est-ce qu'elle a de particulier ?

— C’est sa signification qui est particulière.

Il ne dit rien, attendant la suite.

— Aujourd’hui je vais avec Stéphane, pas avec un homme qui attend toujours Clara.

Le silence retomba. Il changea sa veste à contrecœur.

— Celle-là te convient mieux.

— Tu es tout mignon.

— Je te déteste.

— Mais bien sûr.

Ils quittèrent l’appartement. Le véhicule de Mélina était stationné non loin de l’immeuble. Un nouveau véhicule allemand dont elle apprécie la puissance.

— Tu conduis, dit-elle en lui tendant les clés. J’ai quelques coups de fil à passer.

Stéphane prit le volant sans discuter. Il n’avait pas conduit depuis plusieurs jours. Dès les premiers mètres, il retrouva cette sensation qu’il aimait tant : les mains sur le volant, la route devant lui, l’impression fugace mais réconfortante, d’avancer de nouveau. Pendant que Mélina parlait au téléphone, Paris défilait derrière le pare-brise. Ils quittèrent peu à peu l’agitation du centre pour rejoindre les grands axes menant à Champigny. Un ralentissement les immobilisa quelques minutes puis la circulation reprit.

Aucun mot ne vint troubler ce moment. C’était l’un des comforts de leur amitié : les mots n’avaient pas besoin d’être dits. Une pancarte affichait la direction à prendre pour se rendre à Champigny. Stéphane la questionna à nouveau.

— Tu ne m’as toujours pas dit ce que nous allons faire à Champigny

— C’est voulu.

— Tu adores faire durer le suspense.

— Non.

Elle sourit.

— J’adore voir ta tête quand tu découvres quelque chose.

— Tu pourrais au moins me donner un indice.

— Très bien.

Elle garda les yeux sur la route.

— Disons que j’ai envie que tu rencontres quelqu’un.

Il hocha la tête sans répondre.

Ils arrivèrent à l’adresse indiquée, une vingtaine de minutes plus tard. Aucune place pour stationner le véhicule aux alentours. Il fit descendre Mélina devant la galerie et alla se garer sur une place de parking souterrain quelques mètres plus loin.

Il remonta la rue à pied et aperçut Mélina qui l’attendait à l’intérieur.

— C’est une galerie.

— Tu as une bonne vue apparemment.

— Et que sommes-nous venus faire ici ?

— Voir le directeur.

Stéphane scruta les alentours. Le lieu était baigné de lumière. Les murs immaculés semblaient s’effacer derrière les œuvres qu’ils accueillait. Peintures, photographies et sculptures dialoguaient dans un silence presque solennel. Ici, rien ne cherchait à attirer l’attention plus qu’autre chose. Tout semblait exister pour laisser parler les artistes. Il avança doucement. Les salles se succédaient, chacune consacrée à une partie du monde. Europe, Asie, Amériques. Puis, au fond de la galerie. **Afrique**. Stéphane s’en approcha presque malgré lui. La porte était fermée. À travers la vitre, il ne distingua que des murs blancs, quelques projecteurs allumés et des cimaises encore vides. Aucune toile. Aucun visiteur. Pas un éclat de couleur. Il resta un moment à peine immobile. Toutes les autres salles racontaient déjà quelque chose, une histoire. Celle-ci attendait encore qu’on lui donne vie.

— Impressionnant, n’est-ce pas ?

Stéphane se retourna. Mélina ne regardait pas la salle vide. Elle observait son visage. Avant qu’il n’ait le temps de répondre, un homme termina la conversation qu’il entretenait avec deux

visiteurs. Il les accompagna jusqu'à la sortie, leur serra chaleureusement la main, puis revint tranquillement vers eux.

Il n'était pas très grand, portait une veste bleu nuit et des lunettes aux montures fines. Son regard, vif mais paisible, semblait s'attarder davantage sur les personnes que sur les œuvres qui l'entouraient. Arrivé à leur hauteur, il adressa un sourire à Mélina.

— Merci d'être venue.

Ils échangèrent une accolade. Puis il se tourna vers Stéphane.

— Vous devez être Stéphane.

Il lui tendit la main.

— Aboubacar Cissé.

— Enchanté.

Il serra brièvement sa main avant d'ajouter, avec un léger sourire :

— Mélina m'a beaucoup parlé de vous.

Stéphane lança un regard étonné à son amie. Aboubacar poursuivit aussitôt.

— Rassurez-vous, elle m'a surtout parlé de votre peinture.

Un léger rire détendit l'atmosphère. Puis son visage retrouva son sérieux.

— Elle semble convaincue de votre talent.

Il marqua une courte pause.

— Pour ma part, je préfère toujours me faire mon propre avis.

Stéphane soutint le regard.

— C'est normal.

Un discret sourire passa sur le visage d'Aboubacar. Cette réponse semblait lui convenir.

— Suivez-moi. Nous serons plus tranquilles dans mon bureau.

Le bureau d'Aboubacar contrastait avec l'immensité épurée de la galerie. L'espace était plus chaleureux presque intime. Deux grandes bibliothèques occupaient un pan de mur, remplies d'ouvrage consacrées à l'histoire de l'art, aux artistes et aux catalogues d'expositions. Quelques

toiles originales, de formats modestes, étaient accrochées sans ostentation. Elles semblaient avoir été choisies davantage pour ce qu'elles racontaient que pour leur valeur. Sur le bureau en bois sombre reposaient plusieurs statuettes africaines en bronze et en ébène, un carnet ouvert, quelques crayons parfaitement alignés et une tasse de café dont la vapeur s'élevait encore. Mais ce qui attira le regard de Stéphane se trouvait à l'extrémité du bureau. Ses croquis. Ils étaient étalés en plusieurs piles. Il fronça les sourcils.

— Comment ?

Mélina ne put retenir un sourire prudent.

— C'est moi qui lui ai envoyé. Je les ai pris chez toi.

Stéphane se tourna vers elle.

— Sans me demander ?

— Si je t'avais demandé, je suis sûre que tu aurais refusé.

Il voulut protester. Puis son regard revint sur les dessins. Il souffla.

— Mélina.

— Oui.

— Tu sais que je n'aime pas ça.

— Je sais, tu as raison.

Le silence retomba. La contrariété passa aussi vite qu'elle était venue. Aboubacar observait la scène sans intervenir. Puis il reprit tranquillement sa place derrière son bureau. Il saisit un premier croquis. Puis un deuxième. Il ne disait rien. Il prenait son temps. Ses yeux passaient d'un dessin à l'autre avec une concentration presque déroutante. Il reposa finalement la dernière feuille.

— Vous dessinez juste.

Stéphane resta muet. Aboubacar leva les yeux.

— C'est rare.

Stéphane attendait toujours le « mais ».

— Mais ce n'est pas ce qui m'intéresse le plus.

Stéphane fit la moue.

— Qu'est-ce qui vous intéresse alors ?

Aboubacar croisa les mains.

— Pourquoi peignez-vous ?

La question le surprit. Il avait souvent entendu d'autres questions comme « depuis combien de temps peignez-vous ? » ou « quelle technique utilisez-vous ? ». Jamais celle-là.

Il hésita.

— Je....

Il cherchait ses mots.

— J'ai commencé très jeune. Dans l'école française où j'étais, nous avions un atelier de peinture. Au début c'était un jeu. Puis c'est devenu autre chose.

Aboubacar l'écoutait sans le quitter des yeux. Mélina évita son regard, comme si elle apprenait de nouvelles choses sur lui.

— Chez moi, parler n'était pas toujours facile. Mon père était très présent physiquement, mais rarement autrement. J'ai commencé à peindre parce que c'était pour moi la seule manière de dire certaines choses.

Il baissa les yeux vers ses propres croquis.

— Avec le temps, c'est devenu le seul endroit où je pouvais déposer ce que je ressentais sans avoir besoin de l'expliquer.

Le bureau resta silencieux quelques secondes. Aboubacar reprit un dessin. Il le contempla de nouveau. Puis il hocha lentement la tête.

— Je comprends mieux.

Il reposa délicatement la feuille.

— Vos dessins sont maîtrisés.

Mais ce qui m'intéresse, ce n'est pas votre technique. C'est ce qu'elle cache. Il regarda Mélina. Puis Stéphane.

— Oui, je vois un vrai potentiel.

Mélina se leva.

— Je te l'avais bien dit.

— Tu avais raison. Mais je ne prends jamais ce genre de décision seul.

Stéphane acquiesça.

— Quelqu'un doit passer dans quelques minutes. J'accorde énormément de crédit à son regard.

Il marqua une pause.

— Je l'ai rencontrée il y a quelques semaines. Elle a l'œil pour repérer ce que les autres ne voient pas. Si elle voit ce que je vois, nous poursuivrons la discussion.

Un silence s'installa. Au loin la porte de la galerie s'ouvrit. Des voix. Puis des pas. Quelques secondes plus tard, une odeur légère traversa la pièce. Un parfum familier enveloppa son odorat. Le cœur de Stéphane se serra avant même qu'il ne comprenne pourquoi. Il se retourna. Clara se tenait sur le seuil de la porte. Elle s'arrêta. Son sourire disparut puis revint. Mais pas le même. Le premier était celui d'une femme qui venait dans une galerie donner son avis. Le second était celui d'une femme qui n'avait pas prévu de le trouver là.

— Bonjour Stéphane.

4

Un silence tomba à l'énoncé de ces mots. Le temps sembla suspendu. Stéphane sentit son souffle se bloquer. Il avait imaginé cette scène des centaines de fois. Dans un café. Au détour d'une rue, mais jamais ici. Jamais devant ses croquis. Clara aussi resta figée. Ses yeux allèrent de Stéphane à Mélina, puis Abou aux croquis posés sur le bureau.

— Je ne savais pas que c'était toi, dit-elle en souriant.

Stéphane voulut répondre. Sa gorge se noua. Aucun son ne sortit. Abou comprit immédiatement qu'il n'était plus question d'art. Il se leva doucement.

— Je crois que je vais vous laisser quelques minutes.

— Non, répondit Clara presque aussitôt.

Tous les regards se tournèrent vers elle.

— Ce n'est pas nécessaire.

Elle inspira profondément avant d'ajouter.

— Si nous sommes ici, autant commencer par la raison de notre présence.

Abou se rassit, il hocha la tête sans insister. Stéphane ne quittait pas Clara des yeux. Elle n'avait presque pas changé. Ses cheveux étaient un peu plus courts. Son sourire, il le connaissait par cœur. Une légèreté qui n'y était pas avant. Ou peut-être était-ce le contraire. Une légèreté qui y était revenue, comme à certaines périodes qu'il avait appris à reconnaître sans jamais les comprendre.

Mélina rompit le silence.

— Tu es devenue critique d'art maintenant.

Elle lui répondit sans même la regarder.

— Je n'ai pas cette prétention. Mais j'ai suffisamment travaillé les tableaux que je peux me faire une belle idée de ce que je vois.

Elle regardait les peintures sur le bureau d'Abou. Ses doigts effleurèrent la première feuille. Puis la deuxième. Elle ne se précipita pas. Elle regardait chaque dessin comme on retrouve un livre qu'on a longtemps aimé. Aboubacar finit par demander :

— Alors ?

Elle leva les yeux. Lentement. Son regard croisa celui de Stéphane. Puis elle répondit doucement.

— C'est bien lui.

Abou parut surpris.

— Qu'entendez-vous par là ?

Elle reposa les dessins. Un léger sourire passa sur ses lèvres.

— J'aurais reconnu sa façon de peindre parmi cent autres.

Elle marqua une courte pause.

— Pendant des années, j'ai vu ces dessins naître avant tout le monde.

Puis elle se tourna vers Aboubacar.

— C’est précisément pour cette raison que mon avis vaut peut-être moins que celui d’un inconnu.

Abou répondit.

— Au contraire.

Tout le monde le regarde.

— Les inconnus voient les tableaux.

Il désigna les dessins.

— Ceux qui ont partagé une vie avec un artiste voient parfois ce que nous ne voyons pas.

Le silence retomba dans la pièce. Cette fois, c’est Stéphane qui le rompit.

— Je ne pensais pas te revoir ici.

Clara releva les yeux avec un léger sourire.

— Moi non plus.

Il hésita.

— Tu vas bien ?

— Ça dépend des jours.

Mélina suivait la scène, scrutant le visage de son ami afin de déceler une once de culpabilité. Aboubacar se leva.

— Je vais demander qu’on nous apporte des rafraîchissements.

Il se tourna vers Mélina.

— Mélina, suis- moi.

Mélina le suivit à contrecœur. Elle savait tout de même que Stéphane devait lui parler. La porte se referma derrière Mélina, Stéphane et Clara restèrent seuls. Aucun des deux n’osa rompre ce mutisme qui dura quelques instants. Clara fut la première à parler.

— Est-ce qu’on peut parler deux minutes ?

Il hésita. Il regarda la porte. Puis les dessins. Il prit une feuille, puis une seconde. Clara reprit.

— Tu ne pourras pas fuir mon regard en continu.

Il la regarda.

— Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

— Pour quelles raisons.

— C'est comme ça. C'est tout.

Elle n'insista pas, fit quelques pas dans le bureau. Elle s'arrêta sans se retourner.

— Je ne peux pas t'obliger à m'écouter.

Elle marqua une pause.

— J'espère seulement qu'il ne sera pas trop tard lorsque tu en auras envie.

Aboubacar rentra avec quelques rafraîchissements suivi de Mélina. Il distribua quelques jus d'orange et autre eau minérale. Clara se retourna vers le galeriste.

— Je vais devoir y aller, je dois passer à la pharmacie et rentrer me reposer.

— Merci d'être venue, Clara. Ton analyse m'a permis d'y voir plus clair.

Elle lui serra la main.

— C'est toujours un plaisir.

Elle fit un signe à Mélina pour lui signifier son départ. Elle répondit également par un signe. Puis elle se tourna vers Stéphane. Leurs regards se croisèrent une dernière fois. Puis elle s'en alla sans un mot. Il fit un pas, inconsciemment. Un seul pas, comme pour tenter de la retenir, puis s'arrêta.

Le silence était omniprésent. Monsieur Cissé comprit qu'il n'obtiendrait plus grand-chose aujourd'hui.

— Je crois que nous allons nous arrêter là.

Stéphane releva la tête.

— Oui, il vaut mieux. Je suis désolé.

Aboubacar l'interrompit avec bienveillance

— Ne le soyez pas. Il y a des jours où l'on parle peinture. Et d'autres où l'on pense à autre chose.

Mélina poursuivit.

— Je te remercie de nous avoir accordé ton temps. Nous reparlerons de tout ça dans la semaine.

— Oui, j'aimerais vous parler d'un projet que j'ai en tête. Mais bon une prochaine fois.

Mélina préféra conduire sur le retour. Il avait remarqué que Stéphane n'était pas dans les conditions idoines pour prendre le volant. Le moteur démarra. Personne ne parla pendant les premiers kilomètres. Puis Mélina rompit le silence.

— Je ne savais pas qu'elle travaillait avec Abou.

Stéphane ne répondit pas.

— Si j'avais su, je ne t'aurais jamais emmené.

Il la regarda.

— Je sais.

Elle garda les yeux sur la route.

— Tu me crois ?

— Je ne doute jamais de toi.

Le mutisme reprit ses droits quelques instants.

— Tu sais ce qui me dérange le plus ?

— Quoi ?

— Ce n'est pas de l'avoir vu. C'est qu'elle avait l'air sincère.

Mélina ne répondit pas tout de suite. Elle changea de vitesse.

— Ça ne change rien.

— À quoi ?

— Au fait que tu ne peux pas continuer à attendre qu'elle décide pour toi.

Stéphane détourna les yeux vers la vitre. Le paysage défilait. Il ne dit rien. Mais ne ferma pas la conversation non plus. Mélina prit son silence pour ce qu'il était : non pas un refus de répondre, mais le signe qu'elle avait touché quelque chose.

— Il y a quelque chose que je n'ai jamais su te dire.

Stéphane la regarda.

- Quand tu es parti, tu m’as dit que c’était à cause de ton silence. Que tu ne parlais pas assez. Que tu peignais au lieu de parler.
- C’est ce qu’elle m’avait dit.
- Oui, c’est bien ce qu’elle t’avait dit. Cependant...

Elle inspira profondément avant de poursuivre.

- Il y a autre chose.

Stéphane attendit.

- Je l’ai croisée une fois. Ça devait être quelques semaines avant votre rupture. Dans un café. Je n’allais pas te le dire, je ne voulais pas que tu penses que je la surveillais. Elle était seule. Assise à une table. Elle ne m’avait pas vue. Le regard vide. Elle fixa sa tasse. Pas comme quelqu’un qui rêve. Comme quelqu’un qui a disparu.

Elle gardait les yeux sur la route.

- J’ai failli aller lui dire bonjour, et puis je ne l’ai pas fait.
- Pourquoi ?
- Parce qu’elle avait l’air... absente.

Stéphane ne dit rien.

- J’avais l’impression qu’elle attendait quelqu’un ou quelque chose. Je ne saurais pas l’expliquer.
- Je peux te poser une question.
- Tu veux savoir pourquoi je ne t’en parle que maintenant.
- C’est ça.

Elle réfléchit.

- Parce qu’avant aujourd’hui, tu aurais trouvé une excuse à tout ce qui la concernait.

Elle arriva au pied de l’immeuble de Stéphane quelques instants plus tard. Elle le regarda affectueusement avant qu’il ne descende. Elle n’avait pas besoin de parler. Elle savait qu’il l’appellerait en cas de besoin.

Il referma la porte de son appartement sans allumer la lumière. Le calme l’accueillit aussitôt. Il posa ses clés dans le vide-poche, retira sa veste et resta un bref instant immobile au milieu du salon. Tout semblait exactement à sa place. Pourtant, il avait l’impression que quelque chose

avait changé. Il leva les yeux. La toile. Elle était toujours là. Inachevée. Il s'en approcha lentement. Les couleurs lui parurent différentes. Ou peut-être était-ce lui. Il prit machinalement un pinceau. Sans réfléchir, il mélangea un peu d'ocre avec une pointe de bleu. Puis posa quelques touches sur la toile. Il renforça certaines ombres. Atténua une frontière entre deux couleurs. Il travaillait presque les yeux fermés. Comme si les mains avaient compris avant lui ce qu'il refusait encore d'admettre. Lorsqu'il recula d'un pas. La toile semblait respirer autrement. Quelque chose s'était ouvert. Sans qu'il puisse le nommer. Il déposa le pinceau. Son regard resta accroché au tableau. Les derniers mots de Clara résonnaient en boucle dans sa tête.

J'espère seulement qu'il ne sera pas trop tard lorsque tu en auras envie.

Il ferma les yeux. Un souvenir remonta à la surface. Ce soir, où il avait décidé de quitter leur appartement.

Ce soir-là, il pleuvait. La cuisine qui donnait sur la rue Ordener baignait dans une lumière jaune. Clara était assise en face de lui. Deux tasses entre eux. Personne n'avait bu. Ils venaient de se taire. Ce n'était pas la première fois. Ils connaissaient tous les deux ces silences-là. Ceux qui arrivent après qu'on ait tout dit et que rien n'a changé. Depuis quelques semaines, elle lui semblait différente. Tour à tour trop enjouée, puis soudain épuisée sans qu'il ne sache pourquoi et surtout quel visage il retrouverait le lendemain. Il avait mis ça sur le compte de la fatigue, du stress au travail, il s'était trouvé des excuses pour ne pas avoir à creuser. Les longues discussions, ils les avaient eues. Les promesses aussi. Il ne restait plus que le silence. Clara posa ses mains à plat sur la table. Stéphane savait que ce geste n'était pas anodin. Quand elle faisait ça, elle ne discutait plus. Elle annonçait.

— On ne peut plus continuer comme ça.

— Je sais

Il l'avait dit sans lever les yeux. Clara le regarda. Elle s'attendait peut-être à ce qu'il se batte. À ce qu'il dise non. Mais il ne dit rien.

— Tu ne dis rien ?

— Qu'est-ce que tu veux que je dise ?

Il avait répondu sans agressivité. C'était pire.

— Ce que tu ressens.

Stéphane leva les yeux vers elle. Les mots étaient là. Il les sentait. Quelque part dans sa gorge. Mais ils ne remontaient pas plus haut. Sur une toile, il aurait trouvé des couleurs, des formes.

Mais là, à cette table, il n'avait que des mots. Et les mots, depuis toujours, lui obéissaient moins que les couleurs.

— Ce n'est pas parce que je ne dis rien que je ne ressens rien.

— Je sais

Elle prit une profonde inspiration. Ses mains posées à plat sur la table tremblaient légèrement, pas de colère, plutôt comme si elles retenaient quelque chose de bien plus lourd que ce qu'elle était en train de dire.

— C'est justement ça le problème. Je sais ce que tu ressens. Je l'ai toujours su. Mais je ne l'entends jamais.

Il ouvrit la bouche et la referma.

— Tu peins quand ça va. Tu peins quand ça ne va pas. Tu peins au lieu de me parler. Et moi, je regarde les toiles. Je devine, j'interprète. Je traduis.

Elle ne pleurait pas. Elle ne pleurait que rarement devant lui. Elle voulut lui en dire plus, ce qu'elle vivait vraiment, ces derniers mois, ces nuits sans sommeil, ces matins où elle ne trouvait plus la force de se lever. Cependant ce soir, elle n'en eut pas le courage. C'était plus simple de parler de son silence que du sien.

— J'en ai marre de traduire Stéphane.

Ce mot resta suspendu. Et pourtant, il aurait dû le voir. Elle le lui avait dit autrefois à sa manière devant le *Radeau de la Méduse* : *ce qui est fascinant, ce n'est pas le naufrage. C'est que malgré tout ça, ils continuaient de garder espoir.* Il avait cru qu'elle parlait des hommes sur le radeau. Peut-être parlait-elle déjà de lui ou d'eux.

— Clara.

C'est tout ce qu'il trouva à dire. Son prénom. Elle le regarda avec quelque chose qui ressemblait à de la tendresse. Et c'est cette tendresse qui fit le plus mal parce qu'elle signifiait qu'elle l'aimait encore. Et que ce n'était pas suffisant.

— Je ne t'ai jamais demandé de changer.

— Je sais.

— Mais je ne peux plus vivre avec quelqu'un dont je dois toujours deviner les pensées.

— Tu n'es pas un peu excessive ?

— Pourquoi ?

Un silence. Elle attendit. Quelques secondes. Elle lui laissa le temps. Elle le lui avait toujours laissé, ce temps. Des années durant. Ce soir, ce temps était épuisé.

Elle se leva. La chaise racla le sol.

— Tu sais ce qui me fait le plus mal ?

Il attendit.

— Ce n'est pas de partir. C'est de savoir que demain, tu peindras ce que tu n'as pas su me dire ce soir.

Stéphane ne répondit pas. Elle avait raison. Et il le savait. Elle ouvrit la porte. Il se leva à son tour. Puis il alla dans son atelier, prit ce qu'il pouvait emporter. Quelques pinceaux. Un carnet. Rien d'autre. Il reviendrait prendre le reste plus tard. Dans le couloir, Clara était debout près de la porte ouverte. Elle ne dit rien, lui non plus. Il enfila son manteau, s'arrêta sur le seuil de la porte.

— Clara.

— Ne dis rien.

Elle avait repris une voix douce contrastant avec ses mots.

— C'est la première fois que je préférerais que tu te taises.

Il la regarda, il comprit. Chaque mot qu'il aurait pu dire ce soir aurait été de trop. Chaque mot aurait sonné faux. Parce que les mots, les vrais, ceux qu'elle attendait, il ne les avait pas trouvés. Et les trouver maintenant, sur le seuil de la porte, avec son manteau et ses effets aurait été trop tard.

Il descendit les escaliers, elle referma la porte derrière lui. Dehors la pluie tombait. Il marcha sans direction quelque mètres plus loin, il s'arrêta. Il se retourna vers son appartement. La lumière de la cuisine était encore allumée. Il la regarda. Longtemps. Puis la lumière s'éteignit.

Lorsqu'il rouvrit les yeux, le tableau était toujours devant lui. Une larme solitaire. Son téléphone vibra le sortant définitivement de son souvenir. Stéphane sursauta. Un message de Clara. Il hésita plusieurs secondes avant de l'ouvrir.

Merci d'être resté aujourd'hui. J'avais peur que tu repartes dès que tu me verrais.

Il relut le message. Il resta immobile. Puis un second message. Plus court.

Ne t'arrête pas à cause de moi.

Il voulut répondre, ses doigts étaient posés sur le clavier. Quelques mots apparurent. Puis disparurent. Il verrouilla son téléphone. Son regard revint vers la toile. Les couleurs qu'il venait d'ajouter semblaient presque étrangères au reste du tableau. Il resta longtemps à l'observer. Comme si pour la première fois depuis des mois quelque chose avait recommencé.

5

Les premiers rayons de soleil commençaient à éclairer les quais lorsque Stéphane quitta son immeuble. Comme chaque matin, il partit courir. L'air était frais. Paris s'éveillait lentement. Quelques cyclistes le dépassèrent, un boulanger relevait son rideau métallique, un chien tirait sur sa laisse en direction d'un square encore vide. Quelques rats quittèrent la lumière pour l'obscurité des égouts. Depuis quelques semaines, cette course était devenue un rituel. Pendant une heure, il ne cherchait ni à peindre, ni à réfléchir. Il avançait un pas après l'autre. Pourtant, ce matin-là, son esprit refusait de suivre le même rythme que son corps. Une phrase revenait sans cesse. *J'espère seulement qu'il ne sera pas trop tard lorsque tu en auras envie.*

Il accéléra. Comme si l'effort pouvait couvrir cette voix qui refusait de le quitter. Les foulées s'enchaînèrent. Son souffle devint plus court. Ses jambes commencèrent à brûler. D'ordinaire, cette sensation suffisait à faire taire le reste. Pas aujourd'hui. Sans même s'en rendre compte, il ralentit devant une vitrine encore éteinte. Son reflet lui renvoya l'image d'un homme plus fatigué qu'il ne voulait bien l'admettre. Il resta quelques secondes immobile. Puis secoua doucement la tête.

— Ça suffit murmura-t-il pour lui-même.

Il reprit sa course. Lorsqu'il rejoignit finalement son immeuble, sa respiration était encore saccadée. Une silhouette l'attendait, adossée contre une voiture, deux gobelets de café fumants à la main. Laurent leva l'un d'eux avec un sourire.

— Je me suis dit que tu finirais bien par passer.

Stéphane eut un léger sourire.

— Tu commences à connaître mes habitudes.

— C'est surtout que tu cours toujours à la même heure. Tu es d'une régularité presque inquiétante.

Stéphane attrapa le café que lui tendit son ami.

— Merci.

Ils restèrent quelques instants sans se parler, assis sur un banc, observant les premiers habitants du quartier partir travailler. Le soleil avait fini par dissiper la fraîcheur du matin. Puis Laurent rompit le silence.

— Tu as meilleure mine qu’il y a quelques semaines.

Stéphane souffla sur son café.

— Tu mens très mal.

Laurent eut un léger rire.

— Oui mais j’essaie.

Ils burent leur café quelques instants en silence. Stéphane finit par tourner la tête vers son ami.

— Et toi... comment ça va ?

Laurent hocha la tête.

— Ça va.

— Et Yasmine ?

Un sourire éclaira aussitôt son visage.

— Très bien. Elle est chez ses grands-parents pour les vacances. Je crois qu’ils la gâtent un peu trop.

— Comme tous les grands-parents.

Laurent rit.

— Exactement

Un court silence s’installa. Stéphane observait le sourire de son ami. C’était étrange. À chaque fois qu’il parlait de sa fille, quelque chose changeait dans son regard. Il semblait plus léger.

— Elle te manque ?

Laurent regarda un court moment son café avant de répondre.

— Tous les jours.

Il sourit.

— Mais c'est le bon genre de manque. Celui qui te rappelle que tu as de la chance.

Stéphane acquiesça sans rien dire. Puis il demanda, presque malgré lui :

— Ça change vraiment être père ?

Laurent ne répondit pas immédiatement. Il regarda les passants défiler devant eux.

— Oui.

Un simple mot. Puis il ajouta :

— Tu crois que tu vas apprendre à un enfant à vivre. Mais en réalité, c'est lui qui t'apprend à devenir quelqu'un de meilleur.

Stéphane repensa à son enfance. À son père avec qui il avait toujours du mal à se comprendre. Il se demandait s'il avait réussi à rendre son père meilleur. Il baissa les yeux.

— Et si on n'est pas fait pour ça ?

Laurent tourna la tête vers lui.

— Tu parles de toi ?

Stéphane hésita.

— Je ne sais même pas dire aux gens que je les aime. Comment pourrais-je apprendre à un enfant à le comprendre ?

Laurent eut un sourire discret.

— Tu crois que les enfants ont besoin de grands discours ?

Stéphane ne répondit pas.

— Yasmine ne se souviendra probablement jamais des phrases que je lui ai dites. En revanche, elle se souviendra toujours que j'étais là.

Il posa une main sur l'épaule de son ami.

— Les enfants comprennent beaucoup mieux l'amour qu'on leur montre que celui qu'on essaie de leur expliquer.

Stéphane acquiesça. Laurent regarda sa montre.

— Je vais te laisser, j’ai promis à Yasmine de l’appeler avant qu’elle aille parc avec ses grands-parents. Si j’oublie, je risque encore de me faire gronder.

Stéphane sourit.

— Tu as peur d’une petite fille de huit ans.

— Tu ne la connais pas.

Laurent se leva, écrasa son gobelet vide avant de le jeter dans une poubelle quelques mètres plus loin.

— À bientôt.

— Merci pour les cafés.

— La prochaine fois, c’est toi qui arroses.

— Ils se serrèrent la main, Laurent s’éloigna d’un pas tranquille. Stéphane le regarda disparaître au coin de la rue avant de reprendre le chemin de son immeuble.

Il prit une douche rapide. L’eau chaude chassa la fatigue accumulée ces derniers jours, mais pas les pensées qui continuaient à tourner dans sa tête. Quelques minutes plus tard, il s’installa dans le salon, une serviette encore posée sur les épaules. Par réflexe, il alluma le téléviseur. Une émission culinaire laissa place aux informations, puis à un documentaire sur l’affaire Dreyfus. Il regarda l’émission sans vraiment prêter attention au contenu. Son ventre finit par le rappeler à l’ordre. Il prit son téléphone et commanda un repas dans le petit restaurant asiatique du quartier qu’il avait remarqué quelques semaines plus tôt. Le délai annoncé était de trente minutes. Il posa son téléphone et éteignit machinalement le téléviseur. Le silence régnait à nouveau dans le salon. Son regard glissa vers la toile de sa renaissance. Il hésita puis, au lieu de reprendre les pinceaux, il récupéra son carnet de croquis. Le crayon se mit à courir sur le papier. Sans modèle. Sans idée précise. Une paire de mains. Un regard. Quelques traits à peine esquissés. Puis une autre page. Il dessinait comme on respire. Simplement pour remettre un peu d’ordre dans ce qui ne trouvait toujours pas les mots. Son téléphone vibra sur la table basse. Un numéro inconnu. Il hésita une seconde, puis laissa sonner. Sûrement un démarchage, pensa-t-il avant de reprendre son crayon. L’écran s’éteignit tout seul, quelques secondes plus tard.

À plusieurs kilomètres de là, une délicieuse odeur d’ail et d’oignons revenus à la crème fraîche flottait dans l’appartement de Mélina. Paul, un tablier ridicule noué autour du cou, surveillait une casserole en regardant distraitemment une recette sur son téléphone. Dans son salon, Mélina était installée devant son ordinateur portable. Le logo de l’entreprise Deschamps apparaissait

dans le coin supérieur de la présentation. Elle relisait une dernière fois les notes qu'elle devait présenter le lendemain. Paul passa la tête par l'entrebâillement de la cuisine.

— Tu peux venir goûter ?

— Deux minutes.

Elle l'entendait rire.

— Tu me réponds ça depuis dix minutes.

— Je mets un point final à mes notes.

— Ça aussi tu me le dis depuis dix minutes.

Elle leva les yeux vers lui en souriant.

— Tu te moques de moi.

— Un peu.

Il s'approcha d'elle avec une cuillère.

— Tiens goûte.

Elle accepta enfin de quitter son ordinateur.

— C'est très bon.

— Heureusement j'avais peur de devoir commander des pizzas.

— Toi alors.

Mélina retourna s'asseoir devant son écran. Paul termina de préparer le repas qu'il vint déposer sur la table à manger.

— C'est prêt.

— Deux minutes.

Il la regarda.

— Ça va, je plaisante.

Elle enregistra les données et vint s'installer sur la table à manger.

— Je t'ai fait ton dessert favori,

— Un flanc ?

— Oui, à moins que tu aies changé de préférence à mon insu.

L'amusement passa sur son visage.

— Eh bien, tu as mis les petits plats dans les grands.

— Tu le mérites.

— Si je m'étais arrêtée sur les dix-sept minutes de notre premier rendez-vous, j'aurais sûrement raté un homme formidable.

Son expression s'adoucit

— Tu vas me faire rougir.

Il versa délicatement la crème sur le lit de tagliatelles devant elle. L'odeur de cette sauce lui ouvrit ses papilles gustatives.

— Ne m'en mets pas trop, je ne veux pas prendre trop de poids.

— Primo la crème a très peu de matière grasse, secundo tu fais beaucoup de sport et tertio.

Elle attendit la suite.

— Tu seras tout de même magnifique avec quelques kilos en plus.

Elle rougit.

— Flatteur.

Elle prit quelques bouchées, le repas fut très apprécié. Le bruit du four sonna, Paul se déplaça à la cuisine puis revint avec un flanc digne des plus grandes maisons pâtisseries. Elle savoura son dessert et le somma de lui en garder encore pour plus tard. Ils terminèrent le repas et elle retourna s'asseoir devant son ordinateur. Paul s'installa à côté d'elle.

— C'est pour madame Deschamps ?

— Oui. Elle souhaite une présentation plus synthétique. Elle trouve que j'entre trop dans les détails.

— Elle n'a pas complètement tort.

Mélina tourna lentement la tête vers lui.

— Toi aussi.

— Oui, je pense en regardant ta présentation, j'ai trouvé des informations qui n'ont pas leur place.

Il prit l'ordinateur.

— Regarde cette diapo, tu montres ici le PIB par habitant, ça n'apporte aucune valeur. Et celle-là, je pense que tu pourrais aller directement à ce qu'elle devrait améliorer.

Elle racla sa gorge pour lui rappeler qu'elle connaissait son travail. Il leva les mains en signe de reddition.

— Tu sais c'est quelque chose que je fais très souvent.

— Je sais oui, mais je préfère qu'elle ait une vue d'ensemble plutôt qu'une vue synthétique.

— En effet, je te connais, quand quelque chose te tient à cœur, tu veux être certaine de ne rien oublier.

Elle referma doucement son ordinateur.

— C'est plus fort que moi.

Paul lui adressa un sourire.

— Je sais.

Plus personne ne parla. Puis il reprit presque aussitôt.

— Tu fonctionnes pareil avec Stéphane.

Elle leva les yeux.

— Comment ça ?

— Tu portes beaucoup de choses pour lui. Tu organises, tu anticipes, tu cherches une solution avant même qu'il ait rencontré le problème.

Mélina réfléchit un instant.

— C'est mon meilleur ami.

— Je sais.

Il prit doucement sa main.

— Et je trouve ça beau.

Elle le regarda avec étonnement.

— Vraiment ?

— Oui. Parce que peu de gens sont capables d'une fidélité comme la tienne.

Il marqua une pause avant d'ajouter plus doucement.

— Fais simplement attention à ne pas t'oublier au passage.

Elle détourna son regard.

— Tu crois que c'est ce que je fais ?

— Parfois.

Il lui caressa le dos de la main.

— Tu consacres beaucoup d'énergie à aider ceux que tu aimes. Un jour, il faudra aussi penser à toi.

Elle ne dit rien. Puis un sourire apparut lentement.

— Tu sais pourquoi je commence à aimer ta présence ?

Il sourit.

— Parce que je cuisine bien ?

Elle rit.

— Non.

— Alors pourquoi ?

— Parce que tu trouves toujours les mots justes.

Paul fit mine de réfléchir.

— Ça tombe bien. Dans ce couple, il faut bien qu'il y en ait un qui les trouve.

Ils éclatèrent de rire tous les deux.

Chez Stéphane, l'ambiance était plus solitaire, il venait de terminer son repas devant la télévision. Il avait fini les croquis sur son carnet. Il zappait les chaînes de télévision, avant de tomber sur un reportage concernant les coups d'État en Afrique. Il mit du volume lorsque son téléphone vibra de nouveau. Il le prit et regarda le nom. Aboubacar Cissé. Il décrocha.

— Bonjour Stéphane, j'espère que je ne vous dérange pas ?

6

Depuis l'appel d'Aboubacar la veille, il avait travaillé jusqu'à très tard. La toile posée sur le chevalet avait encore changé. Les couleurs semblaient moins hésitantes, plus profondes.

Il s'essuya rapidement les mains sur un chiffon avant d'aller ouvrir.

Aboubacar Cissé se tenait sur le palier.

— J'espère que je ne dérange pas ?

La surprise se lut sur le visage de Stéphane.

— Monsieur Cissé ?

— Abou suffira largement.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous passeriez ce matin.

Il leva un sac en papier.

— Je passais dans le quartier. Je me suis dit qu'un café se refusait rarement.

Stéphane s'écarta.

— Entrez.

À peine avait-il franchi le seuil qu'Abou ralentit le pas. Son regard parcourut silencieusement l'appartement. Les cartons avaient disparu. Quelques livres occupaient désormais une bibliothèque encore incomplète. Mais ce qui retenait surtout son attention, c'était les toiles. Certaines étaient terminées, d'autres seulement esquissées. Il s'approcha de l'une d'elles sans rien dire. Longtemps, très longtemps. Stéphane sentit une légère tension lui serrer l'estomac.

— Celle-ci, je l'ai commencée après mon déménagement.

Abou ne répondit pas, il continua d'observer. Stéphane poursuivit.

— Je pensais qu'elle était terminée. Finalement, je l'ai reprise trois fois.

Le silence d'Abou n'avait rien d'inconfortable. C'était un silence d'observation. Celui d'un homme qui cherchait à comprendre avant de parler.

— Les peintres qui reprennent leurs toiles m'intéressent davantage que ceux qui les terminent trop vite.

Finalement, il se tourna vers lui.

— Vous savez ce qui est le plus difficile dans mon métier ?

Stéphane secoua la tête.

— Trouver un bon peintre ?

Abou eut un léger sourire.

— Non.

Il désigna la toile.

— Trouver quelqu'un qui a quelque chose à dire.

Un silence s'abattit dans la pièce.

— Beaucoup savent peindre. Très peu ont quelque chose à raconter.

Stéphane baissa instinctivement les yeux. Abou poursuivit.

— Vos tableaux sont encore imparfaits. Ils comportent des maladresses, des hésitations.
Par moments, vous cherchez davantage à émouvoir qu'à peindre.

Il s'interrompit quelques battements de cœur.

— Mais ils sont vivants.

Stéphane releva lentement la tête. Abou reprit.

— Vous savez ce que je n'aime pas dans certaines galeries ? Elles exposent des œuvres impeccables mais qui ne font rien ressentir.

Il posa doucement la main sur le dossier d'une chaise.

— Les vôtres me dérangent. Et c'est un compliment.

Stéphane ne savait plus quoi répondre. Il l'invita à s'asseoir, sortit les cafés et les croissants avant de s'installer sur le canapé. Abou prit une chocolatine avant de reprendre.

— J'ai beaucoup réfléchi depuis notre rencontre et je souhaite vous accompagner.

Le cœur de Stéphane accéléra.

— Vous... voulez exposer mes tableaux ?

Abou ne répondit pas. Il prit le temps de choisir ses mots.

— Pas encore.

Le silence retomba. Stéphane sentit une légère déception l'envahir malgré lui. Abou l'avait vu.

— Vous êtes déçu.

— Un peu.

— Tant mieux.

Stéphane fronça les sourcils. Abou sourit.

— Si vous étiez satisfait de ce que vous peignez aujourd'hui, vous cesseriez de progresser demain.

Il se leva et fit quelques pas dans le salon.

— Je veux organiser votre vernissage ici.

— Ici ?

— Oui, je ne crois pas qu’il serait judicieux de vous lancer dans une grande galerie en ce moment.

Il s’assit à nouveau.

— Mais je refuse de le faire trop tôt. Je ne veux pas qu’on dise : *Il avait du potentiel* mais plutôt *Abou à l’œil pour trouver les pépites*.

Ces mots restèrent suspendus. Puis Abou ajouta avec beaucoup de douceur :

— Vous avez du talent Stéphane. Maintenant il va falloir travailler. Parce que le talent ouvre une porte. Le travail permet d’y rester.

Abou termina son dernier morceau de chocolatine avant de poser sa tasse sur la table basse. Il se leva lentement.

— Je vais vous laisser travailler.

Stéphane l’accompagna jusqu’à la porte. Avant de sortir Abou se retourna.

— Une dernière chose.

Stéphane attendit.

— Ne cherchez pas à peindre ce que les gens veulent voir. Peignez ce que vous n’arrivez pas encore à dire.

Il marqua une courte pause. Stéphane eut l’impression que ces mots n’étaient pas pris au hasard.

— Le reste viendra.

Il posa une main sur l’épaule de Stéphane.

— Je compte sur vous.

Puis il disparut dans le couloir. La porte se referma doucement. Le mutisme reprit possession de l’appartement. Stéphane se dirigea vers la fenêtre, voyant Abou traverser en direction de son véhicule. Il l’observa jusqu’à ce qu’il tourna au coin de la rue. Il resta devant la fenêtre quelques instants. Les mots d’Abou résonnaient dans sa tête. Peignez ce que vous n’arrivez pas encore à

dire. *Peignez ce que vous n'arrivez pas encore à dire.* Il regarda les quelques toiles qui étaient sur les murs du salon. Son regard passa lentement d'une toile à une autre. Il les observait différemment. Pour la première fois, il ne cherchait plus à savoir si elles étaient réussies. Il se demandait ce qu'elles racontaient. Il prit un pinceau, ajouta une nuance puis l'effaça aussitôt. Il essaya un autre mélange. Le bleu lui semblait trop sage, le rouge trop agressif. Il posa finalement sa palette. Non, le problème n'était pas là. Les couleurs n'étaient pas plus mauvaises qu'hier. C'était lui qui avait changé de regard. Il s'approcha de sa bibliothèque. Les ouvrages consacrés à l'histoire de l'art occupaient à peine deux étagères. Les impressionnistes, quelques monographies sur Van Gogh, Monet. Il parcourut les dos des livres du bout des doigts. Il manquait quelque chose. Pas une technique. Une réflexion. Il avait appris à peindre. Il devait maintenant apprendre à regarder et transmettre. Il attrapa ses clés. Une idée venait de s'imposer à lui. La librairie du boulevard Saint-Germain possédait un rayon entièrement consacré aux arts plastiques. Il y trouverait peut-être les réponses que ses pinceaux ne savaient pas encore lui donner.

Il arriva une trentaine de minutes plus tard. La librairie était calme. Une odeur de papier neuf et de bois ciré flottait entre les longues étagères. Stéphane avançait lentement dans le rayon consacré aux beaux-arts. Il sortit un ouvrage consacré à Rothko. Le feuilleta quelques instants puis le reposa. Plus loin, un livre sur Francis Bacon attira son attention. Il venait de l'ouvrir quand une voix familière s'éleva derrière lui.

— Je me disais bien que c'était toi.

Son cœur manqua un battement. Il se retourna. Une jeune femme le regardait, les bras croisés. Ses cheveux étaient plus courts que dans son souvenir. Mais ses yeux n'avaient pas changé.

— Naëlle.

Elle eut un sourire bref, presque prudent.

— Tu as fini par me reconnaître.

Stéphane resta un bref instant sans savoir quoi dire. Puis il s'approcha :

— Ça fait longtemps.

— Près de quatre ans.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis bibliothécaire. Je viens m'approvisionner.

— T'approvisionner ?

— Oui. Au fait, j’ai tenté de te joindre hier soir tu n’as pas décroché.

Stéphane fronça les sourcils, cherchant dans sa mémoire.

— C’était toi, le numéro inconnu, je pensais à un démarchage.

— J’ai changé de téléphone récemment.

Naëlle sourit, un peu gênée.

— Je me suis dit que j’allais tenter ma chance, sans trop y croire.

— Je suis désolé, j’aurais dû répondre.

— Ce n’est pas grave. Le hasard a fini par s’en charger.

Elle n’avait pas quitté son sourire. Mais quelque chose dans sa voix empêchait toute légèreté.

— Tu vis à Paris ? demanda Stéphane

— Depuis un an.

Il détourna le regard légèrement.

— Je ne le savais pas.

— Je sais.

Le silence s’installa. Autour d’eux, quelques clients feuilletaient des ouvrages sans leur prêter attention. Naëlle prit un livre sur une étagère. Sans vraiment le regarder.

— Tu es devenu peintre alors.

— J’essaie.

Elle hocha la tête.

— J’ai vu quelques-unes de tes toiles.

Mélina en a publié une sur les réseaux. Il parut surpris.

— Tu connais Mélina ?

— Non. Mais internet est plus petit qu’on ne le croit.

Un calme léger apparut. Elle referma le livre qu’elle tenait entre ses mains.

— Je suis contente vraiment pour toi. Tu as suivi le chemin que tu voulais.

Stéphane sentit son corps se détendre. Peut-être avait-il imaginé cette rencontre plus difficile qu’elle ne le serait. Puis Naëlle reprit. Cette fois, son sourire avait disparu.

— Mais il y a une chose que je n'arrive toujours pas à comprendre.

Stéphane releva les yeux.

— Laquelle ?

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Que tu n'aies pas donné une seule nouvelle à tes parents depuis plus de cinq ans.

Le silence retomba aussitôt. Stéphane ne répondit pas. Naëlle poursuivit plus doucement.

— Tu avais le droit de partir, le droit de choisir la peinture, tu avais même le droit d'en vouloir à ton père.

Elle inspira profondément.

— Mais tu n'avais pas le droit de disparaître.

Ces mots frappèrent Stéphane de plein fouet.

— Tu ne sais pas ce qui s'est passé entre nous.

— Si, je le sais. J'ai grandi dans cette famille moi aussi. Je sais comment ton père pouvait être. Je sais aussi ce qu'il attendait de toi.

Elle fit un pas vers lui. Il recula d'un pas.

— Mais je sais aussi une chose que tu ignores.

Stéphane resta silencieux. Naëlle poursuivit.

— Depuis mon arrivée à Paris, il m'appelle régulièrement. Pas pour parler de moi, ni de mes parents. Toujours la même question. *Est-ce que tu as vu Stéphane ?*

Stéphane sentit sa gorge se nouer. Naëlle baissa la voix.

— Tu sais ce qui me fait mal dans tout ça ?

— Tu vas me le dire.

— Ce n'est pas que tu sois parti. C'est de voir un père trop fier pour appeler son fils, et un fils trop blessé pour appeler son père.

Il serra le livre qu'il avait encore. Naëlle détourna le regard.

— Et pendant ce temps-là. Vous souffrez chacun de votre côté, pour exactement la même raison.

Naëlle replaça le livre sur l'étagère.

— Réfléchis à ce que j'ai dit.

Elle lui adressa un dernier regard. Puis s'éloigna entre les rayonnages. Stéphane resta immobile. Autour de lui, les lecteurs continuaient de feuilleter leurs ouvrages comme si rien ne s'était passé. Lui n'entendait plus rien. Les mots de sa cousine continuaient de tourner dans sa tête. *Tu avais le droit de partir, mais pas de disparaître*. Il acheta le livre du peintre irlandais qu'il avait entre les mains, sans aucun enthousiasme, avant de quitter la librairie.

Au même moment, de l'autre côté de Paris, Clara refermait doucement la porte du taxi. Une légère odeur de pluie montait du trottoir encore humide. Elle regarda la façade du cabinet et resta quelques secondes immobile. C'était ici que trois plus tôt, sa vie avait basculé. Elle était assise dans ce même cabinet mais à cette époque, elle ne connaissait pas encore le nom de ce qui lui arrivait.

— Vous m'avez dit que les résultats seraient prêts aujourd'hui ?

Le médecin avait hoché la tête et ouvert son dossier.

— Oui.

Clara avait essayé de sourire.

— Alors dites-moi que c'est juste un peu de surmenage et que j'ai juste besoin de repos.

Le médecin n'avait pas souri.

— J'aimerais pouvoir vous le dire.

Elle avait immédiatement compris que quelque chose n'allait pas.

— Qu'est-ce que j'ai ?

Il avait pris un court moment avant de répondre.

— Vous m'aviez parlé de périodes pendant lesquelles vous dormez très peu, où vous avez énormément d'énergie, beaucoup d'idées, où tout semblait aller très vite.

Elle acquiesça

— Vous m’avez parlé également de périodes où vous dépensez davantage, prenez des décisions que vous regrettez ensuite.

Elle évita son regard.

— Oui.

— Et après ces périodes, vous avez des phases complètement différentes. Vous vous isolez, vous perdez toute énergie, vous n’avez envie de voir personne. Certaines journées, même sortir du lit vous paraît impossible.

Elle avait hoché la tête.

— Je pensais que j’étais simplement instable.

Le médecin avait secoué la tête.

— Non, ce n’est pas une question de caractère.

Il avait refermé le dossier.

— Les résultats de votre évaluation et ce que vous m’avez décrit nous orientent vers un trouble bipolaire.

Le mot resta suspendu dans la pièce. Bipolaire. Clara l’avait répété intérieurement comme si le fait de connaître le nom pouvait déjà lui donner une explication.

— Ça veut dire quoi ?

— Que votre humeur peut connaître des variations importantes entre les phases d’excitation pathologique et des épisodes dépressif. Mais cela se soigne. Avec un suivi rigoureux et un traitement, on peut stabiliser les variations.

Clara avait regardé ses mains.

— Je vais devoir prendre des médicaments toute ma vie ?

Le médecin avait marqué une pause.

— Nous allons d’abord nous occuper de ce qui se passe maintenant. Ne cherchez pas à résoudre toute votre vie aujourd’hui.

Elle avait laissé échapper un petit rire nerveux.

— J’ai toujours besoin de tout contrôler.

— Alors commencez à accepter que celle-ci, vous ne pourrez pas la contrôler seule.

Elle avait relevé les yeux.

— Vous pensez que je peux continuer à vivre normalement ?

— Oui.

Il avait insisté sur le dernier mot.

— Mais il faudra apprendre à reconnaître vos épisodes, respecter votre traitement et surtout ne restez pas seule lorsque vous sentez que quelque chose.

La pluie avait repris et la fit sortir de ses souvenirs. Elle remonta le col de son manteau. Elle monta directement dans la salle d'attente, s'enregistra et s'assit sans dire un mot. La salle était presque vide. Une femme feuilletait distraitement un magazine. Un homme regardait l'heure toutes les trente secondes. Quelques instants plus tard, une porte s'ouvrit.

— Madame Martin.

Elle se leva, le médecin lui adressa un sourire professionnel.

— Entrez.

Le bureau était sobre. Une bibliothèque couvrait tout un pan du mur. Quelques diplômes encadrés rappelaient discrètement les années d'expérience du praticien. Le docteur consulta rapidement son dossier avant de relever les yeux.

— Comment allez-vous depuis notre dernière consultation ?

Clara sourit doucement fatiguée.

— J'ai connu mieux.

Il hocha la tête lentement.

— Vous avez repris votre activité.

— Oui, à mi-temps

— Et le traitement ?

Cette fois elle détourna le regard. Le silence dura plusieurs secondes. Le médecin referma doucement le dossier.

— Madame Martin, depuis combien de temps l'avez-vous arrêté ?

Elle finit par répondre.

— Trois mois.

Le médecin retira ses lunettes. Il ne semblait ni surpris, ni en colère. Juste inquiet.

— Pourquoi ?

Elle inspira profondément.

— Parce que je voulais retrouver un peu de moi. Je voulais savoir qui j'étais sans les médicaments.

Le praticien acquiesça. Comme si cette réponse, il l'avait déjà entendue.

— Et qu'avez-vous découvert ?

Elle sourit tristement.

— Que je ne pouvais pas faire semblant très longtemps.

Le médecin baissa les yeux vers les derniers examens. Puis reprit d'une voix calme.

— Les épisodes sont plus rapprochés n'est-ce pas ? Et plus intense ?

— Oui

— Nous allons devoir modifier le traitement.

Elle ferma les yeux

— Je redoutais cette phrase.

Le médecin referma le dossier.

— Il y aura sûrement davantage d'effets secondaires. Probablement beaucoup de fatigue au début. Peut-être des difficultés de concentration.

Il marqua une pause.

— Mais nous n'avons pas vraiment le choix.

Clara garda le silence. Puis elle demanda :

— Est-ce que je pourrais continuer à travailler ?

Le médecin réfléchit le temps d'un souffle.

— Oui, mais il faudra accepter de ralentir.

Elle laissa retomber son regard, un léger sourire passa sur ses lèvres.

— Je ne veux pas que l'on s'apitoie sur moi.

Le médecin lui tendit une nouvelle ordonnance.

— Et il y a une autre chose.

Elle releva la tête.

— C'est juste un conseil, mais je préférerais que vous ne traversiez plus tout cela seule.

Clara baissa la tête. Un sourire presque imperceptible traversa son visage. Un sourire fatigué.

— J'aurais aimé que ce soit encore possible.

Le médecin ne répondit rien. Il avait assez d'expérience pour savoir que certaines phrases n'appelaient aucun conseil. Elle glissa l'ordonnance dans son sac.

— Merci docteur.

Elle se leva. Arrivée devant la porte, sa main resta un instant sur la poignée. Sans se retourner, elle demanda d'une voix presque absente :

— Vous pensez qu'on peut aimer quelqu'un et malgré tout décider de le perdre.

Le médecin prit le temps de réfléchir.

— Je pense qu'on peut aimer quelqu'un au point de croire qu'on le protège en s'éloignant.

Il marqua une pause.

— Mais je pense aussi que ce sont rarement ceux qui partent qui décident du moment où tout devient trop tard.

Clara acquiesça faiblement. Elle quitta le cabinet. Instinctivement, sa main chercha son téléphone. Comme elle l'avait fait tant de fois autrefois. Son pouce s'arrêta au-dessus d'un prénom. **Stéphane**. Elle resta immobile. Quelques secondes plus tard, elle verrouilla l'écran. Certaines distances étaient plus difficiles à franchir qu'une rue de Paris.

Stéphane resta longtemps devant la toile avant de tremper son premier pinceau. *Peignez ce que vous n'arrivez pas encore à dire.* La phrase d'Abou tournait toujours dans sa tête, comme une porte qu'il n'avait pas encore trouvé la force d'ouvrir. Il ferma les yeux. Ce n'est pas le visage de Clara qui apparut. Ni celui de Naëlle. Mais celui de son père. Ce même regard sérieux, presque impénétrable, qui semblait toujours attendre quelque chose sans jamais dire quoi. *Tu avais le droit de partir, pas de disparaître.* Il rouvrit les yeux. Sa main trempa le pinceau dans un gris presque noir, puis s'arrêta au-dessus de la toile. Il hésita. Ce n'était pas une couleur qu'il utilisait d'habitude. Elle ne racontait ni l'espoir ni la colère. Elle racontait le silence. Le sien. Celui de son père. Il posa la première touche. La lumière changea lentement dans l'atelier. Les ombres glissèrent sur le parquet. Lorsqu'il leva enfin les yeux vers la fenêtre, le soleil avait déjà quitté la façade d'en face. Le gris se mêla peu à peu à un bleu profond, presque nocturne. Puis, sans qu'il sache pourquoi, une ligne rouge traversa la toile en diagonale. Il recula d'un pas, ce n'était pas beau. Ce n'était même pas harmonieux. Mais pour la première fois depuis longtemps, il eut l'impression de reconnaître quelque chose de vrai sur la toile. Pas un souvenir, une question qu'il n'avait jamais posée à voix haute. *Est-ce que j'ai attendu qu'il m'appelle en sachant très bien qu'il ne le ferait jamais ?* il posa son pinceau, ses mains tremblaient légèrement. Il s'assit face à la toile, les coudes sur les genoux, et resta ainsi de longues minutes, sans bouger, comme s'il attendait que le tableau lui réponde à sa place. La sonnette retentit en début d'après-midi. Il regarda l'heure. Il ne s'était pas rendu compte que la matinée était déjà passée. En ouvrant la porte, il découvrit Mélina, deux sacs à la main.

— Je suis sûre que tu n'as pas pensé à déjeuner.

— J'y pensais justement.

Elle leva un sourcil.

— Mais bien sûr.

Elle entra sans attendre son invitation.

— Tu mens très mal.

Elle déposa les sacs sur la table.

— Salades, sandwichs et comme tu les aimes deux tartes aux fraises.

Un sourire flotta sur le visage de Stéphane.

— Ça ressemble plus à des tartelettes.

— C'est tout ce qu'il y avait en stock. Tu vas devoir t'en contenter.

Elle retira sa veste. Pendant qu'elle sortait leur repas, son regard fut attiré par la toile. Elle s'approcha sans rien dire. Longuement, Stéphane resta en retrait. Il avait toujours trouvé étrange la manière dont Mélina regardait ses peintures. Elle ne cherchait jamais à les comprendre immédiatement. Elle les laissait venir à elle. Elle finit par rompre le silence.

— Tu as peint ça ce matin ?

— Oui.

Puis elle désigna la diagonale rouge.

— Celle-là, elle n'était pas prévue, n'est-ce pas ?

Stéphane sourit légèrement.

— Ça se voit tant que ça ?

— Un peu.

Il rejoignit Mélina. Ils observèrent la toile côte à côte.

— Je ne sais pas trop pourquoi je l'ai faite.

Elle inclina la tête.

— Tu mens.

Il tourna les yeux vers elle.

— Pardon ?

— Pas à moi. Tu te mens à toi.

Le silence retomba. Ils s'installèrent sur la table basse, commençant à déguster le repas.

— Depuis que je te connais, tu ne poses jamais une couleur au hasard.

— Tu me connais bien.

— Qu'est-ce que t'a dit Abou, pour que tu peignes comme ça ?

Il avala le sandwich qui était dans sa bouche.

— Il souhaite organiser un vernissage où je pourrais exposer mes toiles.

— Il m'en a parlé brièvement. Je trouve que c'est une bonne nouvelle.

— En effet, il m’a également dit de peindre ce que je n’arrive pas à dire. Mais c’est justement parce que je n’arrive pas à les dire que je peins.

Elle se mit à rire.

— Je crois que cette couleur ne vient pas seulement d’Abou

— Tu as raison.

Il pointa le livre encore dans son sac.

— Je suis tombé sur ma cousine Naëlle. Elle m’a remonté les bretelles avec mon père.

Il hésita.

— Enfin de ce que je refuse de voir.

Il prit une autre bouchée avant de poursuivre.

— Elle m’a dit qu’il appelait presque tous les jours pour savoir si elle avait de mes nouvelles.

Mélina releva les yeux lentement.

— Et qu’est-ce que ça te fait t’entendre tout ça.

Il prit un instant avant de répondre.

— Je n’en ai aucune idée.

Il secoua la tête.

— Pendant des années, j’étais persuadé qu’il ne voulait plus entendre parler de moi.
Aujourd’hui, je me demande si je n’avais pas simplement besoin de le croire.

Il contempla la ligne rouge. Elle traversait les gris et les bleus sans chercher à les contourner. Comme si elle refusait d’éviter quelque chose. Mélina suivit son regard.

— Tu sais à quoi ça me fait penser ?

— Non, à quoi ?

— Je me trompe peut-être.

Stéphane n’ajouta rien.

— Mais cette ligne, on dirait qu’elle n’est pas là pour séparer les couleurs. Elle est là parce qu’elles ne pouvaient plus rester ensemble.

Stéphane contempla longtemps son tableau.

— Je ne l'avais pas vue comme ça.

— C'est normal. Tu étais occupé à peindre. Moi, je peux la regarder.

Il détourna les yeux.

— Je croyais avoir tourné la page avec certaines choses.

Il la regarda.

— Mon père, mon départ d'Abidjan, même Clara. Je pensais que tout cela appartenait au passé.

Il ne put retenir un sourire fatigué.

— En fait, ce n'est pas derrière moi. C'est juste devenu une partie de moi.

Elle ne répondit pas immédiatement, puis posa une main sur son épaule.

— Tu vois, Abou avait raison.

Stéphane la regarda.

— Cette fois, tu n'as pas seulement peint ce que tu ressens. Tu as peint ce que tu n'avais encore jamais accepté de regarder.

Il entama sa tarte aux fraises avec appétit. Elle ne mangea pas la sienne.

— Tu n'as plus faim.

— Pas vraiment.

Il s'empressa de ranger la tarte au réfrigérateur.

— Il va falloir que j'y aille.

Stéphane leva les yeux.

— Déjà ?

— Oui, je dois présenter le projet Deschamps dans deux jours.

— Ceux qui travaillent sur un projet en Afrique.

— Oui. Je te propose que l'on se voit ce soir. J'aimerais te présenter quelqu'un.

Il fronça les sourcils.

— Qui ça ?

— Tu verras bien.

Elle débarrassa rapidement la table. Avant de quitter l'appartement, Mélina se retourna une dernière fois vers la toile. Son regard s'arrêta à nouveau quelques secondes sur la diagonale rouge, puis elle enfila sa veste.

— Tu sais

Stéphane attendit.

— Ne cherche pas à comprendre ton tableau trop vite.

Il fronça les sourcils

— C'est-à-dire.

Elle sourit.

— Tu sais aussi bien que moi que parfois, la peinture comprend l'artiste avant que ce dernier ne comprenne lui-même.

Elle referma doucement la porte. Stéphane s'assit devant la toile, les paroles de Mélina se chevauchaient dans sa tête. Il décrocha la toile du chevalet et la posa à côté de sa toile *Renaissance*. Il les observait mais la fatigue le rattrapa. Il s'assoupit quelques instants avant son rendez-vous avec Mélina.

En début de soirée, Stéphane retrouva Mélina dans une brasserie du onzième arrondissement. L'endroit n'avait rien d'exceptionnel : quelques tables en bois, une lumière chaleureuse et le brouhaha habituel des conversations de fin de journée. Mélina était assise à une table, sa robe rouge avec fente, ses cheveux soignés comme à l'accoutumée. En face d'elle un homme tout à fait charmant était là. Il se leva pour lui serrer la main.

— Enfin, je rencontre le célèbre Stéphane.

— Célèbre est un bien grand mot.

— Pas pour moi.

Mélina le regarda en silence.

— Paul, assieds-toi, que je fasse les présentations.

Ils s'assirent dans le calme.

— Stéphane, je te présente Paul.

Il prit un regard amusé.

— Tu ne m'avais jamais parlé de lui.

— Moi au contraire j'entends parler de toi depuis toujours. On peut se tutoyer ?

— Oui ça ne me dérange pas.

— Je n'exagère jamais, si je dis toujours, c'est toujours.

Mélina leva les yeux au ciel.

— C'est faux, il exagère dans tout.

Le serveur vint prendre leur commande. Une fois seul de nouveau, Stéphane se tourna vers Mélina.

— Alors cette présentation chez madame Deschamps ?

Elle souffla.

— Je pense avoir terminé.

— Le dossier est compliqué ?

— Pas vraiment.

— Alors où est le problème.

Elle prit un bref instant avant de répondre.

— Ils veulent lancer leur offre en Afrique avec exactement la même stratégie qu'en Europe.

Stéphane hocha la tête.

— Ça ne marchera pas.

Paul intervint.

— C'est aussi ce que Mélina essaie de leur expliquer.

Stéphane réfléchit.

— Souvent, on croit vendre un produit.

Il marqua une pause.

— En réalité, on vend surtout une façon de travailler et une manière de créer la confiance.

Mélina le regarda avec intérêt.

— Tu vois, c'est exactement ce que j'essaie de leur faire comprendre.

Paul laissa échapper un sourire.

— Stéphane, je crois qu'on vient de trouver ton nouveau consultant.

Tous les trois rirent doucement. Le repas continua sans parler de peinture. Ils évoquèrent Paris, quelques souvenirs de la rencontre de Stéphane et Mélina et les difficultés de Paul à réussir un risotto digne de ce nom. Pour la première fois depuis longtemps. Stéphane eut la sensation d'être simplement un homme attablé avec des amis. Au moment de régler l'addition, Paul reposa son verre.

— Je peux te dire un truc, franchement ?

— Vas-y.

— Tu sais qu'elle a failli reporter sa préparation à demain pour passer du temps avec toi ?

Stéphane se tourna vers Mélina surpris. Elle haussa les épaules agacées.

— Paul.

— Quoi ? C'est vrai. Elle a terminé son dossier à minuit passe hier soir à cause de ça.

Il regarda Stéphane, toujours avec ce ton léger qui n'enlevait rien au sérieux de son propos.

— Je lui répète souvent qu'elle n'est pas obligée de tout porter pour toi. Mais je crois que c'est un combat perdu d'avance.

— Mais Paul....

— Non laisse-moi finir. Depuis que je la connais, j'ai l'impression qu'elle organise toute sa vie autour de tes urgences. Et toi tu ne sembles même pas t'en rendre compte.

Stéphane sentit une chaleur monter à ses joues, entre gêne et agacement.

— Je ne m'en étais jamais vraiment rendu compte, dit-il finalement à voix basse.

— C'est bien ça le problème, reprit Paul. Tu n'as jamais besoin de demander. Elle devance toujours.

— Paul, ça suffit maintenant dit Mélina d'une voix plus ferme cette fois-ci.

— Je le dis avec tout le respect que j'ai pour votre amitié, Stéphane. Mais je préfère te le dire à toi plutôt que de me contenter de le penser.

Un silence tendu s’installa. Stéphane détourna son regard vers ses mains, incapable de croiser le regard de Mélina. Il chercha quoi répondre, mais ne trouva rien qui ne sonna pas comme une excuse suffisante. Il se leva sans un mot.

En rentrant chez lui, son téléphone sonna.

— Salut Laurent

— Je te dérange ?

— Non, je suis en route pour la maison.

— Dis-moi, Yasmine rentre samedi.

Stéphane sourit.

— Déjà ?

— Elle participe à un petit concours de dessin organisé par son école.

Il hésita un instant.

— Je me demandais est-ce que tu accepterais de passer une heure avec elle ? elle serait ravie de peindre avec un vrai artiste.

Stéphane resta muet, puis un sourire sincère apparut.

— Avec plaisir.

— Je savais que tu dirais oui.

— C’est bien normal.

— Merci, ça lui fera plaisir.

Ils raccrochèrent après quelques mots.

Il arriva dans son appartement. Son calme olympien l’accueillit. Deux toiles se faisaient face. À gauche, *Renaissance*. Les couleurs y étaient lumineuses, ouvertes, presque confiantes. À droite, celle qu’il venait d’achever. Le gris, le bleu, et cette diagonale rouge qui semblait traverser le tableau comme une blessure qu’il n’avait plus cherché à dissimuler. Il resta debout entre les deux. Quelques semaines seulement séparaient ces œuvres. Pourtant, il avait la curieuse impression qu’elles avaient été peintes par deux hommes différents. À l’autre bout de la capitale, Clara fixait son téléphone pendant un long moment. Depuis sa consultation, la phrase du médecin ne l’avait pas quittée. Je préférerais que vous ne traversiez plus tout cela seule. Elle avait mis plusieurs jours à admettre qu’elle n’avait, en réalité, personne à qui le dire. Personne sauf peut-être celle dont elle s’était interdit d’écrire. Ce n’est qu’un peu plus tard dans

la soirée, en retombant sur un carnet d'exposition du Louvre qu'elle se décida enfin. Elle relut une dernière fois les mots qu'elle avait écrits, hésita encore quelques instants, le pouce suspendu au-dessus de l'écran. Puis avant de changer d'avis appuya sur envoyer. Elle sourit satisfaite de son geste. Le portable de Stéphane vibra. Un message. Clara. *Pourrait-on se voir quand tu auras du temps.*

Stéphane relut ces mots, une fois, puis une seconde. Cette fois, il ne verrouilla pas immédiatement son téléphone. Il resta debout entre ses deux toiles, le regard partagé entre les couleurs devant lui et les mots qui venaient d'apparaître sur son écran.

Il resta longtemps ainsi le téléphone à la main, incapable de se décider entre les mots de Clara et le silence des deux toiles qui l'entouraient. Pourrait-on se voir quand tu auras du temps. Il relut la phrase une troisième fois, cherchant à déceler ce qu'elle taisait derrière ce qu'elle disait. Puis il pensa à Mélina, à ces mots, si elle t'écrit, tu réfléchis avant de répondre. Il avait tenu cette promesse une fois. Ce soir, il n'était plus certain d'en avoir la force. Il posa le téléphone sur la table sans répondre. Puis resta assis entre *Renaissance* et *Cicatrice*. Il se demandait laquelle des deux lui ressemblait le plus ce soir.

8

Le jour se levait à peine lorsque Stéphane enfila ses baskets. Il avait dormi par intermittence. La tête encore pleine de ce que lui avait dit Paul au restaurant la veille ainsi que du message toujours en attente de réponse de Clara. Courir lui semblait une fois de plus la seule façon de remettre un peu d'ordre dans ce qui débordait. Il courut longtemps, bien plus que d'habitude, sans vraiment chercher à rentrer. De retour chez lui, il entreprit de vider un dernier carton resté dans un coin de son atelier. Sous une pile de livres et de croquis faits il y a des mois, une enveloppe cartonnée. À l'intérieur, des photographies, la plupart jaunies par endroits. Il les feuilleta sans grand intérêt, jusqu'à ce que l'une d'elles s'arrête sous ses doigts. Lui, cinq ou six ans, assis sur les épaules de son père devant une maison familiale. Abdoulaye souriait. Un vrai sourire large, sans retenue que Stéphane ne lui connaissait presque plus. Il en avait même oublié que cet homme-là avait existé un jour. Il resta là, avec la photo entre les mains, les mots de Naëlle *tu n'avais pas le droit de disparaître* lui revenaient en tête. Puis avant qu'il ne change d'avis, avant de pouvoir changer d'avis, il attrapa son téléphone et composa un numéro qu'il

n'avait plus utilisé depuis des années. Ses doigts hésitèrent au-dessus du numéro. Puis il appuya sur appeler.

Une sonnerie, une seconde, puis une troisième.

— Allo.

La voix de sa mère. Elle n'avait pas changé.

— Maman c'est moi.

Aucun son. Puis un souffle, comme si elle retenait quelque chose depuis longtemps.

— Stéphane.

Elle répéta son prénom une seconde fois, plus bas, presque pour elle-même.

— C'est bien toi ?

— Oui, maman c'est bien moi.

Une seconde passa. Sa voix se brisa légèrement.

— Comment vas-tu, mon fils ?

Il avait imaginé cette conversation des dizaines de fois. Il s'était préparé à des reproches, à de la colère. Il ne s'était pas préparé à autant de douceur.

— Ça va. Enfin, je crois.

Elle laissa échapper un petit rire nerveux.

— Tu réponds toujours pareil quand ça ne va pas vraiment.

Cette remarque le surprit.

— Je voulais, comment dire, juste prendre des nouvelles.

— Maintenant que tu appelles, ça va beaucoup mieux.

Ils restèrent un court moment sans parler. Aucun des deux ne semblait savoir par où commencer. Finalement ce fut Rebecca qui rompit le silence.

— Pourquoi avoir disparu comme ça ?

Ce mot fit écho dans sa tête. Une larme solitaire coulait sur son visage. Il baissa les yeux vers la photographie.

— Je pensais que c'était la seule façon d'avancer.

— Sans nous ?

Il acquiesça machinalement avant de réaliser qu'elle ne pouvait pas le voir.

— Oui, je crois.

Sa mère soupira doucement.

— Tu sais, pendant longtemps, j'ai cru que nous avions fait quelque chose de mal.

Ces mots le frappèrent plus durement qu'un reproche.

— Non. Ce n'était pas vous, c'était moi. J'avais l'impression que si je revenais ce serait reconnaître que j'avais échoué.

— Tu n'as jamais eu besoin de réussir pour être notre fils.

Il sentit ses yeux s'humidifier. Il chercha quelque chose à répondre, il ne trouva rien. Alors, comme souvent, le silence parla pour lui. Rebecca reprit d'une voix plus légère.

— Naëlle nous a appelés et nous a raconté votre rencontre.

— Oui, le hasard.

— Tu crois vraiment au hasard ?

Il sourit malgré lui.

— Pas toujours.

Elle changea naturellement de sujet. Elle parla quelques minutes, de la maison, de la chaleur d'Abidjan, de sa sœur devenue maman. Stéphane écoutait, ces histoires lui avaient manqué plus qu'il ne voulait l'admettre. Soudain, une voix grave résonna au loin.

— Rebecca, avec qui tu parles ?

Le cœur de Stéphane se serra. La voix de son père, il ne l'avait pas entendu depuis des années. Sa mère répondit timidement.

— C'est Stéphane.

Un long silence s'en suivit. Le visage d'Abdoulaye restait impassible. Puis la voix reprit, plus proche cette fois, comme si le téléphone changeait de main.

— Stéphane.

- Papa.
- Tu vas bien ?
- Oui.
- Bien.

Rien d'autre, pas de question, pas de reproche. Juste ce mot, posé, comme une porte à peine entrouverte. Stéphane attendit une suite qui ne venait pas.

- Je voulais prendre des nouvelles, répéta-t-il.
- C'est fait, alors.

Un bruit de pas qui s'éloigne. Le téléphone changea de main une seconde fois. La voix de sa mère revint, un peu essoufflée, comme si elle avait couru après quelque chose.

- Ne fais pas attention. Tu le connais.

Stéphane regarda la photo, toujours posée devant lui. Le sourire de son père figé depuis vingt ans sur du papier glacé.

- Oui, je le connais, dit-il doucement.

Rebecca reprit son souffle avant de continuer.

- Il ne le montre pas, mon chéri. Mais chaque fois que le téléphone sonne le soir, je le vois espérer que ce soit toi avant même de décrocher.
- Il a une drôle de façon de le montrer.
- Je sais bien.

Elle marqua une pause, comme si elle cherchait les mots justes.

- Ton père n'a jamais su dire les choses avec sa bouche. Seulement avec ses actes. Je sais qu'il a cherché à comprendre ce qui te fascinait dans l'art.
- Pourquoi ne pas me l'avoir demandé ouvertement ?
- Il te l'a demandé mais à sa manière.
- Je ne savais pas ça.
- Il y a beaucoup de chose que tu ne sais pas sur lui. Et beaucoup de choses qu'il ne sait pas sur toi non plus.

Elle laissa le silence s'installer un instant.

- Rappelle bientôt. Même juste pour moi, si c'est plus facile.

— Je le ferai.

— Je t’embrasse.

Ils raccrochèrent. Stéphane resta longtemps devant lui sur la table. Pour la première fois depuis des années, il n’avait pas l’impression d’avoir refermé une porte, mais d’en avoir entrouvert une autre.

Le lendemain, dans les bureaux de Deschamps, Mélina regardait une dernière fois son ordinateur avant de prendre la parole. Cette fois, seules Madame Deschamps et Binthou assistaient à la présentation. L’atmosphère était plus calme que lors de leur première réunion.

— Avant de commencer, je voudrais revenir sur notre dernier échange.

Madame Deschamps leva un sourcil.

— Je vous écoute.

— J’ai compris après coup que j’avais probablement défendu mes idées de la mauvaise manière. Je n’ai pas changé d’avis sur le fond, mais j’aurais dû commencer par écouter vos contraintes avant de vous demander de les changer.

Un silence accueillit cette remarque. Madame Deschamps croisa les bras.

— C’est déjà un bon début.

Mélina eut un sourire discret.

— Je l’espère.

Elle fit apparaître une nouvelle diapositive.

— Nous poursuivons toujours le même objectif : réussir notre implantation en Afrique. Là où nous divergeons c’est le chemin pour y parvenir.

Elle fit défiler plusieurs cartes.

— Nous continuons de raisonner comme si nous vendions un produit identique à des consommateurs identiques. Ce n’est pas le cas.

Madame Deschamps l’interrompt.

— Nous parlons pourtant de la même marque.

— Oui

— Alors pourquoi faudrait-il raconter une histoire différente ?

Mélina prit une seconde avant de répondre.

— C'est ce qu'a dû dire le PDG de Nokia à l'arrivée des smartphones. Nous voyons le résultat.

Elle ne répondit pas. Mélina poursuivit

— On ne construit pas la confiance de la même manière partout.

Elle se tourna vers Binhou.

— Vous connaissez ce marché aussi bien que moi.

La responsable marketing acquiesça.

— C'est vrai.

Mélina reprit.

— À Paris, on achète souvent une promesse. En Afrique de l'ouest, on achète d'abord une relation. La nuance paraît faible. Elle change pourtant toute la stratégie commerciale.

Madame Deschamps demeura silencieuse. Puis elle posa une question.

— Très bien. Comment mesure-t-on cette relation ?

Cette fois, Mélina ne répondit pas immédiatement. Elle referma son ordinateur.

— Justement. Je pense que nous nous trompons lorsque nous cherchons d'abord à mesurer. Avant les indicateurs, il faut conduire la confiance. Les chiffres viendront ensuite. Si nous faisons l'inverse, nous risquons d'obtenir des tableaux excellents et finalement un projet qui échoue sur le terrain.

Le silence s'installa. Binhou prit finalement la parole.

— C'est exactement ce que nous observons depuis plusieurs années.

Madame Deschamps regarda successivement les deux femmes. Puis elle souffla.

— Je reconnais une chose. La première fois, j'ai entendu une consultante brillante. Aujourd'hui, j'entends quelqu'un qui cherche à résoudre mon problème.

Le visage de Mélina se détendit.

— C'est précisément mon intention.

Binhou reprit la parole.

— Nous allons revoir notre stratégie de pénétration.

Madame Deschamps laissa échapper un sourire.

— Très bien. Reprenons le dossier depuis le début.

À l'autre bout de Paris, Clara enchaînait sa troisième heure debout dans la boutique. Elle avait insisté pour reprendre à temps plein, contre l'avis de son médecin. Rester chez elle, lui paraissait plus douloureux que de supporter la fatigue. Tant qu'elle conseillait des clientes, qu'elle rangeait des vêtements ou répondait aux questions, elle parvenait presque à oublier ce qui se passait dans sa tête. Une cliente lui tendit un vêtement à essayer.

— Je pourrais l'essayer en bleu ?

Clara prit le cintre avec son sourire habituel.

— Bien sûr.

Elle fit un pas vers les portants. Puis tout vacilla. Les couleurs semblèrent perdre de leur netteté. Les voix autour d'elle s'éloignèrent, comme étouffées derrière une vitre. Elle posa discrètement une main sur le comptoir. Une inspiration, puis une seconde.

Quelques instants plus tard, le monde retrouva lentement sa place.

— Clara ?

Sa collègue venait de s'approcher.

— Ça va ?

Elle força un sourire.

— Oui un petit coup de fatigue.

— Tu es sûre ?

— Oui. Ça va passer.

Sa collègue la regarda quelques instants avant de retourner en caisse. Clara resta immobile. Elle savait aussi qu'elle continuerait à prétendre le contraire. En fin d'après-midi, elle s'accorda quelques minutes de pause dans la réserve. Elle sortit son téléphone presque machinalement. L'écran s'alluma, un nouveau message venait d'apparaître. Stéphane. Son cœur accéléra aussitôt.

Est-ce qu'on pourrait se voir cette semaine ?

Elle relut la phrase, une première fois, puis une seconde. Elle sentit quelque chose se détendre en elle. Comme si, pendant quelques instants, la maladie avait cessé d'occuper toute la place. Un sourire naquit sur ses lèvres. Le premier de la journée. Elle resta longtemps à regarder ces quelques mots, sans répondre tout de suite. Elle avait imaginé ce message tant de fois qu'elle n'était plus certaine que ce soit réel.

9

La fraîcheur du matin s'était dissipée lorsque Stéphane rentrait chez lui. Sa course avait été plus courte que les jours précédents. Son esprit n'était jamais vraiment parvenu à trouver le rythme de ses foulées. Plusieurs fois, il avait eu envie de ralentir pour consulter son téléphone, avant de se raisonner. En refermant la porte de son appartement, il retira ses chaussures, prit une bouteille d'eau dans le réfrigérateur. Il s'approcha de son téléphone resté sur la table presque malgré lui, aucune notification. Il resta quelques secondes à fixer l'écran noir, comme si celui-ci pouvait changer d'avis sous ses yeux. Il laissa échapper un sourire amusé.

— *Tu deviens ridicule mon vieux.*

Il reposa le téléphone. La veille encore, il aurait attendu qu'elle lui écrive. Cette fois, c'était lui qui avait envoyé le premier message. Il ne regrettait pas son geste. Pourtant l'attente lui paraissait soudain interminable. Son regard se posa sur les deux toiles appuyées contre le mur de l'atelier. *Renaissance* puis *Cicatrice*. Il s'assit face à elle, les avant-bras posés sur les genoux. Longtemps, il les observa sans bouger. La première respirait encore la lumière. Les couleurs s'y répondaient avec douceur. Elle racontait l'homme qu'il avait voulu devenir après son arrivée à Paris, celui qui croyait qu'il suffisait de peindre pour guérir. Puis son regard glissa vers la seconde. La diagonale rouge semblait couper le tableau en deux. Les gris avaient envahi une partie de la toile. Rien n'y était vraiment apaisé. Pourtant, il ne ressentait plus le besoin de la corriger.

— Finalement

Il laissa la phrase mourir.

— Tu n'es peut-être pas si ratée.

Le silence lui répondit. Il se leva, s'approcha de *Cicatrice* et passa doucement les doigts à quelques centimètres de la peinture, sans la toucher.

— Tu ne racontes pas mes blessures

Il marqua une pause.

— Tu racontes ce qu'elles ont laissé.

Il recula d'un pas. Son regard alla de *Renaissance* à *Cicatrice*. Pendant longtemps, il avait cru que la première représentait celui qu'il voulait être et que la seconde trahissait celui qu'il était devenu. Ce matin, pour la première fois, il se demanda si ces deux tableaux ne racontaient pas simplement la même histoire. Avant et après. À cet instant, son téléphone vibra sur la table basse. L'écran s'illumina, non c'était Mélina. Pendant une fraction de seconde, Stéphane sentit une légère déception le traverser. Il s'était surpris à espérer un autre prénom. Il secoua discrètement la tête, comme pour chasser cette pensée, puis décrocha.

— Salut.

La voix de Mélina débordait d'énergie.

— Tu n'as pas l'air très enthousiaste.

Il sourit malgré lui.

— Si pardon. C'est que je ne m'attendais pas à ton appel.

— Ah bon ? tu attendais celui de qui ?

Il hésita une demi-seconde.

— Personne.

Pas de bruit. Puis Mélina éclata de rire.

— Tu mens toujours aussi mal.

Stéphane leva les yeux au ciel.

— Tu m'appelles pour te moquer de moi ?

— Pas du tout.

Sa voix retrouva immédiatement son enthousiasme.

— J'ai une bonne nouvelle.

Il se redressa dans son fauteuil.

— Je t'écoute.

— Madame Deschamps vient de me rappeler.

— Déjà ?

— Oui et cette fois, ce n'était pas pour démonter ma présentation.

Stéphane laissa échapper un léger rire.

— C'est plutôt rassurant.

— Figure-toi qu'ils veulent finalement me confier tout le projet Afrique.

Il resta silencieux une seconde.

— Félicitations, Mélina.

— Attends, ce n'est pas tout.

Elle reprit son souffle.

— Ils souhaitent que je sois désormais leur consultante principale sur le dossier.

Un sourire éclaira le visage de Stéphane.

— Je ne suis même pas surpris.

Un silence accueillit cette réponse. Cette fois, ce fut Mélina qui ne trouva rien à dire.

— Tu sais, reprit-il doucement, tu bosses sur ce projet depuis des semaines. Tu y croyais avant tout le monde. Avant eux-mêmes. C'est normal qu'ils finissent par le voir.

La voix de Mélina s'adoucit.

— Merci.

— Tu l'as mérité.

Elle laissa passer un moment avant de reprendre sur un ton plus léger.

— Bon, je t'appelle aussi pour vérifier une chose.

— Laquelle ?

— Tu as pensé à déjeuner aujourd'hui ou je dois encore venir te sauver ?

Stéphane regarda machinalement son réfrigérateur.

— J'allais justement

— Arrête, je connais déjà la suite.

Ils rirent tous les deux. Puis Mélina reprit.

— Bon, je te laisse profiter de ta journée.

Elle marqua une très légère hésitation.

— J’espère que tu recevras l’appel que tu attends.

Il ne répondit pas tout de suite.

— Merci.

Ils raccrochèrent. Il resta quelques instants le téléphone à la main. L’écran était devenu noir. Puis un sourire discret se dessina sur son visage. Mélina avait vu juste, encore une fois.

À peine avait-il reposé son téléphone que la sonnette retentit de nouveau. Il ouvrit la porte.

Laurent se tenait sur le palier, un grand carton sous le bras. À côté de lui, Yasmine serrait contre elle un rouleau de feuilles à dessin presque aussi grand qu’elle.

— Bonjour, maître peintre. Lança Laurent.

Stéphane éclata de rire.

— Tu exagères un peu.

Yasmine leva la tête vers lui.

— Papa dit que tu fais les plus beaux tableaux de Paris.

Laurent fit une petite grimace.

— Ne m’enfonce pas, s’il te plaît.

— Entre, répondit Stéphane en s’écartant.

À peine entrée, la fillette promena son regard dans l’atelier. Ses yeux s’arrêtèrent aussitôt sur les deux toiles appuyées contre le mur.

— C’est toi qui as fait tout ça ?

— Oui.

Elle s’approcha sans aucune timidité.

— Elles sont grandes.

Son regard passa de *Renaissance* à *Cicatrice*.

— Celle-ci est plus triste.

Stéphane échangea un regard avec Laurent.

— Pourquoi tu dis ça ?

Yasmine haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Les couleurs parlent moins fort.

Cette réponse arracha un sourire à Stéphane. Les enfants avaient parfois cette façon étrange de dire les choses simplement. Laurent déposa le carton sur la table.

— Je t’amène mon problème.

— Ton problème ?

— Depuis deux semaines, elle repeint tout ce qui lui tombe sous la main.

Yasmine protesta aussitôt.

— Ce n’est pas vrai !

— Ah non, demanda Laurent en riant. Et le mur de ta chambre ?

Elle baissa les yeux.

— Il était tout blanc

Stéphane éclata de rire.

— Je comprends mieux.

Laurent ouvrit le carton. À l’intérieur, des feuilles épaisses, des pinceaux encore emballés, de la gouache et quelques crayons de couleur.

— Je me suis dit que, tant qu’à repeindre la maison, autant lui donner de quoi le faire correctement.

Ils installèrent le matériel sur la grande table de l’atelier. Yasmine prit immédiatement un pinceau.

— Qu’est-ce que je peins ?

Stéphane réfléchit, puis désigna la fenêtre.

— Ce que tu vois.

Elle regarda dehors quelques battements de cœur, avant de répondre très sérieusement.

— Mais dehors, il n’y a rien.

Il sourit.

— Alors peins ce que tu imagines.

Sans poser d’autres questions, elle choisit un jaune, un bleu profond et un rouge vif. Les couleurs se retrouvèrent rapidement sur la feuille. Sans ordre apparent, sans croquis, sans hésitation. Stéphane l’observait en silence. Il se revit soudain à son âge, dans une salle de classe de l’école française d’Abidjan, découvrant qu’une feuille blanche pouvait contenir bien plus que des mots. Yasmine leva son pinceau.

— Dis, le bleu, ça veut dire quoi ?

Il prit un bref instant avant de répondre.

— Ça dépend. Parfois c’est le calme, parfois c’est la liberté, parfois la solitude.

Elle acquiesça très sérieusement.

— Et le rouge ?

Son regard glissa malgré lui vers *Cicatrice*.

— Lui aussi change de sens. Il peut parler d’amour, de colère, de courage, ou d’une blessure.

Yasmine observa sa toile. Puis celle de Stéphane. Elle pointa du doigt la diagonale rouge.

— Chez toi, on dirait qu’il a eu mal.

Le silence retomba. Stéphane fixa quelques instants sa propre toile. Puis souffla presque pour lui-même.

— Oui, je crois que tu as raison.

Yasmine, reposa son pinceau, la tête penchée, avec cet air sérieux qu’ont parfois les enfants quand ils posent les questions que les adultes évitent.

— Dis, pourquoi tu n’as pas d’enfant ?

Laurent voulut intervenir, mais Stéphane leva doucement la main, comme pour dire que ça allait.

— Ça ne s'est pas fait, répondit-il simplement.

— Tu ne voulais pas ?

— Si.

Il resta un instant silencieux, le regard perdu sur la toile de Yasmine, sans vraiment la voir.

Il repensa à une scène trois ans plus tôt. Il était allongé dans le noir, avec Clara, la chambre encore chaude de l'été. Elle avait posé la tête sur son torse, un test de grossesse négatif abandonné sur la table de nuit. Le sixième en quelques mois.

— Le médecin dit qu'il faut arrêter de compter les jours, dit-elle doucement. Que le stress n'aide pas.

— Facile à dire.

Il lui caressa les cheveux, cherchant les mots qui ne viendraient pas. Elle finit par reprendre, plus bas, presque comme si elle se parlait à elle-même.

— Et si mon corps avait déjà décidé, avant moi ?

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

Elle ne répondit pas tout de suite.

— Rien, j'étais fatiguée, je disais n'importe quoi.

Il n'insista pas. Il mit ça sur le compte de l'énième test négatif, de la fatigue, de la nuit, de cette lassitude qui finissait par s'installer entre deux espoirs. Il n'imaginait pas qu'elle pouvait parler d'autre chose. Le souvenir semblait hésiter un instant avant de reprendre. Quelques semaines plus tard, un samedi, Stéphane s'apprêtait à partir à l'atelier lorsqu'il aperçut Clara dans l'entrée, son manteau déjà sur les épaules.

— Tu sors ?

— Oui, j'ai un rendez-vous.

— Je t'accompagne ?

Elle secoua doucement la tête.

— Ce ne sera pas long.

Elle l’embrassa rapidement avant de refermer la porte. Sur le moment il n’y prêta aucune attention.

Un soir, alors qu’il rentrait de l’atelier, il l’avait trouvée assise dans la cuisine, immobile, une enveloppe décachetée devant elle. Elle l’avait refermée avant qu’il ne puisse lire quoi que ce soit.

— Tout va bien ?

— Tout va bien, avait-elle répondu, avec ce sourire qu’il connaissait déjà trop bien à l’époque. Celui qui voulait dire n’insiste pas.

Il l’avait crue. Il se demanderait longtemps après si elle avait vraiment cherché à le convaincre, ou seulement se convaincre elle-même.

— Stéphane ?

La voix de Laurent le ramena au présent. Yasmine le regardait, un peu inquiète.

— Pourquoi tu as un visage triste tout à coup ?

Il ne répondit pas. Laurent lui fit un signe pour la dissuader de continuer.

— Pardon, dit-elle en fronçant le nez. Je ne savais pas que c’était triste.

Il lui sourit, un vrai sourire, malgré tout.

— Tu n’as rien fait de mal. C’est juste une histoire un peu triste.

— Elle finit bien ?

Il hésita.

— Je ne sais pas encore.

Le silence s’installa. Yasmine descendit de sa chaise. Sans dire un mot, elle s’approcha de Stéphane et passa ses petits bras autour de son cou. Il resta immobile une seconde, surpris. Puis il referma doucement ses bras sur elle. Le silence retomba dans la pièce. Après quelques secondes, Yasmine le rompit.

— Tu vois, dit-elle très sérieusement, les histoires tristes peuvent devenir jolies.

Stéphane sourit.

— Qui t’a appris ça ?

— Personne.

Elle haussa les épaules.

— Je l’ai inventé.

Laurent sourit doucement.

— Elle invente beaucoup de choses.

— C’est faux.

— Ah oui. Et le dragon qui vit sous ton lit ?

— Il est parti.

— Grâce à qui ?

— Grâce à moi.

Ils éclatèrent de rire. La gravité des dernières minutes semblait s’être dissipée, comme un nuage que le vent emporte sans le faire complètement disparaître.

Laurent consulta sa montre.

— Bon, je crois qu’il est l’heure de commander les pizzas.

Yasmine releva aussitôt la tête.

— Avec beaucoup de fromage.

— Et sans piment, ajouta Stéphane.

— Mais j’aime le piment moi, lança Yasmine, surtout quand ça ne pique pas beaucoup.

Le rire revint dans la pièce. Comme s’il avait attendu, lui aussi, qu’un enfant décide qu’il était temps de remettre un peu de lumière. Pendant que Laurent passait la commande, Yasmine continuait de dessiner. Cette fois, elle avait ajouté un grand soleil dans un coin de sa feuille. Il occupait presque tout le ciel. Stéphane l’observa quelques instants.

— Dis-moi, il est très grand ton soleil.

— Oui, c’est un énorme soleil.

— Pourquoi tu l’as fait aussi grand ?

— Parce que quand il est petit, il ne réchauffe personne.

Cette phrase le toucha plus qu’il ne l’aurait imaginé. Il contempla une dernière fois ses deux tableaux appuyés contre le mur.

Renaissance, Cicatrice. Puis le soleil maladroit de Yasmine. Trois façons différentes de raconter une même chose. Qu'après la nuit, il restait toujours un peu de lumière.

10

Le lendemain, le téléphone sonna alors que Stéphane terminait son café. Il jeta un coup d'œil à l'écran. **Abou.**

— Bonjour Abou.

— Bonjour, Stéphane. J'espère que je ne vous dérange pas.

— Pas du tout.

— J'aimerais vous voir ce matin. Si vous êtes disponible.

Le ton était calme, mais plus solennel qu'à l'accoutumée.

— Bien sûr. Il y a un problème ?

— Non, au contraire. J'ai quelque chose à vous proposer. Je préfère que nous en parlions de vive voix.

Stéphane accepta aussitôt. En raccrochant, il resta un court moment immobile. Depuis leur première rencontre, Abou n'avait jamais demandé à le voir sans raison. Par réflexe, il composa le numéro de Mélina.

— Salut.

— Tu es déjà au bureau ?

— Depuis une demi-heure. Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Abou vient de m'appeler. Il veut me voir à la galerie. Tu pourrais te libérer ?

Un silence amusé lui répondit.

— Non.

— Non ?

— Non.

Il sourit.

— Tu pourrais au moins faire semblant d'hésiter.

— Justement, je ne veux plus.

Il entendit le sourire dans sa voix.

— Stéphane, pendant des mois, je t’ai accompagné partout. Aux rendez-vous, aux galeries, chez Abou. Et je le referais sans hésiter.

Elle marqua une légère pause.

— Mais aujourd’hui, j’ai envie de voir comment tu te débrouilles sans moi.

— Tu m’abandonnes, alors ?

— Pas du tout.

Elle rit doucement.

— Je te fais confiance. C’est différent.

Cette phrase le fit sourire malgré lui.

— Et puis, ajoute-t-elle, si Abou t’a appelé seul, c’est qu’il veut parler à l’artiste. Plus à son attachée de presse.

— Tu n’as jamais été mon attaché de presse.

— Ah bon, tu en es sûr. Tu oublies un peu vite qui relisait tes dossiers, qui corrigeait tes mails.

— Vu comme ça.

— Allez, vas-y.

Elle dit d’un ton plus ferme.

— Et surtout essaie de ne pas répondre uniquement par « oui » ou « non ».

Stéphane éclata de rire.

— Je vais faire un effort.

— C’est tout ce que je demande.

Ils raccrochèrent. Une heure plus tard, Stéphane poussa la porte de la galerie. Abou l’attendait, un café devant lui et plusieurs plans étalés sur une grande table. Il leva les yeux et lui adressa un sourire.

— Je savais que vous seriez à l’heure.

— Vous m’avez rendu curieux.

— Tant mieux. Asseyez-vous.

Stéphane prit place en face de lui. Son regard glissa sur les plans, des photographies de la galerie et quelques feuilles couvertes d’annotations. Abou joignit les mains.

— J’ai pris une décision.

Il laissa volontairement le silence s’installer.

— J’aimerais que votre première exposition personnelle ait lieu ici.

Stéphane resta sans voix. Abou poursuivit avant qu’il n’ait le temps de répondre.

— Je vais être honnête avec vous. Je vous en ai déjà parlé lors de ma visite dans votre appartement.

Son regard se fit plus grave.

— Si je devais juger uniquement les tableaux que vous avez peints il y a quelques mois, je ne prendrais probablement pas ce risque.

Stéphane baissa instinctivement les yeux. Abou poursuivit aussitôt.

— Cependant j’ai pu voir votre toile avec ses couleurs lumineuses, ses traits encore imparfaits mais existants.

Il marqua une pause.

— De plus, je ne regarde pas seulement les tableaux. Je regarde également l’homme qui les peint.

— Monsieur.

— Laissez-moi finir.

Il marqua une nouvelle pause.

— Et cet homme progresse beaucoup plus vite que son œuvre.

Stéphane releva lentement la tête.

— Vous pensez vraiment ça ?

— J’en suis convaincu.

Abou se leva et s’approcha de la baie vitrée.

— Une galerie ne doit pas seulement montrer des artistes confirmés. Elle doit parfois croire en ceux qui sont encore en train de le devenir.

Il se retourna vers Stéphane.

— Je prends un risque.

Il sourit.

— Mais je préfère me tromper en faisant confiance à un artiste prometteur qu’avoir raison en n’osant jamais.

Stéphane sentit sa gorge se nouer.

— Merci, je ne sais pas quoi dire.

Abou esquissa un léger sourire.

— C’est parfait.

Il désigna les plans étalés sur la table.

— Alors parlons du vernissage.

Abou lui expliqua sa vision et ce qu’il attendait de lui. Il avait croisé dans sa carrière beaucoup d’artistes talentueux mais Stéphane avait quelque chose de mystérieux. Après une vingtaine de minutes, Stéphane quitta la galerie avec le plan du vernissage soigneusement rangé dans son sac. En descendant quelques marches, il sentit le poids étrange de ce dossier sous son bras. Quelques mois plus tôt, personne n’aurait imaginé lui parler d’une exposition personnelle. Aujourd’hui, il allait devoir choisir un thème, des œuvres, une date et bientôt affronter le regard du public. Il consulta sa montre, il lui restait un peu moins d’une heure avant de retrouver Clara. En quittant la galerie, il eut le sentiment étrange que plusieurs portes s’étaient ouvertes en une seule matinée. Celle de son premier vernissage, celle d’un avenir qu’il n’osait plus imaginer. Restait une dernière porte à ouvrir, celle qui le conduisait vers Clara.

Le ciel parisien hésitait entre le soleil et les nuages lorsque Stéphane arriva devant le jardin du Luxembourg. Il consulta machinalement son téléphone. Aucun nouveau message. Il rangea l’appareil dans sa poche et leva les yeux. Clara était déjà là. Assise sur un banc, les mains sur son téléphone, elle observait les promeneurs entrer dans le jardin. Une légère brise faisait danser quelques mèches de ses cheveux. Elle le vit s’approcher et sourit. Un vrai sourire, pas celui, timide, qu’elle lui avait adressé à la galerie d’Abou quelques jours plus tôt. Celui qu’il connaissait.

— Tu es en avance remarqua-t-elle.

— De trois minutes.

Elle leva les yeux au ciel.

- Tu as toujours été incapable d’arriver en retard.
- Je déteste attendre.
- Ou faire attendre les gens, je sais bien.

Ils échangèrent un sourire. Pendant quelques minutes, le temps sembla suspendu. Comme si les trois dernières années n’avaient été qu’une parenthèse. Ils commencèrent à marcher côte à côte, sans véritable destination. Autour d’eux, les enfants faisaient naviguer de petits voiliers sur le bassin. Plus loin, quelques étudiants lisaient allongés dans l’herbe tandis que des touristes photographiaient le parc. Clara inspira profondément.

- Paris m’avait manqué.

Stéphane tourna la tête vers elle.

- Tu n’es pourtant jamais partie.

Elle eut un sourire en coin.

- C’est vrai.

Puis elle ajouta doucement :

- Il y a des villes qu’on finit par ne plus regarder.

Le silence revint quelques instants. Cette fois, il n’était pas pesant. Il ressemblait à ceux qu’ils partageaient autrefois devant certains tableaux, lorsqu’aucun mot n’était nécessaire. Ils passèrent devant un violoniste installé sous les arbres. La mélodie fit sourire Clara.

- Tu te souviens du type qui jouait du violoncelle devant le musée d’Orsay ?

Stéphane éclata de rire.

- Celui qui s’arrêtait dès que quelqu’un mettait une pièce.
- Exactement.
- Tu m’avais soutenu pendant dix minutes qu’il s’agissait d’une performance artistique.
- Et j’avais raison.
- Non.
- Si.
- Non.

Elle lui donna une légère tape sur le bras.

— Tu es insupportable.

— C'est ce qui te faisait rire.

Elle s'arrêta une fraction de seconde. Leurs regards se croisèrent. Puis, malgré elle, elle répondit :

— Oui, c'est vrai.

Ils poursuivirent leur promenade sans se presser. Les mots revenaient avec une facilité déconcertante, comme s'ils n'avaient jamais cessé de se parler. En passant devant une pâtisserie, Clara ralentit instinctivement. Elle s'arrêta devant la vitrine.

— Regarde.

Stéphane suivit son regard. Des mousses aux chocolat. Il sourit.

— Tu te souviens ?

Elle éclata de rire.

— Comment oublier ?

— Tu avais traversé tout Paris sous une pluie battante juste pour une mousse au chocolat.

— Ce n'est pas vrai.

— J'étais là.

Elle leva les yeux au ciel.

— D'accord, on va dire presque tout Paris.

— Tu étais trempée.

— Mais heureuse.

Elle poursuivit le sourire aux lèvres.

— Tu sais quoi à propos de cette soirée. Il y a quelque chose que je ne t'avais pas dit ce jour-là.

— Quoi.

— J'étais arrivée avant l'heure de fermeture mais le gardien à l'entrée ne laissait plus entrer les clients.

— Comment as-tu fait pour en avoir ?

— À ton avis.

— Aucune idée.

— J’ai fait le tour et j’ai escaladé la rambarde.

Il resta interdit.

— Tu n’as pas osé ?

Elle haussa les épaules avec ce mélange de fierté et de malice qui lui était propre.

— Rien ne peut m’arrêter quand il s’agit d’une mousse au chocolat.

Stéphane éclata de rire.

— Tu es folle.

— Je ne pensais pas l’être sur le moment.

Ils rirent ensemble. Un rire simple, spontané. Stéphane réalisa à quel point ce son lui avait manqué. Pendant des mois, il avait cru avoir oublié le rire de Clara. En l’entendant résonner de nouveau, il comprit que certains souvenirs ne disparaissaient jamais vraiment. Ils attendent simplement qu’une voix leur redonne vie. Ils marchèrent un moment avant de s’installer sur un banc à l’autre bout du jardin, plus à l’écart des allées fréquentées. Le silence qui suivit n’avait rien d’inconfortable, seulement le genre de pause qu’on s’autorise après avoir beaucoup rit. Clara regardait le bassin au loin, les mains jointes sur ses genoux. Son sourire s’était doucement effacé, sans disparaître complètement.

— Stéphane.

— Oui.

Elle hésita. Ses doigts se resserrèrent légèrement l’un contre l’autre.

— Il y a quelque chose dont j’aimerais te parler depuis un moment au fait.

Il tournait la tête vers elle, attentif.

— Je t’écoute.

Elle ouvrit la bouche mais rien ne sortit. Elle la referma puis essaya encore.

— Ce n’est pas facile à dire. Je ne sais pas par où commencer.

— Prends ton temps.

Elle inspira comme pour rassembler quelque chose. Mais au moment de se lancer, un enfant trébucha devant elle. Il se mit à pleurer pendant plusieurs minutes avant qu’un adulte ne vienne

le prendre. Clara parut troublée, et le fil de sa pensée sembla se rompre. Elle ferma la bouche, secoua légèrement la tête.

— Ce n'est rien, on en reparlera.

Stéphane n'insista pas, mais un silence différent du précédent s'installa, plus lourd, presque gêné. Pour le combler, il chercha une phrase banale à dire.

— Tu sais Mélina m'a dit un truc l'autre jour. Elle trouvait que j'avais l'air ailleurs ces derniers temps. Ailleurs même avec elle.

Clara ne répondit pas tout de suite

— Elle remarque tout apparemment.

— C'est un peu son métier, c'est normal, plaisanta-t-il.

Le silence qui suivit ne ressemblait à aucun des précédents. Clara détourna légèrement le regard.

— Elle a toujours su te regarder comme ça, dit-elle d'une voix plus basse.

— Comme ça ? C'est à dire.

— Comme si elle voyait quelque chose que personne d'autre ne voit.

Stéphane la regarda surpris par le ton.

— Clara.

— Ce n'est rien.

Mais son sourire, quand il le retrouva n'était plus tout à fait le même. Quelque chose s'était refermé derrière ses yeux, aussi discrètement qu'une porte qu'on pousse sans aucun bruit, pour ne réveiller personne. Ils restèrent silencieux un moment. Stéphane chercha son regard.

— Clara qu'est-ce qui se passe ?

— Rien

— Tu viens de me dire que tu voulais me parler et tu as changé brusquement de comportement dès que j'ai évoqué Mélina.

Elle eut un petit rire sans joie, les yeux toujours détournés.

— Je fais juste un constat.

— Un constat de quoi ?

Elle se tourna enfin vers lui. Son visage s'était durci.

— Mélina, toujours Mélina. Elle a toujours été douée pour ça. Être celle qu'il te faut, au moment où il te la faut.

— Qu'est-ce que ça signifie exactement ?

— Ça veut dire que pendant que je me battais pour ne pas disparaître. Elle, elle a eu le luxe de rester avec toi, de tout organiser, de devenir indispensable. C'est facile d'être parfaite quand on n'a pas à porter ce que je porte.

Le silence qui suivit n'avait rien de tendre. Stéphane sentit une colère monter aussi soudaine que celle de Clara.

— Elle ne t'a jamais jugée.

Cette phrase tomba comme une pierre. Son regard changea. Puis elle souffla

— C'est encore pire.

Sa voix se brisa légèrement sur ces trois mots. Elle laissa retomber ses yeux vers ses mains.

— Je sais. Oublie ce que j'ai dit.

Il ne répondit pas tout de suite. Le violoniste, plus loin, avait changé de morceau ; quelque chose de plus lent, presque mélancolique. Stéphane observa Clara, cherchant dans son visage la femme qui riait encore, dix minutes plus tôt, en évoquant une mousse au chocolat volée sous la pluie.

— Ce n'est pas juste, dit-il finalement.

— Je sais, répéta-t-elle, plus bas.

Elle se leva brusquement, resserrant son manteau autour d'elle, bien que l'air ne fût pas si froid.

— Je crois qu'on devrait arrêter là.

— Clara.

— Non.

Sa voix devint plus dure.

— Tu sais ce qui est fatigant avec toi ?

Il attendit la suite.

— Tu veux toujours comprendre, toujours réparer, toujours donner un sens à tout.

Elle secoua la tête.

— Certaines personnes n’ont pas besoin d’être sauvées.

— Je n’ai jamais dit ça.

— Non, mais tu le penses.

Elle s’arrêta nette. Son souffle lui revenait difficilement. Elle ferma les yeux une seconde. Lorsqu’elle les rouvrit, la dureté de son visage avait disparu. Elle comprit qu’elle avait dû aller trop loin. Mais son orgueil l’empêcha de revenir en arrière.

— Je crois que je vais rentrer.

— Clara

— Une autre fois, pour ce que je voulais te dire.

Elle s’éloigna sans se retourner. Stéphane resta sur le banc, le plan du vernissage toujours dans son sac, et cette phrase qui tournait déjà dans sa tête : je me battais pour ne pas disparaître. Il ne savait pas encore que ces mots étaient plus limpides qu’il ne le croyait.

À la sortie du jardin, un taxi attendait les clients. Elle l’emprunta sans dire un mot. Elle indiqua son adresse au chauffeur, puis s’installa à l’arrière contre la vitre. Lorsqu’il démarra, elle regarda Stéphane disparaître derrière elle. Elle aurait voulu se retourner mais ne le fit pas. Pendant quelques minutes, elle resta immobile, les mains posées sur ses genoux. Le reflet de son visage apparaissait par intermittence dans la vitre, au milieu des lumières de la ville. Elle ferma les yeux.

— Quelle idiote j’ai été.

Le chauffeur jeta un bref regard dans le rétroviseur, puis reporta son attention sur la route. Clara sentit sa gorge se serrer. Elle repensa à son sourire lorsqu’il l’avait aperçue assise sur le banc. À leur promenade, leurs souvenirs. À cette mousse au chocolat qu’ils avaient évoquée en riant. Elle avait été heureuse, vraiment heureuse. Alors pourquoi avait-elle fallu qu’elle gâche tout ?

Elle revit le visage de Stéphane lorsqu’elle avait parlé de Mélina. Elle avait vu la blessure dans ses yeux. Une blessure qu’il avait essayé de cacher. Elle porta une main à son front.

— Je suis désolée.

Cette fois, les mots sortirent à voix haute. Une larme glissa sur sa joue. Elle l’essuya rapidement, presque agacée. Puis une seconde, elle ne chercha plus à les retenir. Cela faisait longtemps qu’elle n’avait pas pleuré, du moins pas comme ça. Elle regarda de nouveau par la fenêtre. Paris défilait autour d’elle, indifférent à ce qui venait de se jouer quelques rues plus loin. Elle aurait

pu lui dire, lui dire simplement qu'elle avait peur. Qu'elle était fatiguée. Qu'elle ne savait plus très bien ce qui lui arrivait. Qu'elle avait besoin de lui. À sa place, elle avait choisi la colère, comme toujours. Parce que la colère était plus facile à porter que la peur. Elle sortit son téléphone de son sac. Le prénom de Stéphane apparut dans ses contacts. Son doigt resta le temps d'un souffle au-dessus de l'écran. Elle aurait pu l'appeler, elle ne le fit pas. Elle verrouilla son téléphone et le serra contre elle.

— Ce n'est pas le bon moment.

Sa voix se brisa. Le taxi continuait sa route. Clara posa son front contre la vitre froide. Pour la première fois depuis longtemps, elle ne chercha pas à être forte. Elle pleura en silence. Et dans cette voiture qui l'emportait loin de Stéphane, une pensée lui traversa l'esprit avec une violence qu'elle ne put repousser.

— Et si je venais de gâcher la seule chance que j'avais de le retrouver ?

Stéphane rentra chez lui en début de soirée. Il posa ses clés sur le meuble et resta un instant dans l'entrée, sans allumer la lumière. La journée lui avait semblé étrangement longue. Il avait encore le regard de Clara en tête, mais aussi les paroles d'Abou et les plans de la galerie. Son téléphone sonna, il regarda l'écran. **Maman**. Il décrocha instantanément.

— Allô maman.

— Je ne te dérange pas ?

— Non. Je viens à peine de rentrer.

— Comment s'est passée ta journée ?

Stéphane s'assit sur le canapé.

— Plutôt bien.

— Tu as travaillé ?

Il sourit.

— Oui. Enfin, j'ai surtout passé une partie de la journée à parler de peinture.

— J'espère qu'un jour tu pourras réaliser ton rêve de jeunesse.

— En tout cas, c'est bien parti.

Elle resta interdite.

— J'ai rencontré le gérant d'une galerie qui est d'accord pour mettre mes toiles dans sa salle.

Un silence d'une poignée de secondes suivit.

— Une sorte d'exposition.

— Oui.

Sa voix trahissait malgré lui une pointe de fierté.

— C'est une grande chose ça.

— Je crois.

— Et tu es content ?

— Oui. Un peu inquiet aussi.

— C'est normal. Tu as toujours été exigeant avec toi-même.

Stéphane ne répondit pas. Cette remarque lui rappela que sa mère le connaissait mieux qu'il ne voulait parfois l'admettre.

— Tu peins toujours autant ?

— Presque tous les jours.

— J'aimerais tellement voir ce que tu fais maintenant.

— Tu les verras.

Elle resta silencieuse un bref instant. Puis sa voix changea légèrement.

— Ton père aussi aimerait les voir.

Stéphane baissa les yeux.

— Il t'a dit ça ?

— Non.

Sa voix se fit plus basse.

— Tu sais bien qu'il ne dit pas grand-chose.

Stéphane eut un sourire sans joie.

— Ça n'a pas changé.

— Non.

Le silence reprit sa place entre eux.

— Mais il me demande parfois comment tu vas, reprit-elle.

Stéphane releva la tête. Elle reprit.

- Je pense que c'est pour lui une manière de se rapprocher de toi.
- Je ne sais pas non plus comment revenir vers lui.
- Alors ne cherche pas à tout régler maintenant.

Elle laissa passer un instant avant de reprendre.

- Continue simplement à donner des nouvelles.
- D'accord.
- Ça lui fera du bien.

Stéphane sourit légèrement.

- Et à toi aussi ?
- À moi surtout.

Ils rirent doucement, elle ajouta.

- Je suis contente de t'entendre comme ça.
- Comme ça comment ?
- Je dirais plus léger.

Stéphane regarda vers l'atelier. Ses deux toiles étaient là face à face.

- Je crois que je commence à aller mieux.
- Alors continue.

Elle marqua une dernière pause.

- Je suis fière de toi, tu sais.

Stéphane sentit quelque chose se défaire dans sa poitrine.

- Merci maman.
- Je t'embrasse.
- Moi aussi.

Ils raccrochèrent. Stéphane resta quelques instants avec le téléphone dans la main. Il se leva et se dirigea vers l'atelier. Il s'arrêta devant les deux toiles. Il les regarda longuement. Il ne savait toujours pas ce qu'il ferait de certaines choses. Mais, pour la première fois depuis longtemps, il n'avait plus besoin de tout résoudre immédiatement.

Le lendemain matin, Stéphane ne courut pas.

Pour la première fois depuis plusieurs semaines, il resta chez lui après son réveil. Il prépara un café, ouvrit les fenêtres de l'atelier et laissa entrer l'air frais avant de s'installer devant ses deux toiles. La veille lui revint par fragments. Le rire de Clara, la mousse au chocolat et enfin ses mots. Il ne chercha pas à comprendre lesquels des deux souvenirs lui faisaient le plus mal. Son regard se posa sur *Cicatrice*. La veille, Clara y avait sans le savoir laissé une nouvelle trace. Non pas sur la toile mais dans son regard. Pendant plusieurs jours, il avait cru que cette diagonale rouge parlait de lui, de son père. Aujourd'hui encore il le croyait. Mais une pensée nouvelle s'était glissée entre les couleurs. Une même blessure pouvait raconter plusieurs histoires. Il prit son pinceau. Pas pour ajouter une couleur. Pas encore. Il resta simplement devant la toile comme s'il attendait qu'elle lui dise ce qu'il n'avait pas encore compris. Son téléphone vibra sur la table. Il regarda l'écran. Un message d'Abou. *J'ai réfléchi à notre conversation. Venez me voir demain. Il faut que nous arrêtions le choix des œuvres.*

Stéphane relut le message.

Cette fois, il ne ressentit pas cette vieille appréhension qui l'avait accompagné chaque fois qu'une porte s'ouvrait devant lui. Il sourit, le vernissage approchait. Et pour la première fois, il avait envie d'y être. Il posa le téléphone sur la table et laissa son regard revenir vers les deux toiles. Demain. Jusqu'ici le vernissage n'avait été qu'une idée. Une possibilité évoquée par Abou, presque un rêve auquel il n'osait pas donner trop de consistance. Désormais, il fallait choisir. Choisir les œuvres, choisir ce qu'il accepterait de montrer. Il se leva et s'approcha de ses anciennes toiles. Certaines remontaient à ses années aux beaux-Arts. D'autres avaient été peintes pendant les premiers mois de sa vie avec Clara. Il les observa une à une. Il se souvenait parfaitement de la personne qu'il était lorsqu'il les avait peintes. En revanche, il ne reconnaissait plus toujours l'homme qui les avait signées. Son regard revint vers ses *Renaissance*, puis vers *Cicatrice*. Quelques semaines seulement séparaient ces deux peintures. Pourtant elles semblaient appartenir à deux peintres différents. Il ne put retenir un sourire. Peut-être était-ce le cas. Il reprit son téléphone. Une seule personne lui venait à l'esprit lorsqu'il avait besoin de mettre de l'ordre dans ses idées. Il composa le numéro de Mélina, elle répondit à la deuxième sonnerie.

— Article.

— Bonjour Mélina.

- Alors ta journée d’hier.
- Justement, serais-tu disponible pour un chinois ce midi.
- Tu m’appelles, un jeudi pour déjeuner.
- Oui, si ton emploi du temps te le permet.
- Sois là pour 11h45.
- C’est noté.

Il raccrocha et se prépara un verre de diablo avant de se diriger vers la fenêtre. Le quartier s’animait doucement. Quelques passants traversaient la rue, un vélo filait entre les voitures, les terrasses commençaient à se remplir. Il resta là, le verre de diablo en main. Sans vraiment regarder ce qui se passait dehors. Son regard alla plus loin. Il repensa au jour où il avait emménagé dans cet appartement. À l’époque, il n’y voyait qu’un refuge. Un endroit où disparaître quelque temps, le temps d’oublier Clara, sa famille, d’oublier jusqu’à celui qu’il avait été. Il eut un léger sourire. Il n’avait oublié personne, au contraire. Il avait appris à regarder autrement. Sa mère avait rouvert une porte qu’il croyait condamnée depuis longtemps. Son père demeurait un mystère, mais pour la première fois depuis des années, il ne ressentait plus seulement de la colère en pensant à lui. Il y avait désormais autre chose, de la curiosité. Peut-être même l’envie de le comprendre. Les paroles de Paul lui revinrent ensuite, *je lui dis qu’elle n’est pas obligée de tout porter pour toi*. Cette phrase continuait de le poursuivre. Il connaissait Mélina depuis des années. Elle avait toujours été là. Avec une fidélité presque silencieuse. Pourtant, il avait l’impression de ne voir certaines choses que maintenant. Il souffla doucement. Le vernissage approchait lui aussi. Quelques semaines plus tôt, cette idée lui aurait paru irréelle. Aujourd’hui, elle lui faisait davantage envie qu’elle ne l’effrayait. Son regard se perdit de nouveau derrière la vitre. Le visage de Clara s’imposa à lui. Il revit son sourire lorsqu’il avait vu sur le banc au jardin du Luxembourg. L’expression de son visage lorsqu’il avait prononcé le nom de Mélina. Comme si, en l’espace de quelques secondes, quelqu’un d’autre avait pris sa place. Il fronça les sourcils. Ce n’était pas la colère qui le troublait. C’était ce qui l’avait provoquée. Il avait la désagréable impression qu’il lui manquait une partie de l’histoire. Et, pour la première fois depuis leur séparation, ce n’était pas une réponse qu’il attendait de Clara. C’était la vérité. Il termina son diablo, enfila une veste légère, prit ses clés et quitta l’appartement. Lorsqu’il arriva devant les bureaux de Mélina, celle-ci sortait justement de l’immeuble. Elle consulta sa montre avant de lever les yeux vers lui.

- Toujours aussi ponctuel.
- C’est dans ma nature.

Le restaurant était à deux rues des locaux de Mélina. Ils décidèrent d'y aller à pied. L'air était encore doux malgré la fin de matinée, et les terrasses se remplissaient.

— Tu sais, dit Stéphane en marchant, je commence à croire que tu choisis toujours des restaurants à moins de cinq minutes de ton bureau.

— Évidemment.

— Par flemme ?

— Par efficacité.

Il sourit.

— C'est moins romantique.

— Je te rappelle que tu m'as invitée pour parler peinture, pas pour me séduire.

Ils éclatèrent de rire. À leur arrivée, le serveur les reconnut immédiatement.

— Bonjour, votre table est libre.

— Merci, répondit Mélina.

Ils s'installèrent près de la baie vitrée. Le serveur leur tendit les cartes.

— Inutile, je prendrai comme d'habitude.

Le serveur sourit.

— Les nems entrés ?

— Parfaitement.

— Et pour vous monsieur.

— Ça sera pareil répondit Stéphane.

Stéphane leva les yeux vers son amie.

— Je te soupçonne de venir ici sans moi.

— Ça m'arrive.

— Je me sens trahi.

Le serveur s'éloigna en riant. Un silence confortable s'installa. Mélina posa ses coudes sur la table.

— Bon.

Elle le regarda un court moment.

— Maintenant raconte-moi.

Stéphane prit une inspiration.

— La journée a commencé chez Abou.

Il lui parla de leur entretien. De la galerie, du vernissage. Plus il parlait, plus il entendait lui-même l'enthousiasme dans sa voix. Mélina souriait

— Tu te rends compte ?

— De quoi ?

— Tu parles de ton exposition comme si elle allait vraiment avoir lieu.

Il garda le silence pendant un moment. Elle avait raison. Quelques semaines plus tôt, il aurait ajouté des « peut-être » à chaque phrase. Cette fois, il parlait de cette exposition comme d'un rendez-vous.

— C'est grâce à Abou.

— Pas seulement.

Elle secoua la tête.

— C'est aussi grâce à toi.

Le serveur revint déposer leurs assiettes. À peine les nems furent-ils posés que Mélina en attrapa un. Stéphane éclata de rire.

— Certaines traditions ne changent pas dit Stéphane.

Elle leva un doigt sans cesser de mâcher.

— Attends.

Elle termina sa bouchée.

— Voilà. Tu peux continuer.

— Tu es incorrigible.

— Je sais

Elle sourit.

— Et après Abou ?

Le visage de Stéphane changea imperceptiblement.

— J'ai vu Clara.

Le sourire de Mélina s'effaça sans disparaître complètement. Elle ne dit rien. Elle attendit la suite. Il lui raconta le jardin du Luxembourg. Le violoniste, la mousse au chocolat achetée sous la pluie des années plus tôt. Peu à peu, il arriva au moment où tout avait basculé. Il répéta les mots de Clara. « C'est facile d'être extraordinaire quand on ne porte rien comme moi ».

Lorsque le silence retomba, Mélina reposa lentement ses baguettes.

— Elle a vraiment dit ça ?

— Oui.

Elle baissa les yeux quelques instants.

— Ça m'a fait mal de l'entendre.

— Je sais.

Elle secoua la tête.

— Non, tu ne sais pas.

Sa voix était calme, presque apaisée.

— Ce n'est pas parce qu'elle m'a attaquée.

Elle inspira profondément.

— C'est parce qu'elle croit que j'ai voulu prendre sa place.

Il garda le silence.

— Je n'ai jamais voulu remplacer Clara. Jamais, pendant toutes ces années, j'ai seulement essayé de préserver la place qu'elle avait laissée dans ta vie.

Il sentit un pincement au cœur. Il ne s'était jamais demandé ce que cette rupture avait coûté à Mélina. Pour lui, elle avait toujours semblé solide. Toujours présente, comme si cela allait de soi.

— Je suis désolé.

— Être celui qui reste n'est pas toujours le rôle le plus facile.

Elle joua une brève minute avec ses baguettes.

— Quand tu allais mal, je voulais être là. Quand tu allais mieux, j'étais heureuse pour toi. Mais j'avais toujours cette impression étrange.

Elle chercha ses mots.

— D'être celle qui devait faire attention à ne jamais prendre trop de place.

Stéphane sentit sa gorge se serrer. Il n'avait pas de mots pour lui répondre.

— Elle lui adressa un sourire sincère.

— Je te raconte ça parce que je crois qu'il est temps que tu comprennes une chose.

Il attendit

— Une blessure ne fait jamais souffrir une seule personne.

Stéphane sentit une petite larme sur sa joue. Il ne prit pas la peine de l'essuyer.

— Pourquoi tu ne me l'as jamais dit ?

— Parce que tu souffrais déjà assez.

Le silence revint entre eux. Cette fois, il n'avait rien de pesant. Elle reprit plus doucement.

— Il y a autre chose qui me trouble.

— Quoi ?

— Ce que tu racontes, ce n'est pas la Clara dont tu m'as parlé toutes ces années.

— Je te l'accorde.

Elle haussa légèrement les épaules.

— Je n'en suis pas certaine.

Elle marqua une courte pause.

— Mais j'ai le sentiment qu'il y a quelque chose qui nous échappe encore.

Elle n'en dit pas davantage. Et, pour une fois Stéphane accepta de laisser cette question sans réponse.

En quittant le restaurant, Stéphane ne rentra pas immédiatement chez lui. Ses pas le menèrent presque naturellement jusqu'à une petite galerie qu'il connaissait de réputation. Une exposition de jeune peintre y était présentée. Il y entra sans vraiment savoir pourquoi. La salle était presque vide. Il avança lentement entre les œuvres, s'arrêtant moins devant les tableaux que devant leur

disposition. L'espace laissé entre chacun d'eux. La hauteur à laquelle ils étaient accrochés. Les cartels discrets. La lumière qui semblait guider le regard sans jamais l'imposer. Il comprit soudain que peindre n'était qu'une partie du travail. Exposer en était une autre. Son regard s'arrêta sur deux tableaux suspendus face à face. Ils ne racontaient pas la même histoire, pourtant l'un semblait répondre à l'autre. Sans vraiment savoir pourquoi, il imagina aussitôt *Renaissance* et *Cicatrice* dialoguant de la même manière. Pour la première fois, cette idée lui parut évidente. Il eut un sourire avant de quitter la galerie. Le reste de l'après-midi s'écoula sans qu'il ne cherche réellement à le remplir. Il marcha dans les rues de Paris, s'arrêta devant une vitrine de librairie, observa quelques étudiants installés à une terrasse, un carnet de croquis ouvert devant eux. Cette scène lui rappela ses années aux Beaux- Arts et il poursuivit sa route avec une légère nostalgie. Lorsqu'il regagna son appartement, le soleil commençait déjà à décliner sur les immeubles voisins. Il consulta sa montre. Un peu plus de dix-huit heures.

Stéphane trouva Laurent assis sur les marches de son immeuble, une bouteille de bière à la main, l'air plus fatigué de d'habitude. Il ne l'avait pas prévenu de sa visite.

— Tu attends quelqu'un ?

Laurent esquissa un sourire fatigué.

— Non. Je réfléchissais.

Stéphane s'assit à côté de lui, sans poser de question tout de suite. Ils restèrent un moment silencieux, à regarder la rue.

— Yasmine est chez sa grand-mère ce soir finit par dire Laurent. J'ai un peu de temps devant moi.

— Et tu le passes sur des marches froides avec une bière tiède ?

Laurent eut un petit sourire, sans grande conviction.

— Demain, ça fera cinq ans.

Stéphane comprit sans qu'il ait besoin d'en dire davantage.

— Ton épouse.

Laurent hocha la tête, le regard fixé sur un point invisible devant lui.

— Chaque année, je me dis que j'irais tôt avant que Yasmine se réveille. Et chaque année, je trouve une excuse pour repousser.

— Tu m'en avais parlé, une fois brièvement.

— Je sais.

Il fit tourner la bouteille entre ses mains.

— Je t'ai dit de prendre tes propres décisions, de ne pas attendre d'aller mieux pour vivre. Belle leçon, venant de quelqu'un qui n'a toujours pas réussi à se pardonner quoi que ce soit.

— Te pardonner quoi ?

Laurent mit un moment avant de répondre.

— D'avoir été ailleurs, à l'époque. Pas volontairement. Mais ailleurs quand même. Il y a des choses qu'on ne rattrape jamais, même quand on a de bonnes raisons.

Un silence suivit, différent de ceux qu'ils partageaient à l'accoutumée. Il n'était pas confortable mais nécessaire. Stéphane chercha quoi dire, sans trouver de formule toute faite.

— Tu veux que je vienne avec toi demain ?

Laurent tourna la tête, visiblement surpris par la proposition.

— Tu feras ça ?

— Tu l'as fait pour moi. Le café, le déménagement, la télé tout ça. Aujourd'hui c'est mon tour.

Laurent n'ajouta rien, comme s'il évaluait sérieusement l'offre.

— D'accord, j'accepte volontiers. Je te propose sept heures avant que la ville ne se réveille.

— Je serai là.

Ils restèrent encore un moment sur les marches, sans rien dire de plus. Stéphane lui proposa de terminer la conversation chez lui mais Laurent déclina. Après quelques jérémiades Laurent leva sa bouteille, presque vide, dans un geste dérisoire de toast.

— À demain, alors

— À demain.

Laurent descendit lentement la rue sans se retourner. Stéphane attendit qu'il disparaisse au coin de boulevard avant de rentrer chez lui.

Le réveil sonna à six heures. Cette fois, Stéphane ne repoussa pas l'alarme. Il resta un instant à peine assis au bord du lit, les coudes sur les genoux. La veille, Laurent lui avait simplement donné l'heure. Il avait acquiescé.

Il se prépara en silence. Un café avalé presque machinalement, une douche rapide, une chemise à peine repassée. Avant de quitter l'appartement, il jeta un regard à son atelier. Les toiles étaient restées là où il les avait laissées la veille, adossées au mur, immobile. Il referma doucement la porte derrière lui.

Lorsqu'il arriva dans la rue, Paris s'éveillait à peine. Les commerçants relevaient leurs rideaux métalliques, les premières terrasses installaient leurs chaises et l'air portait encore cette fraîcheur qui disparaissait dès les premières heures du jour.

La voiture de Laurent était stationnée en face de l'immeuble. Stéphane l'aperçu.

— Allez montes rapidement.

Le trajet jusqu'au cimetière de Bobigny se fit dans un silence presque naturel. Les premières voitures rejoignaient déjà le périphérique. Les boulangeries ouvraient leurs portes et quelques joggeurs longeaient les berges du canal. Laurent conduisait sans allumer la radio. Stéphane regardait défiler les immeubles sans chercher à rompre le silence. Ce fut finalement Laurent qui parla le premier.

— Yasmine n'arrête plus de parler de toi.

Stéphane esquissa un sourire.

— Ah bon ?

— Depuis votre séance de peinture, elle veut tout colorier. Hier matin, elle m'a expliqué pendant dix minutes pourquoi le bleu pouvait être triste et le jaune courageux.

Il secoua doucement la tête, amusé.

— Elle m'a même demandé si je savais, moi aussi, parler avec les couleurs.

— Et qu'est-ce que tu lui as répondu ?

— Que j'avais encore beaucoup à apprendre.

Ils échangèrent un sourire avant que le silence ne reprenne sa place. Quelques minutes plus tard, Laurent gara le véhicule devant l'entrée du cimetière. Ils avancèrent côte à côte dans les allées

encore désertes. Laurent connaissait le chemin par cœur. Il s'arrêta devant une pierre tombale sobre, fleurie avec simplicité. Il resta immobile quelques instants avant de retirer quelques feuilles mortes déposées par le vent. Il remplaça les fleurs fanées par un petit bouquet qu'il avait apporté sans un mot.

— Excuse-moi, souffla-t-il.

Stéphane resta légèrement en retrait. Laurent posa doucement la main sur la pierre.

— Je ne viens pas assez souvent.

Il baissa les yeux.

— Au début, je pensais que revenir ici souvent m'aiderait. Ensuite j'ai commencé à trouver toutes les excuses possibles pour repousser le moment, ne m'en veux pas.

Le silence s'installa de nouveau.

— J'aurais aimé que Yasmine passe plus de temps avec toi. Il y a des choses que vous, les mères, savez faire beaucoup mieux que nous.

Sa voix demeurait calme, mais chaque mot semblait peser davantage que le précédent.

— Elle grandit avec des souvenirs qui ne sont même pas les siens. Alors, je lui ai fait une promesse.

Une larme coula.

— Celle de la rendre heureuse. Je ne pourrais jamais remplacer sa mère, mais je peux faire en sorte qu'elle ne manque jamais d'amour.

Stéphane sentit sa gorge se nouer.

— Elle serait fière de toi, Laurent.

Un léger sourire traversa le visage de son ami.

— J'espère surtout qu'un jour Yasmine le sera également.

Ils restèrent encore quelques instants sans parler, puis reprirent lentement le chemin de la voiture. Le retour fut plus silencieux encore. Les rues étaient désormais animées, Laurent gardait les yeux sur la route. Après plusieurs minutes, Stéphane rompit le silence.

— J'ai revu Clara

Laurent acquiesça sans quitter la circulation des yeux.

— Comment va-t-elle ?

Stéphane réfléchit un court moment.

— Je ne sais pas.

Cette réponse sembla surprendre Laurent.

— Tu l’as pourtant vue.

— Oui mais j’ai eu l’impression qu’elle faisait tout pour que je ne le sache pas.

Laurent ne répondit pas tout de suite.

— Vous avez parlé longtemps ?

— Suffisamment pour que je retrouve celle dont j’étais tombé amoureux et suffisamment aussi pour avoir le sentiment qu’elle s’efforçait de me tenir à distance.

Il fixa le paysage derrière la vitre.

— Je n’arrive plus à comprendre.

Laurent garda le silence un bref instant avant de répondre.

— Les gens qui souffrent ne prennent pas toujours les bonnes décisions.

Stéphane tourna la tête vers lui.

— Tu crois qu’elle souffre.

Laurent haussa légèrement les épaules.

— Je n’en sais rien.

Il marqua une courte pause.

— Mais je sais qu’on peut aimer quelqu’un très fort et malgré tout lui faire du mal en croyant le protéger.

Aucun des deux ne reprit la parole.

Le reste du trajet se déroula dans un silence que ni l’un ni l’autre ne ressentait le besoin de briser. Ils arrivèrent au pied de l’immeuble. Laurent le remercia affectueusement avant de reprendre la route. Stéphane resta quelques instants immobiles sur le trottoir, regardant la

voiture s'éloigner. La matinée l'avait remué davantage qu'il ne l'aurait imaginé. Les paroles de Laurent, la promesse faite à sa femme, le calme du cimetière tout cela continuait de résonner en lui.

Il inspira profondément, son rendez-vous avec Abou approchait. Avant de quitter son appartement, il avait glissé dans une pochette les clichés de ses principales œuvres, ainsi que quelques reproductions de toiles plus anciennes. Il voulait les montrer à Abou avant de décider lesquelles méritaient leur place au vernissage. En fin de matinée, il poussa la porte de la galerie. Abou l'attendait, il le suivit à son bureau.

— Alors Stéphane, comment allez-vous ?

— Je vais très bien et vous ?

— Ça va également.

Il s'assit derrière son bureau et invita Stéphane à faire de même. Stéphane lui tendit la pochette des tirages qu'Abou ouvrit. Il étala lentement les reproductions sur son bureau et prit le temps de les regarder un à un sans dire un mot.

— Maintenant, il faut réfléchir à ce que vous voulez raconter.

Stéphane regarda les images sur le bureau.

— Raconter ?

— Une exposition ne se résume pas à accrocher des tableaux sur des murs. Il faut aussi qu'il y ait un fil conducteur. Quelque chose qui donne envie au visiteur de passer d'une toile à l'autre.

Stéphane acquiesça lentement.

— Je n'ai jamais vraiment réfléchi comme ça.

Il repensa aux toiles qu'il avait vues la veille, dans cette galerie, celle qui se faisait face sans avoir l'air de raconter la même histoire.

— Alors réfléchissez maintenant reprit Abou. Si vous deviez donner un titre à cette exposition, lequel choisiriez-vous ?

Stéphane resta silencieux quelques instants.

— Je ne sais pas.

Abou sourit.

— C'est une bonne réponse.

— Pourquoi ?

— Parce que si vous aviez déjà tout décidé, je n'aurais probablement plus grand-chose à vous apprendre.

Stéphane esquissa un sourire. Son regard se posa sur les photographies.

— J'aimerais peut-être montrer plusieurs périodes. Pas seulement les tableaux récents.

— Pourquoi ?

— Parce qu'ils racontent quelque chose de différent. Mes premières toiles sont plus instinctives. Je ne savais pas vraiment ce que je cherchais.

— Et maintenant ?

Stéphane réfléchit.

— Maintenant, je crois que je commence à le comprendre.

Abou ne répondit pas immédiatement. Il observait les toiles *Renaissance* et *Cicatrice*.

— Ces toiles-là sont particulièrement réussies.

— Merci.

— Mais je les trouve... je peux vous parler franchement.

— Oui.

— Je les trouve incomplètes.

Stéphane resta interdit.

— Surtout la première, reprit Abou.

Stéphane observa la toile plus attentivement. Il fixa Abou comme pour chercher une réponse dans son regard.

— Pourquoi incomplète.

— Elle raconte une reconstruction n'est-ce pas ?

— Oui.

— Cependant je n'y vois pas encore l'arrivée.

Stéphane ne put retenir un sourire. En peignant cette toile, il avait lui-même supposé que quelque chose manquait à cette peinture. Il ne pensait pas que quelqu'un le verrait aussi vite.

— Je vois.

Le regard d'Abou se posa sur *Cicatrice*.

— Et celle-là.

Stéphane releva les yeux.

— Je ne sais pas si je veux la montrer.

— Pourquoi ?

Il hésita.

— Elle est différente.

— C'est précisément pour ça que je pense qu'elle doit être là.

Stéphane regarda de nouveau la peinture.

— Elle est plus personnelle.

— Une œuvre qui ne prend aucun risque ne laisse pas grand-chose au visiteur.

Stéphane resta muet. Puis il acquiesça.

— D'accord. Elle sera là.

Abou se pencha légèrement vers les clichés.

— Que proposez-vous, Stéphane ?

— De nouvelles peintures.

— Très bien. Nous avons déjà un début.

Il lui parla ensuite de la date qu'il envisageait, du nombre de visiteurs qu'il espérait recevoir et de quelques critiques qu'il souhaitait inviter. Stéphane posa plusieurs questions, parfois hésitant, parfois plus affirmé. Pour la première fois, il ne se contentait plus d'écouter ce qu'on lui proposait. Il commençait à imaginer lui-même ce que pourrait être cette soirée. Au bout d'une heure d'intenses échanges Abou se leva.

— Nous avons beaucoup avancé, ça commence à prendre forme.

Stéphane se leva, Abou lui tendit la main.

— Et maintenant, vous allez devoir continuer à peindre.

Stéphane sourit.

— Ça je sais faire.

— Alors faites-le bien.

Il contourna son bureau et vint se placer en face de son invité.

— Une dernière chose.

— Oui.

— Le jour du vernissage, n’essayez surtout pas de plaire.

Il prit le temps d’un souffle avant de continuer.

— Les gens oublient les tableaux qui cherchent à plaire. Ils n’oublient jamais ceux qui disent la vérité.

Stéphane sourit pour acquiescer. Il serra la main d’Abou avant de reprendre ses clichés et s’en aller.

Il venait à peine d’arriver chez lui que son téléphone sonna. Il regarda l’écran **Paul**.

— Salut Stéphane.

— Bonsoir Paul.

— Tu fais quelque chose ce soir ?

Stéphane hésita.

— Pas vraiment.

— Alors viens dîner à la maison.

Il ne dit rien.

— Mélina est au courant ?

Paul eut un petit rire.

— C’est même elle qui m’a dit que tu allais poser cette question.

— Dans ce cas avec plaisir.

— Vingt heures.

Il regarda sa montre. Elle affichait dix-huit heures.

— Bien, j’y serai.

— Je t’envoie l’adresse.

Stéphane reposa son sac dans l'atelier. Il aurait le temps de réfléchir à sa conversation avec Abou plus tard. Il prit une douche rapide, s'habilla convenablement et prit la route de l'appartement de Paul. À vingt heures précises, Paul lui ouvrit la porte un tablier autour du cou. Une odeur de cuisine envahit immédiatement le palier.

— Effectivement tu es très ponctuel.

— On me le dit souvent.

Ils échangèrent un sourire, dans la cuisine, Mélina dressait la table.

— Tu vois Paul. Je t'avais dit qu'il arriverait à l'heure.

— Je commence à comprendre pourquoi tu lui fais confiance.

— Et moi, je commence à comprendre pourquoi elle t'apprécie autant.

Ils rirent tous les trois. Paul l'installa dans le salon avant de repartir à ses fourneaux. Mélina le rejoignit quelques minutes plus tard.

— Alors ta journée ?

— Épuisante. Je n'ai pas arrêté depuis ce matin.

— C'est bon signe ou mauvais signe ?

Il réfléchit un instant.

— Je ne sais pas encore mais j'ai l'impression que les choses avancent enfin.

Le bruit du four interrompit la conversation.

— C'est prêt installez-vous.

Stéphane suivit Mélina dans la cuisine. Paul apportait déjà les premiers plats, visiblement aussi fier de son dîner qu'un artiste devant sa première exposition.

— J'espère que vous avez faim.

Il servit la salade à chacun avant de s'asseoir. Stéphane observa.

— Si tu cuisines comme ça tous les jours, je comprends pourquoi Mélina ne se lasse pas de toi.

Mélina leva immédiatement un doigt.

— Ne lui donne pas trop d'importance, il va devenir insupportable.

Paul prit un air faussement sérieux.

— C'est déjà trop tard.

Ils rirent à nouveau de bon cœur. Pendant quelques minutes, la conversation resta légère. Ils parlèrent du travail de Mélina, de quelques anecdotes amusantes survenues dans la semaine, puis Mélina revint vers Stéphane.

— Alors Stéphane, tu me parlais de ta journée chargée.

— Oui, j'ai été au cimetière avec Laurent ce matin.

— En effet, c'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de sa femme.

— Exactement.

— Je ne l'ai pas vu depuis un moment déjà.

— Il ne sort plus beaucoup, il se concentre énormément sur l'éducation de sa fille.

Paul l'interrompit.

— Vous avez fini avec l'entrée, le plat est déjà prêt.

Il débarrassa les assiettes avant de déposer le plat de poulet qui sortait du four accompagné de pomme de terre.

— Eh bien Paul tu as mis les petits plats dans les grands.

Ces mots étaient exactement ceux que Mélina lui avait dit quelques semaines plus tôt. Il était convaincu de l'amitié sincère des deux amis.

— Je reçois un invité de marque.

— Ah bon où est-il ? répondit Stéphane.

Ils sourirent. Puis Paul se tourna vers Stéphane.

— Alors cette exposition ?

Stéphane posa ses couverts.

— Ça devient concret.

Il leur raconta son rendez-vous avec Abou, les œuvres susceptibles d'être exposées, les hésitations autour de Cicatrice, les critiques que le galeriste souhaitait inviter. Paul l'écoutait avec une attention sincère.

— Je ne pensais pas qu'il y avait autant de travail avant une exposition.

— Moi non plus, avoua Stéphane. Je croyais qu'il suffisait de peindre.

— Comme quoi dans tous les métiers, on ne voit que la partie émergée.

Mélina acquiesça.

— Les gens voient le résultat, rarement tout ce qui précède.

Le repas se poursuivit tranquillement. Paul se leva pour débarrasser les assiettes.

— On reste assis.

— J’ai trop mangé ce soir répondit Stéphane. Je ne peux plus rien avaler.

— Tu en es sûr ? Ajouta Paul.

— Oui.

Paul disparut quelques instants et revint avec des mini tartes aux fraises.

Stéphane s’immobilisa.

— Attends des tartes aux fraises ?

Paul afficha un sourire satisfait.

— Il paraît que c’est ton dessert favori.

Stéphane tourna instinctivement la tête vers Mélina. Elle esqua un sourire innocent.

— Je n’ai donné qu’une information. Le reste, c’est lui.

Paul déposa une tarte devant Stéphane.

— J’espère qu’elle est aussi bonne qu’elle est belle.

Stéphane goûta une première bouchée. Il prit volontairement un instant à peine avant de répondre.

— Je vais être honnête.

Paul leva un sourcil.

— Tu peux.

— Je comprends mieux pourquoi Mélina refuse désormais les desserts au restaurant.

Paul éclata de rire.

— Je prends ça pour un compliment.

— C’en est un.

Le silence revint quelques instants. Un silence confortable, celui des repas où personne ne ressent le besoin de parler pour combler le vide. Paul posa doucement sa fourchette.

— Il y a quand même quelque chose que je voulais te dire.

Stéphane attendit.

— La première fois qu'on s'est rencontrés. Je crois que je n'ai pas été juste avec toi.

Il eut un sourire discret, gêné.

— Pour être honnête, je ne sais pas si le mot « juste » convient mais je dirais juste un peu trop direct voire agaçant.

Mélina leva les yeux au ciel.

— Paul.

— Laisse-moi finir.

Il reprit un air sérieux.

— Je voyais Mélina rentrer épuisée. Je l'entendais parler de toi presque tous les jours. J'avais l'impression qu'elle portait une partie de tes blessures sur ses épaules.

Il marqua une pause.

— Et ça me mettait en colère.

Stéphane baissa légèrement les yeux.

— Je comprends.

— Non, attends.

Paul secoua la tête.

— Avec le temps, j'ai compris une chose.

Il désigna Mélina d'un signe de tête.

— Elle ne faisait pas ça parce qu'elle se sentait obligée.

Il regarda maintenant Stéphane.

— Elle le faisait parce que tu comptais vraiment pour elle.

Le mutisme revint pour quelques instants.

— Alors, je me suis dit que si elle avait une telle confiance en toi, je pouvais essayer d'en faire autant.

Stéphane garda le silence un court moment avant de sourire.

— Tu sais si nos rôles avaient été inversé.

Il regarda Mélina.

— Je crois que j'aurais réagi exactement comme toi.

Paul éclata d'un petit rire.

— Ça nous fait au moins un point commun.

Les deux hommes échangèrent enfin un regard qui ne portait plus aucune méfiance. Mélina les observa tour à tour.

— Vous avez terminé votre concours de fierté ?

Paul leva les mains.

— Oui, je pense que nous avons terminé.

Ils finirent de manger le dessert dans le calme. Paul termina le premier.

— Au fait, j'attends beaucoup de ce vernissage.

— Ah oui ?

— Oui. Depuis des semaines, j'entends parler de tes tableaux. Il serait temps que je découvre enfin si tu es aussi doué qu'on le prétend.

Stéphane sourit.

— Je vais essayer de ne pas te décevoir.

Paul lui tendit la main au-dessus de la table.

— Marché conclu.

Stéphane serra sa main sans hésiter. Ce simple geste valait toutes les excuses qu'ils auraient pu se faire.

Stéphane quitta l'appartement de Paul un peu avant vingt-trois heures. La nuit était tombée sur Paris. Il décida de rentrer à pied. L'air était encore doux, les rues étaient calmes. Il repensa à cette journée. Le cimetière, la galerie, le dîner. Pour la première fois depuis longtemps, il se

surprenait à sourire sans raison particulière. En arrivant chez lui, il ouvrit les fenêtres. Son regard passait d'une toile à l'autre. Soudain son téléphone vibra. **Clara**. Il resta un court instant à fixer l'écran avant de répondre.

— Bonsoir.

— Bonsoir Stéphane.

La voix de Clara était calme, presque timide. Comme quelqu'un qui ne savait plus comment parler.

— J'espère que je ne te dérange pas.

— Non pas du tout.

Elle lui demanda d'une voix hésitante.

— Comment s'est passée ta journée ?

Il lui parla du cimetière, de sa rencontre avec Abou, du dîner chez Paul et Mélina. Elle l'écouta sans l'interrompre. Ensuite elle reprit la parole.

— J'ai appris pour ton exposition.

— Ah bon ?

— Oui.

— Les nouvelles vont vite.

Elle sourit.

— Les bonnes nouvelles voyagent toujours plus vite que les mauvaises.

Ils parlèrent encore quelques minutes. Naturellement, comme avant. Ils évoquèrent leurs souvenirs, elle lui parla de son travail. Stéphane ferma les yeux un instant. Il retrouva enfin cette voix qui lui avait tant manqué. Il prit une inspiration avant de lui demander.

— J'aimerais qu'on se revoie.

Elle ne répondit pas tout de suite. Elle laissa s'écouler plusieurs secondes avant de répondre avec une voix plus froide, plus distante.

— Stéphane, ne recommence pas.

— Pourquoi dis-tu ça ?

— Parce que tu es en train d'avancer.

— Et alors ?

— Ne regarde pas en arrière.

— Je ne regarde pas en arrière, je te regarde toi.

Elle ferma les yeux, il entendit sa respiration.

— Tu ne comprends toujours pas.

— Alors, explique-moi.

Elle reprit son souffle.

— Il y a des combats qu'on doit mener seul.

Stéphane fronça les sourcils.

— Clara.

— Bonne nuit Stéphane.

Elle raccrocha sans ajouter un mot.

Stéphane garda son téléphone en main brièvement avant de le reposer lentement. Son regard s'arrêta sur *Renaissance* et sur *Cicatrice*. Les paroles d'Abou lui revinrent en tête “ je n'y vois pas encore l'arrivée.” Il s'approcha de *Renaissance*, passa la main à quelques centimètres sans réellement la toucher. Il murmura simplement

— Que caches tu, Clara ?

13

Le jour se levait à peine lorsque Stéphane enfila ses baskets. Il n'avait pas couru depuis plusieurs jours. Le cimetière, la rencontre avec Abou, le vernissage. Ce matin, le besoin était revenu, presque physique. L'air était frais, les rues encore désertes. Il courut sans compter les minutes, la phrase d'Abou tournait en rond dans sa tête. “ je n'y vois pas l'arrivée. ” Il avait peint son propre exil, sa reconstruction, sa colère mais Abou avait raison quelque chose manquait à *Renaissance*, quelque chose qui l'empêchait d'être exposé, quelque chose qu'il n'arrivait pas à nommer tant qu'il continuait à fixer la toile elle-même. Peut-être fallait-il cesser de chercher la réponse dans ce qui existait déjà, et regarder plus loin en arrière, avant Paris, avant même la peinture. De retour chez lui, il se prépara un café, prit une douche rapide et se posta devant une toile vierge sans vraiment savoir ce qu'il allait y déposer. Pour la première fois depuis longtemps, il ne chercha pas une idée, il chercha un souvenir. Il trempa son pinceau

dans une couleur ocre. Le premier trait fut hésitant. Ensuite vint un second, puis un troisième. Peu à peu une silhouette apparut. Une femme, il s'arrêta aussitôt, sa mère. Il ne l'avait jamais peinte, jamais. Il sentit sa gorge se nouer, une image remonta sans qu'il ne puisse l'en empêcher. Sa mère lui ajustant son cartable avant l'école. Il esquaissa malgré lui un sourire.

— Bonjour maman, murmura-t-il.

Sa voix résonna seul dans l'atelier. Il reprit son pinceau. À côté d'elle, un homme prit forme. Les gestes devinrent immédiatement plus lourds. Chaque coup de pinceau semblait demander un effort supplémentaire. Il fronça les sourcils. Le visage refusait d'apparaître. À chaque tentative, il effaçait ce qu'il venait de peindre. Comme si sa mémoire elle-même refusait de choisir les traits. Il posa le pinceau, ferma les yeux et respira profondément.

— Pourquoi est-ce si difficile ?

Personne ne répondit. Il laissa cette silhouette inachevée. À leurs pieds apparut un enfant. Cette fois, sa main retrouva son étonnante légèreté. Le petit garçon semblait sourire courait vers quelque chose. Où alors fuir quelque chose. Stéphane ne savait pas, il peignait sans trop réfléchir. Une larme glissa sur sa joue. Il ne l'essuya pas. Elle tomba sur le sol de l'atelier. Quelques heures passèrent. Lorsqu'il attaqua la seconde toile, les couleurs changèrent. Le gris céda la place aux bleus, puis aux jaunes. Il dessina une gare, des immeubles. Puis les premiers ateliers des Beaux-Arts. Son souffle devint plus calme. Il revit son premier jour à Paris. Le doute, la peur, l'émerveillement. Le premier professeur qui s'était arrêté devant une de ses esquisses. Le premier compliment reçu. Il se surprit à rire, un rire discret, presque timide. Comme celui d'un homme qui retrouve une partie de lui-même qu'il croyait perdue. Les heures défilaient sans qu'il s'en aperçoive. Il ne peignait plus pour réussir son exposition mais pour remettre de l'ordre dans sa propre histoire. Lorsque son ventre protesta enfin, il recula de quelques pas. Devant lui, deux nouvelles toiles venaient de naître. La première parlait d'un départ, la seconde d'une arrivée. Son regard revint vers la première. La mère était là, l'enfant aussi. Le père n'était qu'une ombre. Une silhouette sans visage, sans regard, presque une absence. Il sentit une immense fatigue l'envahir. Pas celle de ses bras, celle de son cœur. Il comprit alors ce qu'il avait arrêté. Il savait peindre le départ, il savait peindre l'arrivée. Il ne savait toujours pas peindre son père.

Son estomac finit par le rappeler à l'ordre, avec insistance. Il posa le pinceau et se dirigea vers la cuisine. Il réchauffa distraitemment les restes que Mélina lui avait données la veille, debout

dans la cuisine, sans même prendre la peine de s’asseoir. Il mangea vite, l’esprit encore occupé par les couleurs, puis retourna à ses pinceaux presque aussitôt, un verre de diabolos à la main.

Son téléphone vibra en début d’après-midi. Il posa ses pinceaux et prit son téléphone. **Laurent.**

— Je te dérange.

— Non, je viens de terminer ce que je faisais.

— Le concours de Yasmine c’est samedi, elle n’arrête pas de demander si tu viendras.

Stéphane sourit sans même avoir besoin de réfléchir.

— J’y serai

— Tu ne veux pas d’abord vérifier ton emploi du temps.

— Je viens de le faire et je te confirme ma présence.

Laurent eut un petit sourire.

— Elle va être folle de joie.

— Dis-lui que j’ai hâte.

Ils raccrochèrent après quelques mots. Stéphane resta un instant face à ses nouvelles toiles, encore humides par endroits. Un homme, une femme, un enfant esquissés dans des teintes ocres et rouges. Il prit son téléphone, hésita à envoyer un message à Clara. “J’espère que tu vas bien.” il relut la phrase plusieurs fois, elle lui paraissait à la fois trop et pas assez. Il repensa à sa phrase de la veille “il y a des combats qu’on doit mener seul.” Cette fois, il choisit de respecter son choix, il effaça le message avant de reposer son téléphone. Il resta encore un moment devant ses toiles, cherchant dans les visages à peine esquissés quelque chose qui ressemblait à une réponse. Il recula d’un pas pour observer l’ensemble. L’homme, la femme, l’enfant, le départ. L’arrivée aux Beaux-Arts, ses premières couleurs, sa reconstruction à Paris. Toute sa vie condensée en quelques toiles, racontée sans mot. Il resta longtemps ainsi, satisfait sans l’être tout à fait. Quelque chose clochait. Il s’approcha, cherchant dans les silhouettes du début, l’homme et la femme, ce qui pouvait bien manquer. La mère était là, reconnaissable à la douceur du geste, à la façon dont la couleur s’arrondissait autour d’elle. Le père, quant à lui, n’était qu’une ombre. Une silhouette esquissée à la hâte, sans visage, sans âme, presque une absence déguisée en présence. Il recula à nouveau, comme pour se convaincre qu’il avait tort. Mais la vérité restait là, sur la toile, aussi nette que si quelqu’un l’avait peinte à sa place.

— C’est donc ça murmura-t-il.

Il reprit son pinceau, pour corriger la toile. Donner enfin un visage à cette silhouette qui lui échappait depuis le début. Mais sa main resta suspendue dans le vide. Rien ne venait. Il posa son pinceau dans le pot en verre. L'eau était devenue trouble, chargée de pigments accumulés au fil de la journée. Pendant des années, il avait cru que la peinture pouvait tout dire. Les mots qu'il n'avait jamais trouvés, les colères qu'il n'avait jamais exprimées, les absences qu'il n'avait jamais comprises. Pourtant, ce soir-là, pour la première fois, la toile lui opposait un silence. Le visage de son père qui refusait d'apparaître. Peut-être parce qu'il ne le connaissait pas. Ou simplement n'avait-il jamais réellement essayé de le connaître. Cette pensée le déstabilisa davantage qu'il ne l'aurait imaginé. Son regard glissa vers son téléphone, posé au bord de sa table. Il resta quelques instants à la fixer, immobile. Depuis toujours, il attendait que son père fasse le premier pas. Et si, cette fois, c'était à lui de le faire ? il prit son téléphone et s'assit sur le canapé, fit défiler son répertoire. **Papa.** Son pouce hésita un court moment avant d'effleurer l'écran. Une tonalité, une seconde.

— Allô ?

Stéphane sentit sa gorge se serrer.

— Bonsoir papa.

Aucun des deux n'ajouta de mots. Les secondes s'étirèrent. Finalement Abdoulaye rompit le silence.

— Ta mère me dit que tu travailles beaucoup.

— Oui.

— Toujours la peinture ?

— Plus que jamais.

Le silence reprit ses droits. Il voulut lui poser beaucoup de questions sur son enfance, sur ses absences, sur les non-dits mais presque malgré lui, il lui dit.

— J'organise une exposition.

Le père ne répondit pas tout de suite.

— J'ai entendu.

Cette fois, le mutisme n'avait rien de pesant. Il ressemblait à celui de deux hommes qui cherchent un terrain commun.

— Ta mère me dit que ça compte beaucoup pour toi.

— Oui, elle a raison.

— Je n’ai jamais compris ton choix de laisser tout derrière toi pour te consacrer à des pinceaux.

Il s’arrêta un court moment.

— Mais j’espère que ça marchera.

Stéphane ferma les yeux. Il avait attendu cette phrase depuis des années sans savoir qu’il l’attendait.

— Merci.

Son père toussa légèrement. Comme s’il regrettait déjà d’en avoir dit autant. Puis il demanda.

— As-tu des nouvelles de Naëlle ?

Stéphane fut surpris par la question.

— Non, je ne l’ai pas vue depuis notre dernière rencontre à la librairie.

— Je crois que c’est grâce à elle que tu as daigné reprendre contact avec nous.

Stéphane regarda le sol. Et répondit timidement.

— Oui.

— Son voyage à Paris aura au moins servi à quelque chose.

Ils esquissèrent tous les deux un sourire.

— Papa, je voulais te dire...

— Je sais ce que tu souhaites me dire mais le moment n’est pas encore arrivé.

Stéphane n’insista pas. La voix de son père était calme et aussi loin qu’il s’en rappelait il ne l’avait jamais entendu cette intonation.

— Concentre-toi sur ton exposition et après ça nous aurons une discussion toi et moi.

— Comme un père et son fils.

— Non

Il prit un instant et inspira profondément.

— Comme deux hommes.

Stéphane sentit les larmes remonter sous ses yeux.

— D'accord papa.

— Bien, je te laisse travailler. Je suis un peu fatigué.

Ils raccrochèrent quelques instants plus tard. Sans grands mots, sans excuses, sans promesses. Simplement avec l'impression d'avoir parlé pour la première. Stéphane resta quelques battements de cœur immobile, le téléphone encore dans la main. Il entra dans l'atelier et se mit devant cette toile qu'il venait de peindre. Son regard se fixa sur le visage inachevé de son père. Il prit un pinceau, hésita. Et pour la première fois, traça un regard. Pas celui d'un homme dur, celui d'un homme fatigué. Il recula de quelques pas. La toile n'était toujours pas terminée, mais elle venait de cesser d'être une accusation.

14

Deux jours plus tard, Stéphane se réveilla plus tôt qu'à son habitude. L'appartement était encore plongé dans le calme. Il resta quelques instants allongé, les yeux ouverts, sans chercher à se rendormir. Pour la première depuis longtemps, aucune conversation ne tournait en boucle dans sa tête. Il repensa à la voix de son père. Pas à ses mots. À sa voix. Elle lui avait paru plus fragile qu'il ne l'avait imaginé. Peut-être avaient-ils tous les deux vieillis sans vraiment s'en rendre compte. Il se leva et entra dans l'atelier. La toile était toujours là. Le regard de son père semblait désormais l'accueillir plutôt que le défier. Stéphane resta quelques instants à l'observer, comme pour s'assurer qu'il n'avait pas rêvé la veille. Il reprit son pinceau et ajouta quelques nuances au fond, sans toucher une seule fois le visage. Pour la première fois, il eut la sensation que ce tableau n'avait plus rien à demander. Il posa ses pinceaux, prépara un café et revint s'installer devant des chevalets encore vierges. Abou avait raison. Il était temps de raconter autre chose. Son regard se perdit un instant derrière la fenêtre de l'atelier. Les rues de Paris s'éveillaient lentement baignées par une lumière pâle qui effaçait peu à peu les ombres de la nuit. Une idée germa. Cette fois, il ne chercha ni un visage, ni un souvenir. Il traça une ligne d'horizon, puis une route qui s'y perdait lentement. Une seconde idée naissait, cependant il ne la visualisait pas totalement. Un cimetière, un grand arbre seul au milieu mais baigné de lumière. Il fit quelques traits sur une autre toile qu'il laissait pour le moment. Il revint sur la toile de la route, y ajouta quelques couleurs ici et là. Il fit un mouvement de recul. Ces deux nouvelles toiles vinrent s'ajouter aux toiles de la famille. Au loin de l'atelier, ses deux premières toiles restèrent appuyées contre le mur. Il voulut s'en approcher quand le téléphone sonna. **Laurent.**

— Tu n’as pas oublié ?

— Oublié quoi ?

— Une certaine petite fille qui est persuadée qu’elle va devenir la prochaine Picasso.

— Ça, je n’oublierai ça pour rien au monde.

— Bien on passe te prendre dans une heure.

— Je serai prêt.

Laurent arriva une heure plus tard comme convenu. Stéphane était déjà sur le pas de la porte. Il s’installa à l’avant. Yasmine à l’arrière portait une robe qu’elle avait manifestement choisie avec soin et serrait contre elle une pointe de crayon de couleur neuve.

— Tu es prête ? Demanda Stéphane en se retournant.

— Je suis née prête répondit elle avec un sérieux absolu.

Stéphane sourit.

— Tu penses gagner ?

— Je vais gagner.

Elle le dit sans aucune hésitation, comme une évidence.

— Comment peux-tu en être aussi sûre ?

Elle réfléchit un instant le regard tourné vers son père.

— Parce que je gagnerai pour maman.

Le silence retomba dans le véhicule, différent des précédents. Laurent garda les yeux sur la route mais Stéphane vit sa main resserrer légèrement le volant. Personne ne répondit tout de suite. Stéphane brisa le silence.

— Alors je crois que tu vas gagner.

Mélina et Paul les attendaient déjà devant l’école. Mélina agitait les mains pour se faire voir plus rapidement. Yasmine la vit et courut vers elle.

— Bonjour Mélina.

— Bonjour Yasmine, tu as bien grandi.

— Oui, j’ai huit ans maintenant.

Laurent et Stéphane arrivèrent quelque instants plus tard.

— Eh bien, il y en a du monde pour encourager ma fille.

Laurent regarda Mélina.

— Ça fait longtemps dis donc Mélina.

— Oui, Laurent comment vas-tu ?

— Ma foi, plutôt bien.

La sonnerie de l'école retentit. Yasmine rejoignit les autres enfants devant la salle de dessin. Un animateur vint les accueillir avant de leur expliquer les règles du concours. Elle se retourna une dernière fois vers Laurent et Stéphane.

— Je vais gagner.

— Fais surtout un dessin dont tu seras fière, répondit Laurent.

Elle acquiesça avec sérieux avant de disparaître derrière la porte. Le silence retomba aussitôt.

Les quatre adultes restèrent un bref instant à fixer cette porte désormais fermée, comme s'ils avaient encore quelque chose à lui dire. Paul fut le premier à rompre le silence.

— Je crois qu'elle est plus rassurée que nous.

Laurent eut un sourire.

— C'est bien ça qui m'inquiète.

Un court silence se fit ressentir avant que Mélina ne le rompe.

— Laurent, je te présente officiellement Paul. Je me rends compte que vous ne vous êtes encore jamais rencontrés.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main.

— Enchanté.

— Moi de même.

Paul observa Laurent une poignée de secondes.

— J'espère que votre fille remportera son concours, elle avait l'air vraiment heureuse.

— Oui, j'espère également.

Ils gagnèrent un banc installé sous les arbres de la cour. Autour d'eux, d'autres familles attendaient déjà. Certains parents relisaient un journal, d'autres buvaient un café sans vraiment le goûter. Tous jetaient régulièrement un regard vers la porte fermée. Le silence revint naturellement. Stéphane finit par le rompre.

— Je crois que je commence enfin à voir mon vernissage.

Les trois autres tournaient la tête vers lui.

— Abou m'a demandé ce que je voulais raconter. Sur le moment, je n'ai pas su répondre. Maintenant, les idées commencent à s'assembler.

— C'est bon signe, répondit Laurent. Tu peins enfin pour toi.

— Je crois surtout que j'arrête de peindre contre quelque chose.

Cette phrase resta un court moment suspendu entre eux. Paul sourit.

— Tu sais, quand on t'écoute aujourd'hui, on a du mal à imaginer le type que Mélina m'a décrit quelques mois.

Stéphane baissa légèrement les yeux.

— Moi aussi.

Mélina laissa échapper un sourire discret.

— Tu reviens de loin.

— Grâce à vous.

Elle secoua doucement la tête.

— Non. Nous, on t'a simplement empêché de tomber plus bas.

Un léger blanc s'imposa. Laurent reprit la parole.

— Tu sais, je t'envie un peu.

Stéphane le regarda, surpris.

— Moi ?

— Tu as eu le courage de tout recommencer. Moi ça fait cinq ans que je suis au même poste. Au début, c'était un choix. Je voulais rentrer tôt pour Yasmine. Aujourd'hui, je me demande parfois si je n'ai pas simplement arrêté d'avancer.

— Tu n'as pas arrêté d'avancer, reprit Mélina, tu as choisi une autre priorité.

Laurent sourit doucement reconnaissant. Paul acquiesça en silence. Le regard de Stéphane se posa alors sur Mélina.

— Et toi qu'est-ce que tu voudrais, si tu pensais un peu plus à toi ?

La question sembla la prendre au dépourvu. Elle chercha ses mots avant de laisser échapper un petit rire.

— Tu vois, c'est exactement le problème.

— Lequel ?

— Tout le monde me demande comment vont les autres. Très rarement comment je vais, moi.

Paul posa doucement sa main sur la sienne.

— Parce que tu réponds toujours que tout va bien.

Elle laissa retomber son regard.

— C'est plus simple.

Personne n'ajouta un mot. Ce silence-là n'avait rien de gênant. Il ressemblait à celui de personnes qui se connaissent suffisamment pour ne pas avoir besoin de combler chaque vide. Au même moment, la porte de la salle s'ouvrit. Une enseignante apparut avec une enveloppe dans les mains.

— Les familles peuvent entrer. Nous allons annoncer les résultats.

Autour d'eux, les conversations cessèrent aussitôt. Les parents se levèrent dans un même mouvement. Laurent inspira profondément avant d'adresser un regard à Stéphane.

— Finalement, je crois que j'ai encore plus le trac qu'elle.

— Alors ne lui montre pas.

— Tu sais je crois que sa mère aurait adoré être là.

Ils échangèrent un sourire avant de rejoindre les autres familles.

— Deuxième c'est incroyable ma puce.

Elle ne répondit pas tout de suite. Ses yeux brillaient retenant quelque chose.

— Je voulais être la première.

— Deuxième ma chérie, ce n'est pas si mal.

— Ce n'est pas pareil.

Elle baissa la tête, la médaille pesant soudain plus lourd qu'elle n'aurait dû. Stéphane s'accroupit à sa hauteur, à l'écart des autres.

— Tu te souviens de ce que tu m'as dit un jour dans mon atelier ?

Elle le regarda surprise de sa question.

— Que les histoires tristes peuvent devenir jolies.

Elle hocha lentement la tête, sans répondre.

— Tu sais, je crois que ta maman aurait été fière avant même que le concours commence.

Yasmine resta muette un instant, puis quelque chose se détendit dans son visage.

— Mais, j'aurais voulu qu'elle me voie première.

— Sache que pour elle tu seras toujours la première. Et c'est là que les histoires deviennent jolies.

Elle passa ses bras autour de son cou, comme elle l'avait fait dans l'atelier. Laurent, un peu plus loin, regardait la scène sans rien dire, les yeux brillants lui aussi. Il proposa à tout le monde le suivre dans une pizzeria. Yasmine fut totalement ravie. Avant de partir à la voiture, Yasmine s'arrêta devant Stéphane un peu intimidée tout à coup.

— Tiens.

Elle lui tendit sa feuille de dessin.

— Pour moi ? Demanda-t-il surpris.

— Oui, je crois que tu comprendras mieux que les autres.

Stéphane regarda le dessin longuement, sans rien dire. Quelque chose dans son visage changea, imperceptiblement, un mélange de tristesse et de joie, qui était difficile à nommer.

— Merci Yasmine.

Il plia soigneusement la feuille, presque avec précaution, et la glissa doucement dans sa poche, comme s'il craignait de l'abîmer.

Sur le trajet, Stéphane se mit à l'arrière, Yasmine avait mis sa tête sur ses genoux. Mélina et Paul étaient dans un autre véhicule. Ils arrivèrent à la pizzeria quelques minutes plus tard. Ils s'installèrent tous les cinq autour d'une table. Yasmine retrouvant peu à peu son sourire devant le menu.

— Prends ce que tu veux ma puce. Aujourd'hui tu as le droit à tout.

— Même la pizza avec quatre fromages accompagnés de frites.

— Même ça, oui.

Le repas se déroula dans une bonne humeur simple, ponctuée des histoires que Yasmine racontait sur son dessin, sur les autres enfants, sur la première qui avait, selon elle, beaucoup trop de paillettes. Ils rirent ensemble, la déception de l'après-midi s'estompant peu à peu. Le soir venu, chacun reprit sa route, Yasmine serrant contre elle, en plus de sa médaille, le souvenir d'une journée qui, finalement, avait fini par ressembler à ce qu'elle voulait vraiment.

À plusieurs centaines de kilomètres de là, Clara prenait le chemin de l'hôpital. Elle n'avait pas rendez-vous ce jour-là. Elle s'était simplement présentée à l'accueil en fin de matinée, sans prévenir, la voix plus fébrile qu'elle ne l'aurait voulu.

— Je sais que je n’ai pas de rendez-vous. Mais j’ai besoin de voir le docteur. Aujourd’hui, si possible.

La secrétaire la fit patienter une vingtaine de minutes. Clara resta assise, les mains crispées sur son sac, incapable de se concentrer sur le magazine posé à côté d’elle. Quand la porte s’ouvrit enfin, le médecin parut surpris de la voir.

— Madame Martin. Je ne vous attendais pas aujourd’hui.

— Je sais, je suis désolée.

— Ne le soyez pas, entrez.

Elle s’assit face à lui, plus raide que d’habitude.

— Qu’est-ce qui vous amène ?

Elle hésita, chercha ses mots.

— Je n’en peux plus.

Le médecin resta silencieux, l’invitant à poursuivre.

— Les insomnies se sont accrues, maintenant. J’ai l’impression de perdre la tête. Hier, j’ai voulu faire l’inventaire toute seule. Mes collègues m’ont demandé ce que j’avais.

— Quoi d’autre ?

— Juste après, j’ai ressenti une profonde fatigue, je n’avais qu’une envie quitter la boutique.

Le médecin consulta son dossier, le visage grave.

— Je redoutais que ça arrive.

— Qu’est-ce que ça signifie ?

Il prit son temps avant de répondre, choisissant ses mots avec soin.

— Ça signifie que nous avons atteint les limites de ce que nous pouvons vous proposer ici.

Clara sentit son cœur s’accélérer.

— C’est-à-dire ?

— Il existe un protocole plus avancé. Les résultats sont encourageants, meilleurs que ce que nous avons ici en France pour votre cas.

— Où ?

— Dublin.

Le mot resta suspendu entre eux. Clara le répéta, presque pour elle-même.

— Dublin.

— C'est un essai clinique. Rigoureux, encadré. Mais qui demande une présence sur place, régulière.

— Régulière comment ?

— Plusieurs semaines, voire plusieurs mois selon la réponse au traitement.

Clara ne dit rien pendant un long moment, les yeux fixés sur un point du bureau, sans le voir vraiment.

— Et si je refuse ?

Le médecin la regarda avec une gravité tranquille, sans détour.

— Alors nous continuerons avec ce que nous avons. Mais je ne peux pas promettre que ça sera suffisant, cette fois.

Elle inspira, cherchant à garder une voix stable.

— Combien de temps j'ai pour vous donner une réponse.

— Le plus tôt sera le mieux. Ces places sont rares.

Elle hocha lentement la tête, sans vraiment l'accepter encore. Une dernière question lui échappa, plus faible que les précédentes.

— Est-ce que je pourrai revenir de temps en temps ? Voir des gens ?

Le médecin hésita, ce qui suffit à lui donner sa réponse avant même qu'il ne parle.

— Les débuts seront intenses. Je ne voudrais pas vous mentir en vous disant que ce sera facile à concilier.

Clara regarda le sol. Elle comprit, sans qu'il ait besoin d'en dire davantage, ce que cette phrase signifiait vraiment. Elle ne reviendrait pas de sitôt. Peut-être pas avant longtemps.

— Je vais y réfléchir, dit-elle finalement, la voix presque éteinte.

— Prenez le temps qu'il vous faut. Mais pas trop.

Elle quitta le cabinet sans un mot de plus, le nom de Dublin tournant déjà dans sa tête, aussi lourd qu'une sentence.

Quatre jours s'étaient écoulés depuis le concours de dessin. L'atelier avait changé de visage. Les pots de peinture s'accumulaient sur le sol, les pinceaux séchaient dans des verres d'eau devenus opaques et six toiles occupaient désormais presque tout l'espace. Stéphane recula de quelques pas pour les observer dans leur ensemble. Les deux premières racontaient ce qu'il avait longtemps refusé d'affronter. La première représentait sa famille. Sa mère y occupait une place lumineuse tandis que le visage de son père, longtemps resté inachevé, trouvait enfin sa juste expression. Rien n'avait été effacé. Les blessures existaient encore, mais elles ne semblaient plus condamner ceux qui les portaient. À côté d'elle, une seconde toile poursuivait ce dialogue silencieux. Elle n'apportait aucune réponse définitive. Elle disait simplement qu'il existait parfois un chemin entre deux êtres qui avaient passé une vie entière à ne pas se comprendre. Les quatre autres œuvres étaient différentes. La première représentait une route qui disparaissait à l'horizon. Aucune voiture, aucun voyageur. Seulement une ligne claire qui invitait à avancer sans savoir exactement où elle menait. La suivante était née de cette matinée passée à Bobigny avec Laurent. Un grand arbre dominait le cimetière. Les pierres qui traversaient les branches. Ce n'était plus une toile sur le deuil mais sur la mémoire. La cinquième montrait une rivière contournant un énorme rocher avant de reprendre paisiblement son cours. Stéphane avait longtemps cherché à peindre les obstacles. Cette fois, il peignait la manière de vivre avec eux. Enfin, la dernière toile représentait une clairière baignée par la lumière du matin. Rien ne venait troubler le silence du paysage. Pourtant, en la regardant, il avait l'impression que quelqu'un finirait par emprunter ce chemin. Il demeura plusieurs minutes immobile. Abou avait eu raison. Il ne s'agissait pas seulement d'accrocher des tableaux sur des murs. Pour la première fois, toutes ses toiles semblaient raconter la même histoire. On frappa doucement à la porte. Stéphane quitta quelques instants les toiles des yeux avant d'aller ouvrir.

— Bonjour Abou.

— Bonjour Stéphane

Le galeriste entra lentement dans l'atelier. Comme à son habitude, il ne dit rien tout de suite. Son regard parcourut la pièce, s'arrêtant le temps d'un souffle sur chacune des six toiles. Il avança d'un pas, puis d'un autre, comme un visiteur découvrant une exposition avant tout le monde. Un léger sourire apparut sur son visage.

— Vous savez pourquoi j'ai changé d'avis concernant le vernissage ?

Stéphane remua la tête.

— Parce que ces toiles méritent mieux qu'un simple appartement, aussi chaleureux soit-il.

Il laissa son regard voyager d'une œuvre à l'autre.

— Et puis, je ne crois pas que tous les invités auraient tenu chez vous.

Stéphane esquissa un sourire.

— Vous pensez vraiment que les gens viendront ?

— J'en suis convaincu.

Il désigna les six tableaux d'un léger mouvement de la main.

— Vous savez ce qui me plaît le plus ?

— Non

Il avança jusqu'aux toiles de *Renaissance* et *Cicatrice*.

— On reconnaît le même peintre mais plus le même homme.

Il s'interrompit.

— Et maintenant, l'exposition approche, je préfère que nous nous tutoyions, ça sera beaucoup mieux

Stéphane acquiesça. Il baissa les yeux vers ses mains encore tachées de peinture. Abou resta plus longtemps devant *Renaissance*.

— Alors as-tu compris ce qu'il lui manquait ?

Stéphane observa le tableau à son tour. Son regard s'attarda sur chaque détail, comme s'il le redécouvrait. Un léger sourire apparut.

— Je crois que oui.

— Ah !

— Enfin, je n'en suis pas totalement convaincu.

Abou croisa les bras.

— Ce n'est donc pas le moment ?

Stéphane secoua doucement la tête.

— Non, il me manque quelque chose.

Le galeriste sourit.

— Dans ce cas, ne touchez à rien.

Stéphane le regarda surpris.

— Certaines œuvres savent attendre mieux que nous.

Abou se dirigea vers la porte.

— Le jour où tu auras compris ce qui manque à cette toile, tu n’auras plus besoin de réfléchir à la couleur.

Puis il referma la porte derrière lui. Le silence reprit aussitôt possession de l’atelier. Stéphane resta quelques instants immobile, les yeux perdus sur les six toiles alignées contre le mur. Quelques jours plus tôt, elles n’étaient encore que des idées éparses. Désormais elles formaient un ensemble. Elles semblaient enfin raconter la même histoire. Il s’approcha de *Renaissance*. Son regard s’arrêta sur cette couleur absente dont Abou lui parlait depuis plusieurs semaines.

— *Certaines œuvres savent attendre mieux que nous.*

Il esqua un léger sourire.

— Peut-être.

Il rangea quelques pinceaux, avant de déplacer légèrement les chevalets pour laisser davantage d’espace dans la pièce. Son regard revenait sans cesse vers les six tableaux. Le vernissage approchait, trois semaines. Il s’assit finalement sur le canapé avec un café. Il pensa à Abou, son père, Yasmine et à tout ce qui avait changé depuis son arrivée à Paris. Presque malgré lui, ses pensées revinrent vers Clara. Il se demanda si elle avait réellement l’intention de lui parler de leur passé ou si elle cherchait simplement à lui dire au revoir. Ses pensées furent interrompues par la vibration de son téléphone.

Il baissa machinalement les yeux. **Clara.** Son cœur accéléra sans qu’il puisse l’expliquer. *Je crois que je te dois quelques explications. Es-tu libre demain ?*

Il relut le message une seconde fois. Depuis leur promenade au jardin, il avait choisi de respecter son silence. Il avait souvent eu envie de lui écrire, avant d’effacer chacun de ses messages. Cette fois, c’était elle qui revenait vers lui. Il répondit simplement. *Oui, Dis-moi où.* La réponse arriva presque aussitôt. *Chez moi.* Stéphane resta un instant à peine à contempler ces deux mots.

Pendant longtemps, cet appartement avait été un refuge. Ensuite, il était devenu un souvenir. Demain, il redeviendrait un lieu de vérité. Le lendemain, il quitta son appartement avec quelques minutes d'avance. Tout au long du trajet, il chercha ce qu'il pourrait lui dire. Il imagina des reproches, des excuses, des questions. Aucun ne lui paraissait suffisant pour combler trois années de silence. Lorsqu'il arriva devant l'immeuble, il leva les yeux vers les fenêtres. Rien n'avait changé. Il inspira profondément avant d'appuyer sur la sonnette. Quelques secondes plus tard, la porte s'ouvrit. Clara était là. Ils restèrent immobiles. Le temps semblait avoir suspendu son souffle. Puis Clara esquaissa un sourire. Ce sourire, discret, fatigué, mais sincère.

— Bonjour, Stéphane.

— Bonjour, Clara.

Sa voix se fit plus douce.

— Je me souviens d'un temps où tu m'appelais ma fée.

Il ne dit rien. Elle s'effaça légèrement pour le laisser entrer. En franchissant le seuil, une multitude de souvenirs revinrent sans prévenir. L'arôme du thé, les livres rangés sur l'étagère, la lumière qui traversait les rideaux. Tout lui semblait étrangement familier. Puis son regard s'arrêta. Des cartons, plusieurs, empilés contre le mur du salon. Certains étaient déjà fermés. D'autres débordaient encore de livres et d'objets soigneusement emballés. Il se tourna vers elle.

— Tu déménages ?

Clara comprit ce qu'il regardait et elle hésita un instant.

— On peut dire ça.

Elle l'invita à s'asseoir pendant qu'elle rejoignait la cuisine.

— Je nous fais un thé.

— Comme avant ?

— Comme avant.

Stéphane posa son téléphone sur la table basse avant de retirer sa veste. En revenant avec le plateau, Clara s'arrêta quelques secondes. L'écran venait de s'allumer sous l'effet d'une notification. Son regard se posa malgré elle sur le fond d'écran. Une photographie d'eux deux, prise plusieurs années auparavant. Elle resta silencieuse, déposa les tasses et presque dans un murmure imperceptible.

— Tu ne l’as jamais changée ?

Stéphane passa une main sur l’écran. Il sourit.

— Non.

Il prit un bref instant, puis ajouta simplement.

— Je crois que je n’en ai jamais eu vraiment envie.

Clara regarda le sol à son tour. Sans un mot, elle prit son propre téléphone posé près d’elle et appuya sur l’écran. La stupeur traversa le visage de Stéphane. La photo qu’elle avait conservée était différente, mais il y figurait aussi. Il releva les yeux vers elle.

— Toi non plus.

Cette fois, elle ne chercha pas à cacher son émotion.

— Non.

Le silence qui suivit n’avait plus rien d’embarrassant. Il ressemblait à celui de deux personnes qui venaient de comprendre qu’elles ne s’étaient jamais réellement quittées. Les minutes passèrent, Stéphane promenait son regard dans le salon, comme un homme qui redécouvrait un lieu pourtant familier. Chaque objet semblait avoir attendu son retour. Finalement il demanda :

— Pourquoi ici ?

Clara releva les yeux.

— Parce que je ne voulais plus qu’on se quitte une deuxième fois devant une porte sans s’être tout dit.

Cette simple phrase fit remonter leur dernière dispute avec une précision troublante. Cette même cuisine, cette même table. Les mots qu’ils avaient lancés pour se blesser avant de se quitter.

Clara regarda autour d’elle.

— Tu te souviens de la dernière fois où tu étais ici ?

— Oui.

— Je t’avais dit que tu cachais tout derrière tes tableaux.

Stéphane eut un bref sourire.

— Tu avais raison.

Elle le regarda avec étonnement.

— Vraiment ?

— À l'époque, je croyais que peindre suffisait. J'étais persuadé que ceux qui m'aimaient finiraient toujours par comprendre ce que je n'arrivais pas à dire.

Il posa ses yeux sur sa tasse.

— En réalité, je leur demandais surtout de deviner.

Clara sentit sa gorge se nouer.

— Et aujourd'hui ?

Il réfléchit un instant avant de répondre.

— Aujourd'hui j'essaie d'apprendre les mots.

Clara sembla chercher une autre image de l'homme assis devant elle.

— Et ton exposition. Ça se passe bien avec Abou

— Oui, il m'aide beaucoup dans mon évolution artistique.

— C'est quelqu'un de bien. Il avait lu une de mes publications et m'avait contactée pour que je lui donne mon avis sur un artiste débutant. Nous n'avions pas été convaincus par lui.

— Depuis notre première rencontre, j'ai tout de suite été emballé par ton sens critique de l'art.

— Merci, j'ai toujours aimé la peinture. Et je sais que toi aussi tu deviendras un grand artiste.

— Je me souviens du premier carnet de croquis que tu m'as offert. Tu m'as dit ce jour-là.
Garde-le quand tu seras devenu un grand peintre, tu te souviendras que moi, j'y croyais déjà.

— Et tu vois que je n'avais pas tort.

— Oui.

Il tenta de revenir au sujet principal.

— Clara on s'égare.

Clara eut un bref sourire qui disparut presque aussitôt. Elle inspira profondément.

— Pendant longtemps j'ai cru que j'avais pris la bonne décision.

Sa voix était calme, mais chaque mot semblait lui coûter.

— Chaque matin, je me répétais que partir était la seule façon de te protéger.

Stéphane attendit avant de demander.

— Me protéger de quoi ?

Elle détourna le regard. Ses doigts jouaient machinalement avec la tasse. Le silence dura quelques secondes.

— De moi.

Elle releva la tête.

— Tu te souviens des périodes où je disparaissais sans prévenir ? Des moments où je dormais à peine, où j'avais l'impression de pouvoir tout faire, où je parlais sans m'arrêter et où les idées se bousculaient dans ma tête ?

Stéphane acquiesça lentement. À l'époque, il avait cru qu'elle s'éloignait de lui. Aujourd'hui, ces souvenirs prenaient un tout autre sens.

— Et puis, sans prévenir, tout s'effondrait. Je n'avais plus envie de sortir, plus envie de voir personne. Même les choses les plus simples me demandaient un effort immense.

Elle leva les yeux au ciel.

— À l'époque, je pensais simplement que j'étais épuisée. Que j'avais besoin de prendre du recul. Mais les médecins ont fini par comprendre que ce n'était pas seulement ça.

Elle parla plus lentement.

— Un an avant que tu ne quittes la maison, le verdict est tombé.

Elle marqua une pause.

— Je suis bipolaire

Aucun des deux ne parla. Le tic-tac discret d'une horloge semblait soudain couvrir toute la pièce.

Stéphane se leva sans réfléchir. Il marcha jusqu'à la fenêtre. La ville continuait de vivre, indifférente à ce qui se disait derrière ces vitres. Clara le suivait du regard, sans oser parler. Il finit par se retourner.

— Pourquoi ?

Elle fronça légèrement les sourcils.

— Pourquoi quoi ?

Il prit un instant, moins longtemps qu'un battement de cil, afin de remettre en ordre tout ce qu'il avait emmagasiné depuis des années.

— Un an avant que je ne quitte la maison, tu avais commencé à t'éloigner de moi. Tu me reprochais des choses qui étaient totalement insignifiantes. Pourquoi mes pinceaux n'étaient pas à leur place, pourquoi mes toiles prenaient autant de place. Et un an plus tard, dans ce même appartement, tu n'as pas osé me dire la vérité. Et aujourd'hui trois ans plus tard tu me fais venir ici pour me reparler de tout ça alors je te le redemande, pourquoi m'en parler seulement maintenant ?

Clara ouvrit la bouche, mais il continua.

— Pourquoi avoir attendu trois ans ? Pourquoi avoir fait comme si tout le problème venait de moi ? J'ai passé des mois entiers à errer dans les rues de Paris. Il m'a fallu près de deux ans avant de retrouver une vie plus ou moins stable.

Sa voix était restée calme, mais quelque chose s'était fissuré dans son ton.

— Pourquoi juste avant l'événement que j'attends depuis mon arrivée à Paris ? Pourquoi maintenant, Clara ?

Elle détourna le regard.

— Parce que je ne savais pas comment te le dire ?

— Tu savais pourtant très bien me dire ce qui n'allait pas chez moi.

Elle releva les yeux vers lui.

— Oui, car j'avais raison sur certaines choses.

Il eut un rire bref, sans joie.

— Certaines ?

— Oui. Tu étais fermé. Tu gardais tout pour toi. Tu pensais que peindre pouvait remplacer les conversations. Tu me laissais souvent seule avec des choses que j'aurais aimé partager avec toi.

Stéphane ne répondit pas. Elle reprit plus doucement :

— Mais ce n'était pas toute l'histoire, je te l'accorde.

Un silence s'installa.

— C’était difficile pour moi d’accepter ce que j’avais, Stéphane. Je ne voulais pas être malade. Je ne voulais pas avoir besoin d’un traitement pour être moi-même. Alors il m’était plus facile de parler de tes défauts que de regarder les miens en face.

Elle baissa les yeux vers ses mains.

— Et puis, il faut bien le reconnaître... tes défauts existaient vraiment.

Stéphane le regarda quelques secondes. Malgré lui, un léger sourire passa sur son visage.

— Oui.

— Je ne suis pas en train de dire que tout était de ma faute.

— Je sais.

— Mais je ne voulais pas que tu penses que tu étais responsable de tout.

Il s’approcha lentement de la table.

— Pourtant, c’est exactement ce que j’ai pensé pendant deux ans.

Clara sentit sa gorge se nouer.

— Je sais.

— Tu m’as laissé avec ça.

— Oui.

Cette fois, elle ne chercha pas à se défendre.

— Et je suis désolée.

Stéphane détourna le regard.

— J’aurais préféré que tu me parles franchement.

— Moi aussi.

Un sourire amer traversa son visage.

— Pourquoi tu souris ?

Il secoua doucement la tête.

— Parce que...

Il souffla.

— Pendant deux ans, je me suis entraîné à te détester.

Il se retourna. Ses yeux étaient humides

— Et en quelques minutes, tu viens de rendre cette tâche impossible.

Clara sentit une larme glisser sur sa joue.

— Je suis désolée.

— Non.

Elle laissa retomber son regard.

— Je suis partie pour continuer à t'aimer.

Les mots tombèrent avec une douceur infinie.

— Je savais que quelque chose n'allait pas. Les traitements s'enchaînaient. Les médecins encore. Je craignais de devenir quelqu'un que je ne reconnaîtrais plus.

Sa voix se brisa.

— Je ne voulais pas que tu restes avec moi par pitié, ni par devoir.

Elle essuya maladroitement ses larmes.

— Je voulais que le souvenir que tu gardes de nous reste plus beau que ce que la maladie aurait pu faire de moi.

Le silence revint. Un silence plein de douleur. Mais aussi d'une sincérité qu'ils n'avaient jamais connue. Clara releva doucement la tête.

— Tu ne dis rien.

Il leva les yeux.

— J'écoute.

Elle secoua doucement la tête.

— Non.

Sa voix était plus grave.

— Tu fais exactement comme avant.

Elle posa une main contre sa poitrine.

— Tu gardes tout ici.

Puis elle désigna l'atelier imaginaire qu'elle connaissait par cœur.

— Tu rentres chez toi, tu prends un pinceau et tu demandes à tes tableaux de parler à ta place.

Elle soutint son regard.

— Est-ce que tu vas encore faire ça ?

Stéphane sentit les mots se bousculer, comme toujours. Mais, pour la première fois, il décida de ne pas les laisser s'enfuir. Il s'approcha d'elle et sans réfléchir davantage, il prit sa main. Elle sursauta presque, il n'avait jamais fait cela. Jamais de cette manière. Il regarda leurs mains.

— Non, avant j'aurais fait ça.

Il chercha ses mots, ils étaient maladroits, fragiles, mais ils existaient.

— Aujourd'hui je préfère que tu entendes ce que j'ai à te dire. Même si je ne le dis pas très bien.

Une larme roula sur la joue de Clara. Elle sourit à travers ses pleurs.

— Tu vois, tu apprends vite.

Stéphane sourit à son tour. Le silence qui suivit n'avait plus rien à voir avec ceux qui avait marqué leurs histoires. Pour une fois, il n'était plus rempli de non-dits. Il était simplement habité par deux êtres qui avaient enfin cessé de se protéger l'un de l'autre. Clara essuya ses joues d'un revers de manche. Les larmes continuaient de couler malgré elle, mais sa respiration s'était apaisée.

— Il faut que je te dise le reste.

Stéphane serra un peu plus sa main.

— Je t'écoute.

Elle inspira profondément.

— Les médecins pensent avoir trouvé un traitement qui pourrait vraiment stabiliser la maladie.

Il sentit une lueur d'espoir naître en lui.

— C'est une bonne nouvelle.

Elle hocha doucement la tête.

— Oui mais il n'est pas en France.

Le sourire de Stéphane s'effaça.

— Où ?

— À Dublin.

Le nom de la ville resta suspendu entre eux.

— C'est un programme expérimental. Ils suivent des patients pendant plusieurs mois. Mon psychiatre, enfin mon médecin, a réussi à me faire intégrer le programme.

— Tu pars quand ?

— Dans quelques jours.

Cette fois Stéphane baissa la tête. Quelques jours. Pendant des années, ils avaient vécu séparés. Et maintenant qu'ils se retrouvaient, il ne leur restait que quelques jours.

— Tu comptais partir sans me dire au revoir ?

Clara eut un mouvement de tête.

— Au début oui.

Puis elle esquissa un sourire triste.

— Et puis je me suis rendu compte que je recommençais exactement la même erreur.

Elle le regarda droit dans les yeux.

— Je ne voulais plus disparaître de ta vie sans t'expliquer pourquoi.

Stéphane acquiesça.

— Merci.

Elle fut surprise.

— Tu ne m'en veux pas ?

Il réfléchit quelques instants.

— Si.

Elle baissa les yeux.

— Je t'en veux d'avoir décidé seule.

Puis il ajouta avec beaucoup de tendresse.

— Mais je crois que je m'en serais voulu toute ma vie si tu n'étais pas venue me le dire aujourd'hui.

Clara ne répondit pas. Elle se contenta de le regarder. Comme si elle redécouvrait cet homme qu'elle avait aimé. Après un long silence, il reprit.

— Est-ce que tu vas guérir ?

La question était sortie toute seule. Sans détour, sans prudence. Clara ne chercha pas à lui mentir.

— Je ne sais pas.

Elle posa les yeux sur ses mains.

— Mais pour la première fois depuis longtemps, j'ai envie d'y croire.

— Et toi qu'est-ce que tu veux ?

Cette fois, elle répondit sans hésiter.

— Retrouver une vie normale.

Un léger sourire apparut.

— Me réveiller un matin sans appréhender la journée. Pouvoir faire des projets sans avoir peur de les annuler. Rire sans me demander combien ça va durer.

Elle releva les yeux vers lui.

— Être simplement Clara. Avec ou sans toi.

Les derniers mots furent presque murmurés. Stéphane sentit son cœur se serrer. Il s'approcha d'elle.

— Tu sais, pendant longtemps je pensais que peindre suffisait à réparer les choses. Aujourd'hui, je sais que certaines blessures ne disparaissent jamais. Mais ça ne veut pas dire qu'on arrête de vivre.

Clara sourit.

— Tu parles comme un peintre.

Il rit.

— C'est tout ce que je sais faire.

— Non. Tu viens de prouver le contraire.

Aucun des deux ne chercha à rompre cet instant. Cette fois, il n'avait rien de douloureux. Au contraire. Il ressemblait à celui de deux êtres qui acceptaient enfin que l'amour ne puisse pas toujours changer le destin, mais qui pouvait encore donner du sens au temps qu'il leur restait. Avant qu'il n'ouvre la porte, Clara l'appela une dernière fois.

— Stéphane.

Il se retourna. Elle sourit en désignant la veste soigneusement posée sur le dossier de la chaise.

— Finalement elle te va vraiment bien.

Stéphane regarda la veste qu'il avait hésité à acheter des années auparavant.

— Tu vois.

Il esquissa un sourire.

— Je finis parfois par écouter tes conseils.

Ils échangèrent un dernier regard. Il n'avait plus la même saveur que celui de leur première séparation. Cette fois, il ne contenait ni colère, ni incompréhension. Seulement une promesse silencieuse. Celle de ne plus jamais laisser les non-dits parler à leur place.

Les jours suivants filèrent à un rythme que Stéphane n'avait plus connu depuis longtemps. Entre les derniers réglages avec Abou, l'accrochage, l'ordre des toiles, le texte des cartons d'invitation et les nuits écourtées passées devant *Renaissance*, il ne voyait presque plus le temps passer.

Pourtant, malgré tous ses efforts, il ne parvenait toujours pas à comprendre ce qui manquait à cette toile. Ce jour-là, Mélina était assise à l'autre bout du canapé, son téléphone à la main. Depuis quelques minutes, elle échangeait des messages à voix basse, comme si elle ne voulait pas qu'il entende.

— Tu es sûr que tout va bien ?

Elle releva la tête.

— Pourquoi ça n'irait pas ?

— Je ne sais pas tu chuchotes beaucoup au téléphone ces derniers temps.

Elle posa son téléphone sur la table basse.

— Tu deviens parano à l'approche du grand soir.

— Peut-être.

Il esqua un sourire et retourna à son écran. Il aurait pu insister, cependant il connaissait suffisamment Mélina pour savoir qu'elle ne parlerait que lorsqu'elle le déciderait. Elle se leva et se mit à ranger l'appartement. En ramassant quelques affaires posées sur la table basse, elle prit machinalement le téléphone de Stéphane. L'écran s'alluma. La photographie de Clara l'accueillit. Elle resta un bref instant immobile. Le souvenir de son rendez-vous avec elle, deux jours plus tôt, lui revint. Clara lui avait donné rendez-vous dans un café non loin du Louvre. Mélina était arrivée la première comme souvent. Clara l'avait rejointe peu après, un foulard noué autour du cou malgré la douceur de l'après-midi. Elles étaient restées silencieuses, chacune évaluant l'autre, comme deux adversaires qui déposeraient enfin les armes.

— Merci d'être venue, dit Clara.

— Je n'étais pas sûre de le faire, avoua Mélina.

Elles commandèrent deux cafés qu'aucune des deux ne but vraiment. Clara fut la première à rompre le silence, les mains posées à plat sur la table, comme pour se donner une contenance.

— Je te dois des excuses.

— Je sais.

— Ce n'était pas juste ce que j'ai dit à ton sujet.

— Non, en effet ce n'était pas juste.

Le silence reprit ses droits, sans hostilité. Clara chercha ses mots plus longtemps qu'à son habitude.

— Tu sais, je crois que je t'en ai voulu pendant des années sans jamais me demander vraiment pourquoi.

— Et tu as trouvé pourquoi.

Clara eut un petit sourire triste.

— Parce que tu as pu l'aimer sans jamais avoir à choisir entre lui et toi-même. Moi, je n'ai jamais su faire les deux en même temps.

Mélina resta silencieuse, touchée plus qu'elle ne s'y attendait.

— Je ne l'ai jamais aimé comme tu l'aimes, dit-elle finalement, avec une franchise presque brutale. Pas de cette façon-là. J'ai aimé qui il était pour moi. Un ami, un frère presque. Pas un homme que je voulais garder pour moi seule.

— Je sais. Je crois que je le savais déjà, en réalité. C'était plus facile de t'en vouloir que de m'en vouloir à moi.

Elles restèrent à nouveau silencieuses, deux femmes qui avaient aimé le même homme de deux façons différentes, et qui pour la première fois ne cherchaient plus à savoir laquelle des deux avait raison.

— Prends soin de lui, dit Clara enfin, la voix plus basse. Pas comme une remplaçante. Juste prends soin de lui.

— Je l'ai toujours fait.

— Je sais.

Mélina hésita, puis se lança, la question qu'elle retenait depuis le début.

— Comment tu appréhendes le protocole ?

— Tu es au courant.

Mélina ne répondit pas.

— Evidemment, murmura Clara. Il n'a aucun secret pour toi.

— Là n'est pas la question.

Clara posa son regard sur sa tasse.

— Je ne sais pas comment l'appréhender, j'espère de tout cœur que tout ira bien.

Mélina resta muette un bref instant.

- Et finalement le départ est prévu pour quand ?
- Dans deux jours.
- Tu comptes partir sans qu’il sache la date exacte.

Clara hésita.

- Je ne sais pas encore. Je crois que j’ai peur de sa réaction autant que j’ai peur de la maladie elle-même.

Mélina la regarda longuement cherchant ses mots.

- Tu sais qu’il ne te pardonnera pas, si tu pars sans lui dire.
- Je sais.
- Alors dis-le-lui.

Un silence, sans reproche cette fois, simplement honnête. Mélina se demanda l’espace d’un instant si elle aurait e ce courage à la place de Clara.

- Il va bien s’en remettre, si jamais je ne reviens pas, dit Clara la voix plus fragile qu’elle ne l’aurait voulu.
- Je ne sais pas, répondit Mélina franchement. Mais je sais qu’il ne se remettra jamais de ne pas avoir eu le choix de te dire au revoir.

Clara hocha lentement la tête, comme si cette phrase venait de trancher une décision qu’elle portait depuis des jours. Pendant quelques secondes, elle fixa la table sans bouger. Puis elle releva les yeux.

- Tu crois vraiment qu’il a changé ?

Mélina esquissa un sourire.

- Oui.
- Comment tu peux en être sûre ?

Elle la regarda fixement.

- Je pense que tu l’as aussi remarqué.
- Remarqué quoi ?
- Avant il aurait peint simplement ce qu’il ressentait. Maintenant, il commence à parler.

Cette fois, elle ne trouva rien à répondre. Elles se quittèrent sans effusions, il n'y eut ni promesse ni réconciliation spectaculaire. Seulement la sensation étrange que quelque chose venait enfin de se remettre à sa place.

Le souvenir s'effaça lorsque le téléphone de Stéphane vibra dans les mains de Mélina. Elle sortit de ses pensées et lui rendit l'appareil. Un message d'Abou. *Nous passerons prendre les toiles demain.* Un sourire apparut sur son visage.

— Qu'est-ce qui te fait sourire de la sorte.

— C'est Abou, il passera récupérer les toiles demain.

— Très bonne nouvelle.

Elle le regarda attentivement.

— Dis-moi comment comptes-tu t'habiller ?

La question sembla le troubler.

— Comme d'habitude. Polo, jeans et baskets.

Elle leva les yeux au ciel.

— Descendons, dit-elle d'une voix ferme, je connais une boutique du Marais qui vend de très beaux costumes.

Stéphane comprit rapidement qu'il ne gagnerait pas cette bataille. Quelques instants plus tard, ils arrivèrent dans le magasin.

— Je ne suis pas doué pour ça, protesta-t-il devant le premier portant.

— Je sais. C'est pour ça que je suis là.

Il essaya plusieurs vestes, sous le regard sans concession de Mélina. Celui-ci trop sombre, celui-là trop apprêté. Ensuite presque malgré lui, une pensée le traversa, une autre boutique, un autre environnement, une autre époque. Rebecca l'avait accompagné lorsqu'il avait dû choisir ses vêtements avant de partir pour Paris. À cette époque, Stéphane avait encore laissé croire à ses parents qu'il allait entreprendre de grandes études, un parcours qu'ils auraient compris et dont ils auraient pu être fiers. Il leur avait parlé d'un avenir sérieux d'un diplôme, d'une carrière. Il ne leur avait pas encore dit que son véritable projet était d'entrer aux Beaux-Arts. Lorsqu'ils l'avaient appris, le mensonge avait laissé une blessure que personne dans la famille, n'avait vraiment su refermer. Son choix n'avait pas seulement déçu ses parents, il avait fini par sceller

une rupture déjà ancienne. Rebecca, elle, avait été la première à voir qu'il ne renoncerait pas. Elle l'avait regardé essayer une veste et lui avait lancé, avec ce mélange de tendresse et de moquerie qu'il lui connaissait. *Tu es magnifique mon fils. Tu ressembles à un conseiller bancaire.* Il sourit sans le vouloir.

— Quoi ? Demanda Mélina.

— Rien, juste un souvenir.

Ils choisirent finalement, un costume sobre, presque discret, bleu marine, une chemise blanche, rien qui ne cherchait à attirer l'attention plus que les toiles elles-mêmes.

Mélina recula de quelques pas.

— Voilà.

Elle plissa les yeux

— Tu ressembles vraiment à un conseiller bancaire.

Ils se mirent à rire.

— Tu te souviens de cette phrase ?

— Tu me l'as racontée plusieurs fois.

Il resta un moment face à son reflet, cherchant dans cet homme en costume celui qu'il avait été, et celui qu'il était devenu. Pour la première fois, les deux ne lui semblèrent plus si éloignés. Le lendemain, Abou envoya une camionnette. Laurent et Paul vinrent prêter main-forte, et l'atelier se transforma, l'espace d'une matinée, en une chorégraphie improvisée d'hommes maladroits transportant des toiles bien plus fragiles que leurs assurances ne le laissaient paraître.

— Doucement, doucement ! s'écria Stéphane, en voyant Paul manquer de heurter une toile contre le chambranle de la porte.

— Je maîtrise, répondit Paul sans grande conviction.

— Tu ne maîtrises clairement rien rétorqua Laurent en riant.

Ils enveloppèrent chaque toile avec un soin presque religieux. La famille, le dialogue silencieux entre deux êtres, la rivière, le cimetière, la route, la clairière. Six toiles, une à une, glissées dans du papier bulle et des couvertures épaisses empruntées à Mélina. Lorsque Laurent s'approcha de *Renaissance* et *Cicatrice*, encore appuyées contre le mur du fond, Stéphane leva la main.

— Non. Pas celles-là.

Laurent se retourna surpris.

— Elles ne font pas partie de l'exposition ?

— Non, celles-là je les garde ici.

Laurent échangea un regard avec Paul, sans insister davantage. Ils continuèrent à charger le reste, jusqu'à ce que la camionnette reparte, chargée de presque toute une vie. Stéphane resta un long moment face aux deux toiles restantes, seules désormais au milieu de l'atelier vide. Le silence qui régnait dans la pièce lui parut soudain différent. Il regarda l'espace laissé par les six autres. Pendant des mois, cet atelier avait été son refuge. Il y avait pleuré, douté, peint, détruit, recommencé. Il y avait enfermé des souvenirs qu'il n'avait jamais su raconté autrement. Demain, tout cela serait accroché aux murs d'une galerie. Des inconnus regarderaient ses toiles. Ils y chercheraient peut-être du talent, de la beauté, une technique particulière. Mais certains y verront sûrement des blessures, des absences, une famille. Un homme qui avait passé des années à ne pas parler. Pour la première fois, Stéphane réalisa qu'il ne pourrait plus décider de ce que les autres verraient dans son histoire. Et, étrangement, cette idée ne lui faisait plus peur. Il tourna les yeux vers *Renaissance*. Le visage de son père semblait le regarder en silence. Il s'approcha. Non, il ne comprenait toujours pas ce qui manquait. Cependant il n'éprouvait plus le même besoin de trouver immédiatement la réponse. Il posa simplement la main sur la toile.

— À demain, murmura-t-il.

Avant d'éteindre la lumière.

Il ignorait qu'au même moment, ailleurs dans Paris, une autre partie de son vernissage était en train de se préparer sans lui. Ce soir-là, Mélina avait réuni Laurent et Naëlle dans un appel à trois.

— Tu es sûre qu'elle a bien compris l'importance de ce qu'on lui demande ? Demanda Laurent sceptique.

— Naëlle connaît son oncle mieux que nous deux réunis répondit Mélina. C'est elle qui va convaincre Abdoulaye de monter dans cet avion.

La voix de Naëlle s'éleva, amusée mais déterminée.

— Il ne voudra jamais admettre qu'il en a envie mais il viendra. Je m'en occupe.

— Et Rebecca ?

— Rebecca a déjà fait ses valises depuis une semaine, dit Naëlle en riant. C'est lui qu'il faut encore convaincre.

Laurent secoua la tête mi-inquiet, mi-admiratif.

- Vous êtes en train d’organiser l’arrivée surprise des parents de Stéphane à son propre vernissage. Vous vous rendez compte du risque si ça tourne mal.
- Ça ne tournera pas mal, trancha Mélina avec une assurance qui ne laissait pas de place au doute. Ce sera peut-être la plus belle chose qui lui arrivera cette année. Et crois-moi, il en a besoin.

Naëlle ajouta, plus doucement :

- Il mérite de les voir dans cette salle. Peu importe ce qui se dira après.

Un silence suivit. Personne ne plaisanta cette fois. Ils convinrent des derniers détails. Les billets d’avion avaient été déjà envoyés, l’hôtel était réservé. Il ne restait plus qu’à déterminer l’heure exacte à laquelle Rebecca et Abdoulaye arriveraient, discrètement une fois la soirée bien entamée. Trois personnes, réunies autour d’un même secret. Stéphane, lui, ne savait rien de tout cela. Il pensait simplement que demain serait le jour de son vernissage. Il ignorait encore que cette journée ne ressemblerait à rien de ce qu’il avait imaginé.

17

Stéphane courut ce matin-là comme il ne l’avait plus fait depuis longtemps. Il n’avait pas besoin de fuir quoi que ce soit, simplement sentir l’air sur son visage. Il voulait être quelque part avant que tout ne commence. Les boulangeries se réveillaient à peine, les terrasses de café accueillait les premiers clients certains lui faisant signe d’une main, d’autres l’interpellaient

- Alors, c’est le grand jour ?

Il souriait en acquiesçant de la tête. Il courut pendant une heure. Les rues de Paris lui parurent différentes, plus douces, comme si elles savaient que quelque chose allait s’achever. En rentrant, il resta un long moment devant *Renaissance* et *Cicatrice*, encore appuyées contre le mur de l’atelier vide.

- *Ce soir, tout sera terminé murmura-t-il.*

Il prit une douche prépara un café et s’installa dans le salon. Son regard se posa sur les photographies jaunies de ses parents. Une pointe d’amertume grandissait en lui.

- *Et si je vous avais dit toute la vérité dès le début...*

Il laissa sa phrase en suspens. Il savait cependant ce qu'il aurait voulu ajouter.

— *Vous seriez sûrement à mes côtés aujourd'hui.*

Il prit son téléphone et tenta d'appeler sa mère. Le répondeur se déclencha presque aussitôt. Il raccrocha sans laisser de message. L'appartement retrouva son silence. Il lança une musique douce et ferma les yeux. Progressivement il sentit ses épaules se défaire. Son esprit s'imagina au vernissage, ses amis l'encourageant pendant son discours, les bonnes gens qui viendraient critiquer sa technique de peinture. Il inspira profondément. Ses yeux toujours fermés, il repassa son enfance dans sa tête. L'Afrique, ses parents, son départ à l'aéroport, son arrivée aux Beaux-Arts, sa rencontre avec Mélina, celle avec Clara. Il ne chercha pas à retenir un souvenir plus qu'un autre. Il les laissa simplement exister. Il resta dans cette position pendant une vingtaine de minutes. Lorsqu'il ouvrit les yeux quelque chose avait changé. Il était prêt. La sonnette retentit. Il fronça les sourcils car il n'attendait personne. Un livreur attendait devant la porte.

— Livraison pour Stéphane Traoré.

— Je n'ai rien commandé.

Le livreur lui tendit un sac.

— Déjà payé.

Il prit le sac, referma la porte et découvrit un petit mot. *Je te connais, tu seras incapable de manger étant stressé. Mélina.*

Il éclata de rire. Dans le sac, il trouva des nems, du riz cantonais, du poulet croustillant et au fond du sac une bouteille de diabolo. Certaines personnes savaient aimer dans les détails. Mélina en faisait partie. Il mangea sans se presser, enfila son costume et resta un instant devant le miroir, cherchant comme toujours ces derniers temps, l'homme qu'il avait été et celui qu'il devenait. Cette fois, il ne chercha pas longtemps. Les deux lui parurent, pour la première fois, être la même personne. Il s'arrêta une dernière fois devant *Renaissance*. Il sentait que la couleur manquante lui viendrait pendant l'exposition. Il mit le dessin de Yasmine dans sa poche comme pour lui donner du courage avant de prendre la route pour la galerie. La salle Afrique, qu'il avait vue vide quelques mois plus tôt, débordait maintenant de couleurs, de lumière, de voix qui ne demandaient qu'à découvrir ce qu'elle avait à raconter. Abou l'accueillit d'une simple accolade, sans un mot, ce qui en disait plus qu'un long discours. Yasmine fut la première à courir vers lui, dans une robe qu'elle avait manifestement choisie pour l'occasion.

— Tu as le trac ? Demanda-t-elle avec un sérieux qu'elle mettait dans toutes ses questions importantes.

— Un peu.

— Moi aussi j'avais le trac au concours. Et j'ai quand même gagné une médaille.

Elle passa ses bras autour de lui, comme elle savait si bien le faire.

— Alors tu vas y arriver aussi.

Stéphane sentit quelque chose se dénouer en lui, exactement au bon moment.

— Merci, petite artiste.

Abou l'invita à le rejoindre devant les invités. Il le présenta comme un jeune artiste qui cherche encore sa voie mais dont le style ne laissait personne indifférent. Ils se tenaient devant les toiles qui étaient arrivées la veille. A côté quelques statuettes et parchemins africains qu'Abou gardait dans son bureau. Stéphane s'avança devant le public rassemblé, le cœur battant, cherchant Mélina du regard avant de commencer. Elle lui adressa un signe imperceptible pour les autres mais qui suffisait pour l'ancrer. Il parla peu, ce n'était pas son fort, sans grands effets, de six toiles qui racontaient un homme qui avait longtemps préféré peindre plutôt que de parlait, et qui commençait, lentement, à apprendre l'inverse. Les applaudissements qui suivirent lui parurent étrangement lointains, comme s'ils appartenaient à quelqu'un d'autre. Quelqu'un qu'il devenait à peine. Laurent précédé de Yasmine s'avança vers lui.

— Bravo Stéphane. Tu arrives maintenant à parler sans balbutier.

— J'avais un tel trac.

— Tu parlais comme mon maître de dessin. J'ai presque tout compris ajouta Yasmine.

— Je te remercie Yasmine.

Paul et Mélina suivirent.

— Il y a beaucoup de monde dis donc Stéphane, dit Paul. Abou a mis le paquet

— Je ne m'attendais pas à autant de monde.

Mélina s'avança.

— Il ne pouvait en être autrement, lorsqu'Abou croit en quelqu'un, il ne lésine pas sur les moyens. Il y a même des médias en ligne, il se peut que nous soyons vus sur internet.

Elle lui fit une accolade comme elle ne lui en avait plus fait depuis des années. Abou vint les séparer.

— Il serait bien que l'on te voit près de tes toiles, certains me posent déjà des questions.

Il circulait ensuite parmi les invités, répondant aux questions, s'attardant devant le tableau de la famille où son père, enfin, avait un visage. C'est alors qu'une voix, derrière lui, couvrit le bruit de la salle.

— Félicitations, mon chéri.

Il se figea, cette voix derrière lui, il l'aurait reconnue n'importe où, même après des années de silence. Il se retourna lentement, Rebecca se tenait là, les yeux déjà brillants, une main sur le cœur. À côté d'elle, Abdoulaye, le visage impassible comme toujours, mais les yeux, eux, trahissaient quelque chose qu'il ne cherchait plus vraiment à cacher.

— Maman.

Avant même qu'il ne réalise, son corps s'avança vers elle, il la serra contre lui, incapable de dire autre chose. Quand il se détacha enfin, il chercha le regard de son père, ne sachant plus s'il devait parler, attendre, ou simplement respirer.

— C'est vraiment vous.

— Nous avons pris l'avion hier soir, dit Rebecca, comme si cette phrase suffisait à tout expliquer.

Naëlle apparut alors, un sourire immense sur le visage, visiblement ravie de son effet.

— Tu ne pensais quand même pas qu'on allait laisser passer ça sans venir mettre un peu d'ambiance ?

Elle enlaça son cousin avec une énergie qui détendit l'atmosphère instantanément.

— En plus, il fallait bien que quelqu'un traduise les silences de ton père.

Abdoulaye lui adressa un regard faussement sévère sans grande conviction. Sa mère ainsi que Naëlle entraînèrent Stéphane vers les toiles, commentant chaque œuvre avec un enthousiasme non feint, laissant, sans le dire, un peu d'espaces entre le père et le fils. Le temps qu'il fallait pour que ce moment vienne de lui-même. Rebecca fut agréablement surprise par les œuvres, la toile de la famille lui semblait particulièrement réussie.

— Je voulais vraiment voir tes toiles, mon chéri et là c'est chose faite.

— Votre présence est ma plus grande satisfaction.

La foule s'était éclaircie. Abdoulaye s'était éloigné vers le tableau de la famille, seul, immobile devant lui depuis un moment. Stéphane le rejoignit, le cœur battant plus fort que lors du discours.

— Tu la reconnais ? Demanda-t-il doucement, désignant la silhouette qui lui ressemblait sur la toile.

Abdoulaye ne répondit pas tout de suite les yeux toujours fixés sur le tableau.

— J'ai mis longtemps à savoir comment te peindre, reprit Stéphane. Pendant des années, je n'y arrivais pas.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je crois que j'ai compris qu'il ne s'agissait pas de bien te peindre. Mais juste de te peindre vraiment.

Abdoulaye hocha la tête lentement, sans quitter la toile des yeux.

— Ta mère m'a forcé à monter dans cet avion.

— Je m'en doute.

— Je ne l'aurais jamais fait tout seul.

— Je m'en doute aussi.

Un silence, différent de tous ceux qu'il avait partagés au téléphone, plus dense mais pas hostile.

— Tu te souviens de ce que je t'ai dit, avant ton départ pour Paris ?

Stéphane hésita.

— Tu m'as dit que j'avais menti.

— Oui et quoi d'autre.

— Que si je n'allais pas dans l'école que nous avions choisie je pourrais oublier que j'ai un père.

— Et tu ne m'as pas écouté.

Stéphane regarda le sol. Il ne trouvait rien à répondre. Il aurait pu chercher une excuse. Parler de son âge, de ses rêves, de Paris, de tout ce qui lui avait semblé plus important à l'époque. Mais aucun de ces mots ne lui paraissait suffisant.

— Je savais que tu serais déçu, finit-il par dire.

Abdoulaye tourna légèrement la tête vers lui.

— Ce n'est pas ma déception qui m'a le plus blessé.

Stéphane releva les yeux. Son père resta muet un court instant avant de poursuivre.

— C'est ton mensonge.

Le mot resta suspendu entre eux.

— Tu m'avais regardé dans les yeux, Stéphane. Tu m'avais dit que tu irais dans cette école, que tu ferais de grandes études et que tu reviendrais au pays. J'étais content et fier.

— Je sais.

— Et quelques semaines plus tard, j'ai appris que tu étais parti aux Beaux-Arts.

Stéphane inspira profondément.

— Je voulais vraiment y aller, papa.

Abdoulaye le regarda enfin.

— Alors pourquoi ne me l'as-tu pas dit ?

Stéphane hésita.

— Parce que j'avais peur.

Son père fronça légèrement les sourcils.

— Peur de quoi ?

— Que tu ne comprennes pas.

Il laissa passer un instant.

— Pour moi, ce n'était pas juste la peinture. Je savais que c'était ce que je voulais faire. Je le savais depuis longtemps. Mais je savais aussi ce que tu attendais de moi. Alors j'ai essayé de devenir celui que tu voulais que je sois.

Il baissa les yeux vers ses mains.

— Et quand j'ai compris que je n'y arriverais pas, j'ai menti.

Abdoulaye resta silencieux.

— Tu aurais pu me dire la vérité.

— Je sais.

— Même si je ne l'avais pas comprise.

— Je sais.

Stéphane eut un sourire triste.

— C'est justement ça qui me faisait peur. Je pensais que si je te disais la vérité, tu ne voudrais plus être mon père.

Cette fois, Abdoulaye détourna le regard. Il fixa à nouveau le tableau.

— Ton mensonge a créé quelque chose en moi, dit-il doucement.

Stéphane attendit.

— Une fracture.

Il passa lentement une main sur son visage.

— Pendant longtemps, je me suis dit que ce n'était qu'une colère. Que ça finirait par passer. Mais ce n'est pas passé.

Il désigna la toile d'un mouvement presque imperceptible.

— C'est devenu une cicatrice.

Stéphane sentit son regard glisser vers Cicatrice, restée quelque part dans son appartement, loin de cette salle. Abdoulaye reprit :

— Je ne savais pas comment revenir vers toi. Et plus les années passaient, plus il devenait difficile de faire le premier pas.

— Moi aussi, j'attendais que tu le fasses.

— Je sais.

Un silence s'installa. Pour la première fois, Stéphane comprit que son père n'avait pas seulement été en colère contre lui. Il avait été blessé, comme lui l'avait été.

— J'aurais dû te parler, dit Stéphane.

Abdoulaye hocha doucement la tête.

— Oui.

Il n'y eut ni reproche ni triomphe dans ce simple mot. Seulement une vérité enfin prononcée. Stéphane regarda la toile.

— Je ne peux pas changer ce qui s'est passé.

— Non.

— Mais je fais amende honorable.

Abdoulaye posa une main sur son épaule. Le geste fut bref, presque maladroit. Mais Stéphane ne bougea pas.

— C'est déjà un bon début.

Son père retira sa main et observa de nouveau les œuvres autour d'eux.

— Tu vois cette statuette.

Il désigna une poulie baoulé.

— Il y en avait beaucoup dans mon village de jeunesse, nous les négligions. Aujourd'hui l'une d'elles est exposée à Paris.

Stéphane ne comprit pas le message caché derrière cette phrase. Abdoulaye poursuivit.

— Tu sais ce qui me surprend ?

— Quoi ?

— Je pensais venir ici et voir seulement ton travail.

Il regarda la toile représentant la famille, puis les autres paysages.

— Mais je vois surtout quelqu'un qui semble avoir trouvé son chemin.

Stéphane laissa échapper un sourire.

— Je ne suis pas sûr de l'avoir trouvé.

Abdoulaye le regarda.

— Peut-être pas.

Il observa encore une fois les tableaux.

— Mais tu as l'air d'avoir trouvé la paix.

Stéphane resta immobile. Le mot sembla traverser quelque chose en lui. En paix.

Il regarda autour de lui. La famille, la route, la rivière, le cimetière, la clairière. Son esprit pensa à *Renaissance*. Cette toile qu'il avait longtemps été incapable de terminer. Quelque chose bougea en lui. Une intuition, pas encore une réponse. Mais quelque chose qu'il emporterait avec lui. Abdoulaye lui adressa un dernier regard.

— Je suis fier de toi Stéphane.

Cette fois, Stéphane ne répondit pas tout de suite. Il sentit simplement ses yeux se remplir de larmes.

— Merci papa.

Et pour la première fois depuis des années, ce mot ne lui parut plus difficile à prononcer.

— Comme deux hommes, dit doucement Abdoulaye presque pour lui-même.

— Comme deux hommes répéta Stéphane.

Ils restèrent ainsi un moment, côte à côte devant la toile, sans autre mot nécessaire deux silences qui, pour la première fois, se comprenaient. Quand les invités commencèrent à partir, Stéphane retrouva Mélina, assise sur les marches de la galerie, ses chaussures à la main, visiblement épuisée mais rayonnante.

— Alors ? Demanda-t-elle.

— Je crois que c'était la plus belle soirée de ma vie.

Elle sourit, sincèrement heureuse pour lui. Il s'assit à côté d'elle et sortit de sa poche le dessin soigneusement plié de Yasmine, qu'il n'avait jamais montré à personne.

— Tiens regarde.

Mélina le déplia avec précaution, et son visage changea aussitôt, quelque chose entre le rire et l'émotion.

— Elle t'a vraiment dessiné en train de peindre un arc-en-ciel géant.

— Elle m'a dit qu'elle croyait que c'était à ça que ressemblait mon enfance.

Il regarda le dessin un instant de plus.

— Elle n'a pas totalement tort, tu sais. Ce rêve-là, ce soir, je crois que je viens enfin de le réaliser.

Mélina lui tendit le dessin, doucement.

— Tu sais, dit-il après un bref silence, inconsciemment j’aurais aimé que Clara soit là.

Le visage de Mélina se ferma imperceptiblement.

— Stéphane.

— Oui ?

Elle hésita, cherchant la meilleure façon de le dire.

— Elle est partie hier pour Dublin.

— Comment le sais-tu ?

— Elle m’a appelée hier matin. Elle voulait te prévenir elle-même, mais elle avait peur que ça te déstabilise avant ce soir. Alors elle m’a demandé de te le dire une fois le vernissage terminé.

Un silence suivit, plus long que le précédent. Stéphane sentit quelque chose se durcir en lui.

— Tu le savais depuis hier soir.

— Stéphane.

— Tu le savais et tu ne m’as rien dit de toute la soirée.

Mélina se redressa, surprise par la dureté soudaine de son ton.

— Je pensais bien faire.

— Tu as décidé à ma place. Encore une fois.

Les mots sortirent plus secs qu’il ne l’aurait voulu, mais il ne chercha pas à les retenir.

— J’aurais dû savoir. C’était à moi de choisir ce que je faisais de cette information, pas à toi.

Mélina resta silencieuse un instant, encaissant le reproche sans se défendre immédiatement.

— Tu as raison, dit-elle finalement. J’aurais dû te laisser choisir.

— Alors pourquoi tu ne l’as pas fait ?

— Parce que j’avais peur que tu laisses tomber ce soir pour courir après elle.

Elle reprit son souffle.

— Tu sais aussi bien que moi que cette éventualité pouvait arriver. Et je ne voulais pas que cette soirée te soit enlevée.

Stéphane la regarda, la colère hésitant soudain entre deux directions.

— Ce n'était pas à toi de protéger ma soirée de moi-même.

— Non, admit-elle. Ce n'était pas à moi.

Elle baissa les yeux, sincèrement affectée.

— Je suis désolée. Je pensais bien faire, mais je me suis trompée sur la façon.

Stéphane resta debout un moment, la colère retombant peu à peu, laissant place à quelque chose de plus fatigué, de plus juste.

— Je ne veux pas que tu décides pour moi. Même quand tu penses avoir raison.

— Je sais.

— Même quand tu as probablement raison, ajouta-t-il, presque malgré lui, avec un demi-sourire amer.

Elle leva les yeux vers lui, surprise par cette ouverture.

— J'aurais quand même été concentré pour cette soirée. Même en sachant.

— Peut-être. Mais ça devait être ton choix, pas le mien.

Il s'assit de nouveau à côté d'elle, la colère désormais dissipée, remplacée par une lassitude douce.

— Je ne suis pas fâché contre toi. Enfin si un peu. Mais surtout, je suis fatigué qu'on continue tous les deux à décider ce qui est bon pour l'autre, sans jamais lui demander son avis.

Mélina hocha lentement la tête.

— On dirait qu'on a encore du travail tous les deux.

— On dirait bien.

Un silence s'installa, plus doux cette fois. Puis Stéphane reprit, la voix plus calme.

— Elle a dit autre chose ?

Mélina hésita, puis choisit la sincérité.

— Qu'elle était fière de toi. Et qu'elle espérait que tu comprendrais un jour, pourquoi elle ne pouvait pas rester pour te le dire elle-même.

Stéphane regarda la galerie, vidée de la plupart des invités.

— Je crois que c'est mieux ainsi, dit-il finalement.

Mélina posa la tête sur son épaule prudemment, comme pour vérifier que la paix était vraiment revenue. Il ne la repoussa pas.

— Je t’ai observé avec ton père.

— Ça nous a fait du bien de parler d’homme à homme.

— J’entends là que la hache de guerre est enterrée.

— Oui je crois bien.

Ils restèrent assis là un long moment, sur les marches de la galerie, deux amis qui venaient d’avoir pour une fois, une vraie dispute, et qui en ressortaient contre toute attente, plus proches qu’avant.

18

L’avion amorça sa descente sur Roissy en fin d’après-midi, les nuages s’écartant peu à peu, laissant apparaître la ville, familière et pourtant différente à ses yeux. Stéphane regarda par le hublot, la tête encore pleine des dernières semaines. La chaleur d’Abidjan, la maison de son enfance, les silences de son père devenus enfin, des silences partagés plutôt que subis. Après le vernissage, il avait décidé de rejoindre ses parents à Abidjan. Il n’avait pas vraiment préparé ce voyage. Il avait simplement ressenti le besoin de rentrer. À l’arrivée, dans le hall bondé de l’aéroport, une silhouette familière l’attendait déjà, un carton à la main sur lequel elle avait écrit en lettres un peu maladroites : « *L’artiste* ».

Stéphane se mit à rire en la rejoignant.

— Très discrète, comme d’habitude.

— Je voulais être sûre que tu ne passes pas devant moi sans me voir.

Elle le serra dans ses bras, un peu plus que d’habitude.

— Alors ? demanda-t-elle enfin. Comment ça s’est passé, là-bas ?

Il chercha ses mots, conscient qu’aucun ne suffirait vraiment.

— Je crois que j’ai enfin arrêté de fuir quelque chose.

— Tant mieux.

Elle attrapa une de ses valises.

— Pas trop fatigué par le voyage ?

— Pas du tout, je me suis énormément reposé dans l’avion. Je suis prêt à courir un marathon.

— Alors garde cette énergie pour demain.

Ils se dirigèrent vers le parking. Juste avant de s'installer, Stéphane ouvrit son sac et en sortit un carton plat soigneusement enveloppé, qu'il lui tendit sans un mot.

— C'est quoi ?

— Ouvre.

Mélina déchira le papier avec précaution, puis resta silencieuse en découvrant la toile. Elle-même, assise sur les marches de la galerie, ses chaussures dans une main, le dessin de Yasmine dans l'autre.

— C'est la seule toile que j'ai faite durant mon séjour.

— Stéphane...

— Je voulais peindre quelqu'un qui compte. Et tu es la première personne qui m'est venue à l'esprit. Pas la Mélina qui gère tout pour tout le monde. Juste toi, ce soir-là. Fatiguée, vraie.

Elle resta un moment sans voix, les yeux brillants.

— Tu t'es même souvenu de la paire de chaussure que je portais.

— C'est moi qui te les avais retirées.

— Tu as toujours su me surprendre. Je me souviens de ce que tu as fait pour moi en deuxième année.

Stéphane sourit. Il n'avait pas oublié ce jour. Ce souvenir lui revenait avec une précision presque intacte.

Elle avait claqué la porte de l'amphithéâtre, la lettre de refus froissée dans son poing. Ce stage, elle l'avait préparé pendant des mois, le seul qui comptait vraiment, disait-elle, celui qui devait prouver à sa mère qu'elle avait eu raison de refuser l'école qu'elle voulait pour elle. Stéphane l'avait trouvée assise sur les marches de l'école, en pleine nuit, incapable de rentrer chez elle. Lui-même avait un rendu le lendemain matin, un dossier sur lequel il travaillait depuis des semaines. Il s'était assis à côté d'elle sans un mot, et il y était resté jusqu'à l'aube parlant ensemble des autres opportunités qui pouvaient se présenter. Le dossier, il n'avait pas pu le rendre à temps et avait dû passer par les rattrapages.

— Oui, je m'en souviens parfaitement, dit-il.

— Tu avais risqué tes examens pour rester avec moi.

— Oui, mais j'ai réussi.

— Pourquoi, si tu m'avais laissé je ne t'en aurais pas voulu.

— Parce que ce jour-là, tu avais besoin d'un ami et je te fais une confidence je savais que je réussirais.

Elle le prit dans ses bras, la toile coincée entre eux deux.

Dans la voiture, Paris défilait derrière les vitres. Stéphane retrouvait les rues qu'il connaissait, les immeubles, les cafés, les feux rouges. Pourtant, quelque chose avait changé. Ce n'était plus tout à fait la même ville. Ou peut-être n'était-ce plus tout à fait le même homme qui la regardait. Mélina finit par rompre le silence avec ce ton mi-sérieux, mi-léger qu'il lui connaissait bien.

— Bon, pendant que tu es parti, il s'est passé deux ou trois choses.

— Je t'écoute.

— Nous avons perdu un contrat avec une chaîne de restauration rapide qui voulait s'implanter en Afrique.

— Laquelle ?

— Quick.

Il se tourna vers elle.

— Quoi ? comment ça.

Elle haussa les épaules.

— Ils ont choisi une agence plus grande pour faire le marketing. Je ne te cache pas que ça m'a un peu déçu.

Elle s'interrompit.

— Mais c'est vite passé.

Stéphane la regarda quelques secondes.

— Tu es sûre que ça va ?

Elle lui lança un regard amusé.

— Oui, ne t'inquiète pas tu n'as pas besoin de me sauver.

Il sourit reconnaissant la leçon qu'elle venait, avec malice, de lui retourner.

— Et sinon autre chose ?

— Oui.

Elle sourit avant même de lui annoncer la nouvelle.

— Paul est officiellement chef au Ritz.

— Tu plaisantes.

— Pas du tout. Chef, au Ritz. Je vis avec un homme qui cuisine pour des gens qui possèdent des yachts.

Ils éclatèrent de rire tous les deux.

— Et Laurent ? Yasmine ?

— En vacances. Ils sont partis en Bretagne pour deux semaines. Elle m'a envoyé douze photos par jour de coquillages qu'elle a trouvés sur la plage.

— Ça lui ressemble bien.

— Ah, et Abou a vendu une toile. La rivière, je crois, à un collectionneur qui n'a pas arrêté de revenir la voir pendant trois jours.

Stéphane sentit une chaleur discrète l'envahir, pas de la fierté exactement, quelque chose de plus tranquille. Il avait enfin la preuve que quelqu'un avait regardé ses toiles et avait décidé qu'elles avaient de la valeur. Pendant longtemps, il avait rêvé de vivre de sa peinture. Aujourd'hui ce rêve avait changé de dimension.

— Tout a continué de tourner sans moi, dit-il presque en riant.

— Le monde a cette fâcheuse habitude.

Ils roulèrent en silence quelques instants avant que Stéphane ne lui demande.

— Et Clara ?

Mélina garda les yeux sur la route.

— Je n'ai pas de nouvelles.

Elle hésita.

— Et, pour être honnête, je ne sais pas si je dois te souhaiter qu'elle t'écrive ou pas.

Stéphane tourna la tête vers elle.

— Pourquoi ?

— Parce que je t'ai vu souffrir à cause d'elle. Et parce que je sais aussi ce qu'elle représente pour toi.

Il regarda par la fenêtre.

— Je voudrais pouvoir te dire ce qui est bon pour toi. Mais cette fois, je n'en sais rien.

Ils arrivèrent devant son immeuble. Avant de descendre, Stéphane reprit.

— Je t'ai envoyé un peu d'attiéké de Dabou.

— Je passerai prendre ça demain, repose-toi.

— Ne t'en fais pas, je ne suis vraiment pas fatigué.

Elle acquiesça.

— Au fait, dit-elle.

— Oui.

— Je suis heureuse de te revoir.

Il sourit, elle ne lui laissa pas le temps de répondre. Stéphane resta un court moment sur le trottoir à regarder sa voiture disparaître, avant d'entrer. L'appartement l'accueillit dans un silence familial. Il posa ses valises près de la porte et laissa son regard parcourir son salon, sans se presser. Tout était exactement comme il l'avait laissé, et pourtant il eut l'impression de le découvrir autrement.

Il se dirigea vers son atelier, dépassant les enveloppes éparpillées sur le sol. *Cicatrice* et *Renaissance* le reçurent dans le calme. Les couleurs étaient toujours aussi vives, comme si elles avaient continué à vivre en son absence. Il regarda sa première œuvre, maintenant terminée. Après le vernissage, et la discussion avec son père, il était rentré chez lui et avait ajouté une couleur. Un blanc cassé, pas un blanc éclatant. Un blanc doux, presque imperceptible, qui s'était posé entre certaines couleurs comme une respiration. Pour lui, cette couleur représentait la paix intérieure retrouvée. Il ne chercha pas à savoir si elle était parfaite. Cette fois-ci, il n'en ressentait pas le besoin. Il baissa les yeux, les enveloppes étaient toujours là. Il s'accroupit pour les ramasser avant de les parcourir distraitement, jusqu'à ce qu'une enveloppe, plus épaisse que les autres, n'attire son attention. Son cœur marqua un battement. Il reconnut immédiatement l'écriture. *Irlande*. Il resta immobile. Pendant des semaines, il avait attendu des nouvelles. Maintenant qu'elles étaient là, il n'était plus certain de vouloir les découvrir. Il s'assit devant ces toiles, la lettre entre les mains, les observant comme pour se donner du courage, avant de se décider à l'ouvrir.

Stéphane, je ne sais pas par où commencer alors je vais débiter par le plus important. Les résultats sont bons, les médecins sont confiants et mon humeur se stabilise grâce au traitement.

Il relut cette phrase. Son souffle se relâcha légèrement. Il continua.

Je ne suis pas venue te voir avant ton vernissage et je sais que ça t'a blessé. Ce n'était pas la peur de te voir mais plutôt la peur de ne plus vouloir partir si je te voyais. J'ai pu voir d'ici les expositions, Abou les avait mises sur son site, et j'ai pleuré. Pas par tristesse, mais plutôt de fierté, une fierté que je n'ai sans doute pas le droit de revendiquer mais que je ressens quand même. Tu as réalisé ton rêve et ça ce n'est pas donné à tout le monde.

Stéphane s'arrêta. Il regarda Renaissance. Puis reprit.

*Je ne rentrerai pas avant que les médecins considèrent que mon état est suffisamment stabilisé pour que je puisse reprendre ma vie, mais je veux que tu saches que je profite de ce temps pour faire un point sur ma vie, sur mon avenir. J'ai vécu longtemps en fuyant les choses difficiles et là je veux apprendre à refaire confiance. Je ne t'écris pas pour que tu m'attendes, mais parce que l'on s'est dit un jour que le silence coûtait cher. Continue à peindre et à aller de l'avant, je ferai de même ici. **Clara.***

Il resta longtemps immobile, la lettre entre les mains, relisant certains passages une seconde fois, une troisième. Il ne ressentait ni soulagement complet ni tristesse. Quelque chose entre les deux. Il se leva, son regard se posa sur une toile vierge. Il resta court moment devant elle. Cette fois, il ne réfléchit pas, il prit un pinceau, pas de paysage, pas de route, pas de rivière, pas de famille. Il peignit un visage, celui qu'il gardait en mémoire. Un sourire, un regard, le Louvre, le Radeau de la Méduse. Clara avant que tout ne commence, avant les silences, les départs, la maladie. Il peignit simplement le souvenir d'une femme qu'il avait aimée. Quand il posa enfin son pinceau, la nuit était tombée depuis longtemps. Il recula, observa la toile. Il glissa la lettre de Clara derrière la toile. Pas pour la cacher, simplement pour la garder. Il rangea ensuite le tableau dans un coin de l'atelier. Il prit son téléphone, posé sur le chevalet. L'image de Clara apparut à l'écran. Pendant des années, il avait conservé cette photographie. Il la regarda longuement avant d'ouvrir la galerie. Son doigt parcourut plusieurs images. Il s'arrêta sur une photographie prise au vernissage. Son père, sa mère, lui. Tous les trois devant la toile de la famille. Il hésita un bref instant et sélectionna la photographie. L'écran changea. Il regarda encore l'image, son père n'était plus une absence, sa mère n'était plus seulement un souvenir. Et Clara n'avait pas disparu. Elle avait simplement repris sa place dans une histoire qui n'avait plus besoin de définir la sienne. Il posa son téléphone sur le rebord de la fenêtre. Paris s'endormait sous ses yeux. Dans l'atelier, les toiles attendaient. Certaines étaient terminées,

d'autres pas encore. Stéphane sourit. Pour la première fois, il ne chercha pas à savoir ce qu'il peindrait demain. Il savait seulement qu'il continuerait.

FIN

LA TOILE DES EMOTIONS

4^{ème} de couverture

Après une rupture qui l'a laissé brisé, Stéphane Traoré ne vit plus vraiment. Ses journées se ressemblent. Son nouvel appartement s'est transformé en refuge silencieux. La peinture, jadis sa plus grande passion, n'est plus qu'un lointain souvenir douloureux. Mais lorsque son amie Mélina et quelques rencontres bienveillantes viennent troubler sa quiétude, il accepte peu à peu de reprendre les pinceaux. Toile après toile, il entreprend un voyage intérieur où les blessures du passé se mêlent aux couleurs de l'espoir. Alors que son travail attire enfin l'attention du monde de l'art, une présence qu'il croyait perdue réapparaît.

Entre regrets, pardon et renaissance, la toile des émotions est un roman sensible sur les secondes chances, la résilience, et ces personnes qui, même lorsqu'elles s'éloignent, continuent de façonner nos vies. Parce que certaines blessures ne disparaissent jamais vraiment. Elles deviennent simplement une autre couleur sur la toile.